

# Mémoire de recherche Master 1 mention sciences politiques Parcours Communication publique et démocratie participative

Faculté des sciences juridiques, politiques et sociales | Université de Lille
Année universitaire 2023-2024

# La préservation du caractère politique initial de la musique techno

Étude sur les dynamiques et enjeux existants face aux transformations et à l'institutionnalisation de la scène légale

Mémoire préparé sous la direction de Anne-Cécile Douillet Présenté et soutenu par Tom Lagarde

#### REMERCIMENTS

Mes remerciements vont en premier lieu à Anne-Cécile Douillet qui a encadré ce mémoire de recherche, pour son suivi, ses conseils, et son soutien lors de mon changement de sujet. Je remercie également ma mère qui m'a aidé lors de la relecture de ce mémoire.

Mes remerciements vont également à Slalom, qui a accepté de prendre du temps pour répondre à mes questions, et à celles et ceux qui ont accepté de me raconter leur histoire dans un entretien, ou à travers le questionnaire, sans qui ce mémoire n'aurait pas pu voir le jour.

Je soussigné Tom Lagarde déclare sur l'honneur que ce mémoire est le fruit d'un travail personnel et que je n'ai ni contrefait, ni falsifié, ni copié tout ou partie de l'œuvre d'autrui afin de la faire passer pour mienne.

#### **LEXIQUE**

Technophile: individu aimant la musique techno

**Disc-jockey (DJ) :** individu cherchant de la musique (une pratique que l'on appelle « diguer »), et la mixant via un contrôleur de djing.

**Vjing :** il s'agit d'une pratique de diffusion de vidéo en *live*, c'est une performance visuelle généralement trouvable lors d'événements musicaux, qui se crée en temps réel.

#### **TABLE DES MATIERES**

INTRODUCTION	5
Encadré introductif : présentation des enquêtés	16
Partie 1 : La techno, de ses débuts difficiles à l'institutionnalisation d'une partie de sa sc	ène18
Chapitre 1 : Un genre musical issu des marges qui subit de nombreuses transformations	18
Les débuts difficiles de la techno	18
2. Les transformations de la scène techno légale	23
Chapitre 2 : Une institutionnalisation qui tend à répandre la techno	29
Des acteurs luttant pour l'institutionnalisation de la scène techno	29
Encadré 1 : extrait d'entretien avec Jules, chargé de communication et de billetterie de sur le rapport aux institutions ainsi qu'à la volonté d'être un lieu culturel	
2. Un genre qui se répand	38
Partie 2 : La massification de la techno et l'effacement potentiel de son caractère politiq	ue45
Chapitre 1 : Vers une « massification » de la culture techno ?	45
La « massification » d'une culture	45
Encadré 2 : témoignage de Charlotte sur la standardisation de la techno	46
2. La création d'une « marque techno »	54
Chapitre 2 : Les dynamiques de préservation du caractère engagé de la techno	62
Des clubs qui dialoguent avec la culture techno	62
Des artistes et collectifs qui se mobilisent	66
Chapitre 3 :sont elles perçues par les publics ?	70
Une perception limitée du caractère politique de la techno	70
2. L'existence de pratiques propres à la techno	73
Encadré 3: L'étiquette techno	74
CONCLUSION	77
BIBLIOGRAPHIE	79
ANNEYES	25

#### INTRODUCTION

Dans un premier temps, il faut préciser ce que l'on entend par « techno ». Il s'agit d'un genre musical apparu dans les années 1980, qu'on caractérise comme « une musique de danse produite exclusivement par des instruments électroniques dont les caractéristiques sont la répétition régulière et la prépondérance d'une pulsation dont le tempo est généralement compris entre 140 et 200 battements par minute (BPM), et sur laquelle viennent se greffer plusieurs couches de sons électroniques régis par un principe de répétition »1. Dans les faits, la techno est généralement construite sur un modèle 4/4, c'est à dire en quatre temps, tous marqués par un battement, ou kick, qui s'écoute normalement assez fort. Elle se caractérise également par l'utilisation de samples<sup>2</sup> ainsi que de rythmes répétitifs dont le but est de faire plonger l'auditeur en transe. Enfin, la techno vise à faire danser, elle est parfois qualifiée de « groovy ». Dans les faits, il est plus compliqué de la définir et la définition que nous en donnons pourrait être vue comme incomplète ou pas assez précise par certains. En effet, elle se démultiplie en un nombre conséquent de sous genres, tels que l'acid ou la minimal techno que nous croiserons lors de ce mémoire. Elle ne cesse de se réinventer, étant dès ses débuts à contre courant de l'industrie musicale, ne respectant aucun schéma préétablis comme la musique pop peut le faire en alternant refrains, couplets et ponts. De plus, elle se mêle à d'autres genres tel que la drum and bass, et il est également fréquent de voir des line up<sup>3</sup> allant de la house à la techno, mélangeant donc les deux genres. Même si l'on constate qu'il est difficile de cerner totalement le genre techno, nous nous contenterons de la définition ci dessus, englobant de façon assez généraliste les caractéristiques mouvantes et multiples de cette musique, pour identifier ce qui renvoie musicalement à la techno.

La « techno » est donc un genre musical apparu progressivement dans les années 1980 à différents endroits à travers le monde. Aujourd'hui, elle appartient à la grande famille des « musiques électroniques »<sup>4</sup>, un terme vague recouvrant bon nombre de genres musicaux différents ayant tous en commun l'utilisation de sons générés par des machines. Marquée par la démocratisation des premiers ordinateurs personnels et le développement

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Emmanuel Grynszpan, *Bruyante techno : réflexion sur le son de la free party*, Edition Mélanie Séteun, 1999

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Un sample est un échantillon musical issu d'une autre musique, ou d'un document audio comme un discours enregistré par exemple

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Liste des artistes programmés à un événement

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> À ses débuts, on ne parlait pas de musiques électroniques, ce terme est anachronique dans les années 1980 pour la techno

du hacking, petit à petit, des musiciens professionnels et amateurs commencent à s'y intéresser. La techno est l'héritière d'autres genres allant du disco des discothèques au hiphop et ses tables de mixages. On peut caractériser la techno comme étant de la musique populaire, car ceux l'ayant inventé sont des populations marginalisés, voir précaires. En effet, même si son lieu de naissance porte à débats, nous verrons que l'on s'accorde à dire que la techno est d'abord apparue dans les villes industrielles nord américaines, notamment à Détroit, étant une déclinaison de la house music, un genre musical lui aussi électronique, mais moins rapide que la techno. Les pionniers du genre étaient des DJ afro-américains, parfois homosexuels, évoluant dans des villes américaines marquées par la pauvreté, le racisme, et l'homophobie. Parallèlement, lorsqu'elle est arrivée en Europe, la techno a été monopolisée par des populations marginalisées, allant des villes en déclin industriel marquées par la pauvreté comme Manchester, ou dans un contexte politique tendu comme Berlin, où la guerre froide scindant la ville en deux, s'approchait de sa fin. La techno a aussi accompagné l'arrivée de nouvelles drogues telles que la MDMA, et l'arrivée d'une nouvelle maladie meurtrière, le SIDA, ce que raconte Didier Lestrade, un des fondateurs d'Act Up France, dans un entretien dans Mouvement<sup>5</sup>. Dès le départ, la musique techno se veut politique par ceux qui l'ont inventée. Premièrement, elle est le fait de populations marginalisées comme nous l'avons vu. Elle est aussi, dans sa nature même, opposée à ce qui existait, plusieurs travaux ont mis en lumière cette dimension politique comme ceux de Emmanuel Grynszpan<sup>6</sup> à propos des free parties, qui pourra éclairer notre réflexion dans ce travail, ainsi que Rahaoui Rachid, qui a mis en lumière les tensions entre la scène techno et les institutions<sup>7</sup>. Les morceaux sont longs, et remixés ensemble, tendant à créer une longue musique sans interruptions, rendant parfois difficile l'identification d'un morceau en particulier. C'est une musique forte, parfois violente, féroce, qui se danse, n'entrant donc pas dans les schémas de consommations habituels. Elle est difficile à vendre, ce qui explique que l'industrie du disque ne s'y est pas directement intéressée. Par ailleurs, il n'existait, au départ, pas vraiment de morceaux connus à l'international comme il peut en exister dans la pop.

La techno est donc avant tout une musique qui se danse, et s'écoute plus généralement en société. On la retrouve dans divers lieux, mais le terme généralement utilisé pour parler d'un événement techno est une « rave ». La rave est le terme générique que l'on attribue à une soirée diffusant de la musique électronique, et souvent de la techno. Les raves sont de longues fêtes, c'est à dire des moments importants de socialisation à des

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Osganian Patricia, et Renaud Epstein, « Techno : le rôle des communautés gays. Un entretien avec Didier Lestrade », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 22-31.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Grynszpan Emmanuel, *Bruyante techno : réflexion sur le son de la free party*, Edition Mélanie Séteun, 1999

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Rahaoui, Rachid. « La Techno, entre contestation et normalisation », Volume, vol. 4:2, no. 2, 2005,

groupes selon la vision de Durkheim<sup>8</sup>, se déroulant dans des lieux atypiques souvent éphémères, tels que des entrepôts désaffectés, ou d'anciennes usines, les fameuses warehouses. Les raves peuvent être légales, déclarées aux autorités, ou illégales, sauvages. Ces dernières portent l'appellation de free parties, non pas pour leur caractère gratuit car il est généralement de coutume de donner quelques pièces aux organisateurs de la soirée, mais parce qu'elles se libèrent de toutes contraintes juridiques, s'installant où bon leur semble à la dernière minute. Elles tiennent place généralement dans des champs ou d'anciens bâtiments vides, de façon illégale et clandestine. Dans les free parties, on retrouve généralement l'existence d'une infoline, c'est à dire un numéro à appeler pour avoir des informations sur le lieu de la fête, généralement donné par les soundsystems, c'est à dire les collectifs organisant la free party et apportant le matériel sonore, les contrôleurs de Djing, les enceintes, les groupes électrogènes... Elles « seront rapidement présentées comme des lieux de dépravation pour la jeunesse par les médias et les gouvernements »9. La techno s'écoute, et se danse, également dans des clubs. Ces derniers, légaux, sont des lieux physiques, ponctuels, qui parfois, de part leur localisation dans d'anciens bâtiments industriels, empruntent à l'esthétique des raves.

Ce mémoire portera uniquement sur la techno que l'on trouve dans les clubs ou dans les festivals, c'est à dire des festivals légaux prenant places dans des lieux déclarés. Si les free parties ont eu un impact notable sur le développement de la techno en Europe, ce n'est pas sur ces dernières que portera notre analyse. C'est par ailleurs un style de musique légèrement différent qui prend place dans les free parties, avec régulièrement un sous genre de la techno que l'on appelle la tekno, comportant elle même une flopée de sous genres abordant généralement les suffixe « core », pour signifier le caractère plus énergique de cette musique. Notre analyse ne sera pas une analyse musicale des différents genres de techno, notamment car les différents courants ne cessent de se mêler les uns aux autres, mais une analyse de ce que nous qualifierons de la « culture techno » sur la scène légale.

Il est quasiment impossible de définir une seule et unique culture techno. Que l'on passe de celle passant en clubs gays, de celle étant diffusée dans des champs à l'occasion de free parties, de la culture gabber en découlant aux Pays Bas, il existe une multitude de déclinaisons. Selon Renaud Epstein, il serait « abstrait de parler d'une culture globalement » car « la techno n'a pas d'essence ; autant que sa définition, ses formes varient sans

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Durkheim, Émile, Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige Grands textes », 2008

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Epstein, Renaud, et al. « Techno, une histoire de corps et de machines », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 5-8.

cesse »10. Cependant, de part sa naissance dans des clubs noirs, gays et populaires, et son importation en Europe dans ces mêmes lieux, on pourrait tenter de qualifier la culture techno comme une sous-culture s'étendant bien au delà de la simple musique techno, passant par certes le Djing et la composition, mais aussi la danse, la mode, le graphisme, la vidéo, ou encore une « façon de vivre » si l'on reprend une expression utilisée régulièrement par les personnes enquêtées lors de la réalisation de ce mémoire de recherche. C'est d'ailleurs ce que montre Renaud Epstein. Selon lui, la techno est devenue influente « parce qu'elle propose de multiples entrées aux amateurs ». Ainsi, il serait réducteur de limiter la techno à un simple genre musical, car « elle recouvre tout un monde d'objets, d'outils, de lieux, de circulations, de façons d'être, de généalogies, de représentations, de savoirs »11. Il est donc plus cohérent de parler d'un style techno, voir même d'une culture techno. En effet, la techno peut être observée comme étant une sous-culture. Ce terme n'est pas péjoratif, mais illustre simplement le fait que la techno est une culture que des groupes d'individus partagent au sein de cultures plus vastes, dominantes. Nous ferons donc ici le choix de parler d'une culture, dans le sens où il s'agit d'un ensemble de représentations partagé par une population. Si l'on se réfère aux propos des enquêtés, plusieurs valeurs sont portées par ceux se rendant régulièrement dans des clubs et événements techno. Ainsi, le sens du partage, la lutte contre les discriminations, la libre expression de soi, ainsi que la sécurité sont des principes recherchés par ces derniers. Dès les débuts de la techno, c'est effectivement cette vision hédoniste qui est poursuivie par les auditeurs. Les soirées techno sont vues comme des moments de communion, où les marqueurs sociaux sont effacés dans la pénombre des lieux, et où chacun est concentré vers la musique, les effets euphorisants des drogues y circulant pouvant parfois exacerber cette communion. Cet aspect de la scène techno, vue comme un espace sécuritaire, de liberté, de libre expression, ressort des entretiens. En effet, les événements techno semblent toujours être traversés par ces logiques, que certains auditeurs et acteurs de la scène, tels que des clubs, semblent vouloir préserver. Les populations queers semblent pouvoir évoluer plus librement dans ces espaces, qui intègrent par exemple parfois des performances de drag queens. Les femmes fréquentant les événements techno elles aussi semblent se sentir plus en sécurité dans ces lieux. C'est ce qu'à montré Pini12 à propos des femmes dans le milieu du clubbing et des raves, qui peuvent s'affranchir du cadre domestique en leur permettant de danser seules.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Epstein, Renaud, et al. « Techno, une histoire de corps et de machines », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 5-8.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Epstein, Renaud, et al. « Techno, une histoire de corps et de machines », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 5-8.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Pini Maria, « 7/ Cyborgs, Nomads and the Raving Feminine. » *In* Thomas, H. (eds) *Dance in the City*. Palgrave Macmillan, London

La présence de drogues dans les événements techno, et le volume sonore élevé des soirées, ont dès le départ interpelés les autorités. Ainsi, les débuts de la techno ont été marqués par bon nombre de perquisitions, de descentes policières, de fermetures administratives, et une législation stricte, dénoncés par les adeptes des raves et autres événements techno, à l'image de l'association française Technopol. De la sorte, plusieurs acteurs se sont battus pour faire reconnaitre la légitimité de la techno sur sa scène légale à être reconnu comme une véritable musique, une pratique culturelle comme une autre. En effet, plusieurs enjeux se jouent ici. La législation étant particulièrement dure autour des événements techno comme l'a démontré Loïc Lafargue de Grangeneuve<sup>13</sup>. Les lieux de fêtes, tels que les warehouses, sont régulièrement menacées de fermeture. Or, la techno étant avant tout une musique qui se danse, qui se vit, la fermeture des lieux met en danger toute cette sous-culture. Parallèlement, les clubs sont eux aussi en danger. Des suites de la crise COVID, le monde de la nuit a été largement impacté. Ainsi, certains clubs ont tenu à se mobiliser pour faire valoir leur impact culturel, à travers le collectif Club Culture. Les clubs se qualifiant de clubs cultures tiennent à se différencier des discothèques, car eux proposent une direction artistique, une programmation changeante, programmant parfois des DJ internationaux, et dont les clients achètent leurs places parfois des semaines avant un événement. Ils sollicitent l'attention du Ministère de la culture, attention qui leur à récemment été accordée par l'actuelle ministre de la culture Rachida Dati ayant reconnu ces clubs comme étant des « acteurs culturels ». Pour un club, cette reconnaissance est importante. Elle les transforme en salle de spectacle, comme le serait une salle de concert, entrainant des enjeux financiers importants, notamment des aides du Ministère de la culture qui auraient été utiles lors de la crise COVID. Mais c'est aussi une véritable reconnaissance symbolique qui se joue. Nous verrons que les clubs sont aux aussi soumis à une législation particulièrement stricte et dure. Un contrôle des autorités qui semble s'accroitre avec les dispositifs de conseils de la nuit, comme l'a montré le collectif de chercheurs CANDELA à Lille<sup>14</sup>.

Parallèlement, la scène techno a subi de nombreuses transformations. Évoluant avec son temps, elle s'est forgée une place sur les réseaux sociaux. Poussée par la crise COVID et la fermeture des lieux de fêtes, une scène 2.0 s'est construite sur internet, entrainant une généralisation des pratiques de captations vidéos de DJ sets. Les DJ ont été propulsés sur le devant de la scène. Si au départ un DJ techno était généralement discret, assez méconnu, ils deviennent aujourd'hui de véritables stars. Leur statut, du fait de mobilisations telles que celles de Technopol en France, est devenu celui d'artistes. Les pratiques de

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> Lafargue de Grangeneuve, Loïc, *L'Etat face aux rave-parties, les enjeux politiques du mouvement techno*, Toulouse, ed. Socio-Logiques, Presses Universitaires du Mirail, 2010

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> CANDELA, « Pour une sociologie politique de la nuit », Cultures & Conflits, n.105-106, 2017

consommations ont changé : les publics pour la plupart sachant quel artiste ils vont voir. La techno est même devenu touristique dans certaines villes, l'utilisant comme un argument marketing. Nous pourrons ici nous référer au travail de François Cusin<sup>15</sup> sur le marketing urbain. Ainsi, des villes telle que Berlin sont devenues des sortes de capitales de la techno, ce que montre Isabelle Terrein<sup>16</sup>, exposant les tensions suscitées par la commercialisation de la scène techno, et la potentielle perte d'authenticité de cette dernière, à Berlin. Une mode semble s'être dessinée sur les réseaux sociaux tels que TikTok, généralisant la techno.

Par toutes ces mobilisations et ces changements, la techno semble se légitimer. Elle ne devient certes pas une culture légitime comme pourrait l'entendre Bourdieu, mais elle est de plus en plus normalisée, acceptée comme une véritable musique. Ainsi, elle se fraie une place bien loin des ghettos qui l'ont vue naître, des événements ayant parfois lieu dans des musées, des bâtiments historiques... Toutefois, comme l'a démontré Bernard Lahire, si les distinctions entre cultures légitimes et illégitimes sont plus complexes et insidieuses que dans la démonstration de Bourdieu, il existe tout de même une hiérarchisation, qui s'illustre par les dissonances culturelles que vivent les individus<sup>17</sup>. Sortir en techno serait un moment de relâchement, tout en sachant que cela reste moins légitime que d'aller à l'opéra, comme Bernard Lahire l'a démontré avec l'exemple du professeur appréciant aller au karaoké tout en sachant que cette pratique reste « illégitime »<sup>18</sup>. De plus, on constate que seul un certain type de techno, qui n'est parfois même pas considéré comme tel par certains, semble se légitimer, à travers le succès commercial de la French Touch. Cette techno, parfois qualifiée de façon péjorative de « bubble-gum » par certains auditeurs. On observe donc des phénomènes de crispations vis à vis de la popularisation de ce genre musical. C'est ce que Sarah Thornton à mis en lumière dans son travail sur la culture des clubs. Ceux ayant l'habitude d'y aller constituent des groupes possédant ce qu'elle appelle un « capital sousculturel », c'est à dire, dans la vision de Bourdieu, un ensemble de connaissances propres à cette sous-culture. Ces groupes s'opposent fermement au mainstream<sup>19</sup>. Pourtant, la techno semble justement devenir mainstream sur sa scène légale, en devenant une mode.

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> Cusin, François. « Qualités de la ville, attractivité et marketing urbain », *Constructif*, vol. 63, no. 3, 2022, pp. 45-49.

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> Terrein, Isabelle. « La scène techno berlinoise, entre authenticité et rentabilité », *Allemagne d'aujourd'hui*, vol. 221, no. 3, 2017, pp. 210-218.

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> Lahire, Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, 2004

<sup>18</sup> Ibid

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> Thornton, Sarah, Club cultures: music, media and subcultural capital, Polity Press, 1995

En devenant mainstream, et en suscitant un intérêt croissant, la techno semble passer d'une culture populaire à une culture de masse, c'est à dire qui ne se limite plus aux classes populaires, s'étendant à toutes les strates de la société. Pour Éric Macé, « la notion de « masse » renvoie à des stratégies de diffusion et de réception vers le plus grand nombre »<sup>20</sup> se matérialisant par l'existence « d'industries culturelles », « dont les stratégies de développement, de concentration, de programmation et de production attestent de la matérialité de la dimension industrielle et à vocation globale de cette production culturelle »21. La notion d'industrie culturelle à été apportée par des théoriciens de l'École de Francfort, et notamment Adorno. Selon lui, l'industrie culturelle conçoit « des produits qui sont étudiés pour la consommation des masses et qui déterminent par eux-mêmes, dans une large mesure, cette consommation »22, alors même que ces produits semblent venir des masses, c'est à dire. Ils sont souvent inspirés de la culture populaire, comme l'a montré Dick Hebdige<sup>23</sup>, ce qui entraine un démantèlement des sous-cultures. Pour Olivier Voirol<sup>24</sup>, cela conduit à la reproduction à la chaîne d'œuvres culturelles, transformant l'art en produit rentable. Ainsi, c'est une véritable standardisation des pratiques culturelles qui s'opère, afin de les faire rentrer dans le marché. On reproduit ce qui marche, amoindrissant la créativité. Cette rationalisation des œuvres, ici musicales, entraine de profonds changements comme le raccourcissement de la durée des morceaux, afin qu'ils permettent un nombre d'écoute plus important sur les plateformes de streaming, et donc rapportent plus d'argent. Nous verrons que cela ne se fait pas sans crispations du côté du public technophile et des artistes du genre. C'est ce phénomène que Becker a mis en lumière avec les musiciens de jazz<sup>25</sup>., qui s'opposent aux « caves », à comprendre le public extérieur au milieu artistique, qui ne ferait que le consommer sans s'y connaître, réclamant des rythmes commerciaux pour danser. Par ailleurs, le travail de Becker en sociologie de la déviance pourra nous aider dans ce travail. Si la techno, sur sa scène légale, n'a donc rien d'illégale, elle reste déviante, ou plutôt marginale, dans le sens où elle a longtemps été perçue comme étant du bruit, boudée par l'industrie, ce que nombre d'artistes techno et de technophiles tendent à entretenir. Becker à mis en lumière les mécanismes d'apprentissages qu'il existent au sein

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> Macé, Éric. « Sociologie de la culture de masse : avatars du social et vertigo de la méthode », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 112, no. 1, 2002, pp. 45-62.

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Ibid

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> Adorno Theodor, « L'industrie culturelle », Communication, Vol 3, 1964, pp 12-18

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> Dick Hebdige, Subculture: The Meaning of Style, Methuen, 1979

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> <sup>24</sup> Voirol, Olivier. « Retour sur l'industrie culturelle », Réseaux, vol. 166, no. 2, 2011, pp. 125-157.

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> Becker, S. Howard, *Outsiders*. *Etudes de sociologie de la déviance*, Editions Métailié, 1985

d'une culture déviante, qui est souvent codifiée, régie par des règles, ce qui nous rapporte à la notion de capital sous culturel citée plus tôt<sup>26</sup>.

En devenant une industrie culturelle, la techno serait accaparée par des personnes ne l'ayant pas inventée, n'étant pas marginalisées, comme celles qui en sont à l'origine. Ainsi, ces lieux recherchés par les personnes marginalisées, leur garantissant une plus grande sécurité et une libre expression de soi tendent à être en danger. Ils sont appropriés par les industries, des publics potentiellement non-initiés, et font face à une véritable gentrification. La gentrification des *warehouses* est par exemple comparable au cas de la Maison des métallos à Paris, étudié par Antoine Fleury et Laurène Goutailler<sup>27</sup>. Un espace initialement investie par un public populaire, puis gentrifié par les institutions locales, afin d'en faire un lieu de culture élitiste, gommant les pratiques culturelles qui y avaient initialement lieu.

Nous utiliserons la grille de lecture proposée par Moles, qui nous décrit le phénomène de « tableau socioculturel »28, qui peut s'appliquer à la techno. Elle s'est développée face à un public restreint, un micro-milieu, puis, un tableau socioculturel, fruit de toutes les productions qui existent concernant la techno s'est dressé, afin de l'adapter à un public plus large, un macro-milieu. Louise Walkden a réalisé un mémoire sur ce sujet en 2018<sup>29</sup>. Dans son travail, elle en vient à la conclusion que, dans le but de conserver son image authentique, underground, auprès de ses publics, la techno s'est construite tout un imaginaire similaire à la création d'une image de marque. Il sera intéressant de constater l'existence de cette imaginaire dans la tête des enquêtés, ainsi que dans les moyens de communication des acteurs de la scène techno légale. Le problème que nous pouvons y voir, c'est que cet imaginaire ne serait seulement le fruit d'un tableau socioculturel généré par l'industrie culturel, standardisé et répondant à la demande des publics. Tout l'imaginaire circulant autour de la techno (raves dans des warehouses, esthétique sombre, industrielle, marginale) ne serait finalement devenu qu'une stratégie marketing. La question est alors de se demander si les messages politiques initiaux propres à la techno n'auraient pas été noyés, sur la scène légale, sous la transformation de ce style marginal en style mainstream.

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> Thornton, Sarah, Club cultures: music, media and subcultural capital, Polity Press, 1995

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> Fleury Antoine, et Laurène Goutailler. « Lieux de culture et gentrification. Le cas de la Maison des métallos à Paris », *Espaces et sociétés*, vol. 158, no. 3, 2014, pp. 151-167.

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> Moles, M. Abrahams, *Sociodynamique de la culture*, 1967

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Walkden, Louise, *Pourquoi raver ? Étude sur la dimension " sous-culturelle " entretenue dans l'univers des fêtes Techno face à leur récupération marchande*, Mémoire de Sciences de l'information et de la communication, Celsa Sorbonne Université, 2018

Nous pouvons donc nous demander si les messages politiques initiaux de la techno sont encore perçus malgré les transformations et l'institutionnalisation d'une partie de sa scène ?

#### Plusieurs hypothèses se posent :

- La techno, en tant que musique de danse, se doit d'avoir des espaces pour exister. Sur sa scène légale, les multiples mobilisations qui ont eu lieu pour l'institutionnaliser, notamment au lendemain de la crise COVID, ont pu conduire à un accaparement de cette dernière par des populations n'étant pas forcément les populations marginalisées qui l'ont inventée.
- Comme tout genre musical, avec le temps, la techno s'est transformée, s'est adaptée à son temps. Mais avec tous ces changements, elle est devenue *mainstream* et s'est vue investie par des acteurs commerciaux, devenant une industrie culturelle.
- En devenant une industrie culturelle, la techno s'est construite une image de marque, basée sur la demande et le recyclage d'un imaginaire propre à son apparition. De ce fait, ses messages politiques initiaux ont été gommés.
  - Enfin, si des acteurs tendent à faire vivre la dimension politique de la techno, ils restent une minorité, ceux l'écoutant ne percevant, et ne cherchant pas forcément de messages politiques dans cette musique. Pourtant, par l'existence de normes et de valeurs propres à ce style musical, la techno reste un lieu privilégié par les populations marginalisées.

Afin de répondre à notre problématique, plusieurs choix de méthodologie ont été faits concernant l'enquête de terrain. Tout d'abord, il est nécéssaire de se pencher sur ceux qui se rendent à des événements techno. C'est pourquoi quatre entretiens ont été réalisés avec des personnes s'y rendant régulièrement. Dans un souci de représentations femme/ homme, deux femmes, Charlotte et Manon, et deux hommes, Nathan et Louis³0, ont participé à des entretiens semi-directifs. Tous ces entretiens se sont déroulés dans le calme, dans des appartements, seul à seul. Les questions portaient à la fois sur leur rapport à la politique, et sur le rapport à la techno, leur consommation de cette dernière. Le but de ces entretiens était de comprendre pourquoi les enquêtés aiment se rendre à des événements techno, nous verrons que cela dépasse le simple « goût » pour cette musique. Mais aussi de constater si ces derniers trouvent des messages politiques dans la muqueuse techno, font attention à l'engagement des différents acteurs qui la traversent, ou non. De part ma proximité à ce milieu, il n'a pas été difficile de trouver des personnes acceptant de répondre à mes questions. Cependant, les enquêtés sont uniquement des personnes jeunes, autour de mon âge. Il faut toutefois avoir en tête que le public des clubs techno reste

<sup>30</sup> Tous les noms des personnes ayant répondus aux entretiens ont été anonymisés

majoritairement un public assez jeune, de moins de 30 ans. Si les propos relatés lors des entretiens restent des propos subjectifs, et que les enquêtés peuvent avoir exagéré leur rapport à la politique, ne voulant pas être mal perçus par un étudiant en science politique, ils nous permettent d'avoir une idée sur les représentations qui circulent au sein du milieu de la techno. Leurs ressentis, observations, et avis nous sont utiles pour comprendre les différents enjeux par lesquels la scène techno légale est traversée, et ce qu'en pensent les publics. Ces témoignages ont permis de se rendre compte, que même chez des personnes se considérant comme politisées, ou du moins intéressées par l'actualité politique, la dimension politique originelle de la techno semble peu perçue. Au delà de ne pas forcément y trouver des messages politiques, que ce soit dans les musiques en elles mêmes, où dans les potentielles prises de positions des artistes, les enquêtés ne semblent pas chercher, dans la techno, des messages politiques. Ces derniers privilégient l'amusement, le côté fun et festif de la fête techno. Pour autant, leurs témoignages m'ont permis de comprendre qu'il existe malgré tout des règles sous jacentes au sein de ce milieu. Pour eux, la techno reste un lieu privilégié pour les personnes marginalisés. Elle agit comme une sorte de microcosme avec tout un tas de règles internes, opposées aux discriminations en tout genre, et à la hiérarchie sociale, où ne pas respecter ces règles équivaut à être mal vu dans ce milieu. Ce dernier est assez restreint, du fait du peu de lieux où il est possible de se rendre pour écouter cette musique.

Un questionnaire a été véhiculé sur les réseaux sociaux, dont le but était d'appuyer les résultats des entretiens. Les personnes aimant se rendre à des événements techno, majoritairement légaux, ont été invitées à y répondre. Ce sont donc pour 97% d'entre elles des personnes se rendant uniquement à des événements techno légaux qui y ont répondues, fréquentant ce milieu depuis deux ou trois ans (39%), ou plusieurs années (44%) pour la plupart. Si ce dernier n'apparaitra pas énormément dans le corps de ce mémoire de recherche, ses résultats ont été utiles pour comprendre ce que les publics imaginent lorsqu'ils pensent à la techno. Mais aussi ce qu'ils cherchent dans ces événements, les notions de sécurité et de libre expression de soi revenant particulièrement. Ce questionnaire a également permis de constater l'utilisation massive des réseaux sociaux pour se renseigner sur les événements à venir. Ils s'imposent comme le principal moyen pour se renseigner sur ces derniers utilisés par les publics, relevant des logiques de transformations de la scène techno légale. Finalement, ce questionnaire a aussi permis de constater que peu de personnes pensent connaître l'histoire, très politique, de la techno, et y trouvent des messages politiques. Il faut toutefois mentionner le fait que ce questionnaire a recueilli quasiment exclusivement des réponses d'un public de moins de 35 ans, et qu'il a reçu seulement 118 réponses. Cela ne nous permet donc pas de dresser des tendances. Il nous permet cependant de constater que les visions qui transparaissent dans les entretiens sont partagées par un nombre plus important de consommateurs d'événements techno.

Dans l'annexe de ce mémoire, j'ai sélectionné de façon subjective quelques réponses au questionnaire, qui tendent à appuyer les propos des enquêtés. Il faut également noter qu'on observe une légère sur représentation de réponses d'hommes dans ce questionnaire. Ils sont environ 52% à avoir répondu.

Ce mémoire portant sur la scène légale de la techno, et notamment sur la mobilisation d'acteurs pour l'institutionnaliser, il est nécéssaire d'aller questionner un de ces acteurs importants, un club. Notre choix se porte sur Slalom. Slalom est un club lillois situé dans le quartier Moulin, ouvert en mars 2023. Il succède à la fermeture de l'ancien Magazine Club un an plus tôt, un club ouvert en novembre 2010, et spécialisé majoritairement dans les musiques électroniques, et notamment la techno. Ce club milite pour être reconnu comme étant un véritable acteur culturel de la ville de Lille, proposant une programmation pointue, invitant des artistes du monde entier, et prenant soin d'assurer de la diversité dans sa programmation. Jules, chargé de communication et de billetterie à Slalom, a accepté de répondre à plusieurs questions lors d'un entretien semi-directif, à propos du club, des engagements de ce dernier, et de leur vision quand à faire de ce lieu un lieu culturel plus qu'une boite de nuit. Une difficulté importante à laquelle il faut faire attention c'est celle d'être confronté à la volonté pour Slalom d'avoir de potentiels retours sur mon travail, voulant par exemple le mobiliser à leur avantage, ou se présentant différemment face à moi dans une logique publicitaire, une situation qu'a décris Carolina Kobelinski<sup>31</sup>. Lors de mon entretien avec Jules, je n'ai pas eu cette impression.

Finalement, ce travail s'appuie sur de nombreux articles de presses et documentaires sur le sujet, qui permettent de sourcer un maximum les propos, mais aussi d'obtenir le point de vue de certains acteurs sur la question qu'il n'aurait, du fait de ma position, pas été possible d'obtenir. Ainsi, des artistes internationaux se sont déjà prononcés sur ces sujets, mais obtenir des entretiens avec eux auraient été quasiment impossible.

Dans ce mémoire de recherche, nous verrons tout d'abord dans une première partie que la techno a connue des débuts difficiles avant d'arriver à l'institutionnalisation d'une partie de sa scène (Partie 1).

Nous commencerons donc par constater plus en détail que la techno est d'abord issue des marges, et s'est retrouvée confrontée à de nombreuses répressions institutionnelles, puis qu'elle a subie de nombreuses transformations sur sa scène légale (Chapitre 1). Nous verrons ensuite q'une véritable institutionnalisation de cette scène est

Carolina Kobelinsky, « Les situations de retour. Restituer sa recherche à ses enquêtés », dans : Alban Bensa éd., *Les politiques de l'enquête*. Paris, La Découverte, « Recherches », 2008, p. 185-204.

observable, et qu'elle est le fruit de la mobilisation de plusieurs acteurs, ce qui a conduit à répandre la techno au delà des lieux qui l'ont vus naître (Chapitre 2).

Nous constaterons ensuite que toutes ces transformations et institutionnalisations de la scène légale de la techno ont conduit à une massification de la consommation de la techno, entrainant la potentielle perte de sa dimension politique (Partie 2).

Nous nous demanderons donc si la techno est devenue une culture de masse, avant de constater qu'elle se construit aujourd'hui autour d'une image de marque, dans une logique purement commerciale (Chapitre 1). Puis nous verrons qu'il existe des dynamiques de préservations de la culture techno chez différents acteurs tels que les clubs, les artistes et collectifs (Chapitre 2). Enfin, nous observerons que la dimension politique de la techno n'est que peu perçue par ceux qui l'écoutent, mais qu'il existe bien des règles sousjacentes au sein de ce milieu, qui relèvent de logiques politiques (Chapitre 3).

#### Encadré introductif : présentation des enquêtés

Manon (M):

Manon a 21 ans et a réalisé une licence de sciences politiques. Ayant moi même suivi cette licence, je l'ai connue de cette façon. Il n'a donc pas été difficile de lui demander de répondre à mes questions autour d'un café. Elle aime se rendre de temps en temps dans le milieu techno, et a commencé à s'y rendre en étant majeur, lorsqu'elle est arrivée à Lille. Originaire d'une ville du sud de la France dans laquelle il n'y avait pas forcément des clubs qui l'intéressaient. Elle écoutait donc de la techno pour son propre plaisir seule, n'ayant pas forcément un groupe d'amis friands de cette musique. Si elle avait pu se rendre en *free parties* au lycée, elle se trouvait trop jeune et ne voulait pas se mettre dans des situations compliquées. Aujourd'hui, se rendre à une *free party* pourrait l'intéresser, mais elle apprécie la sécurité et l'organisation d'un événement légal ou d'un club.

De part sa formation, elle se qualifie d'extrême gauche, même si elle n'est militante d'aucun parti politique ou association. Elle se rend régulièrement en manifestations. Si elle perçoit des messages politiques dans la techno, c'est seulement à « 40% » selon elle, la plupart du temps, la techno ne comportant pas de messages politiques. Ce n'est d'ailleurs pas quelque chose qu'elle attend.

#### Charlotte (C):

Charlotte réalise un BTS dans une ville du nord de la France. Elle se rend régulièrement à des événements techno sur Lille et ses alentours. Alors qu'elle se rendait à Slalom, je lui ai proposé de boire un café chez moi pour répondre à mes questions. Elle se rend en techno depuis deux ans écoute cette musique depuis cinq ans, ayant depuis affiné ses goûts. Le milieu techno lui a permis de faire de nombreuses rencontres selon ses dires, et c'est un milieu dans lequel elle se sent en sécurité. Si elle pourrait apprécier se rendre en *free party*, elle trouve l'organisation trop compliquée pour s'y rendre.

Elle dit être intéressée par la politique, votant car c'est selon elle important d'utiliser ce droit, et se renseigne régulièrement sur les réseaux sociaux. Toutefois, elle ne trouve pas de messages politiques très clair dans la techno.

#### Louis (L):

J'ai contacté Louis sur Instagram pour savoir si il serait consentant à répondre à mes questions, ce qui s'est fait chez moi un après midi. Je le connaissais surtout de vue, fréquentant moi même les événements techno lillois. Il a 22 ans et est vendeur dans un boutique de prêt à porter dans le centre ville de Lille, après avoir réalisé des études de vente dans le nord de la France, dont il est originaire. Il a connu le milieu de la techno en suivant certains de ses amis qui se rendaient dans un petit club techno lillois il y a environ 2 ans, n'écoutant avant cela pas de musiques électroniques, et a continué à y aller par la suite, son entourage aimant s'y rendre, et lui même ayant rapidement apprécié ce milieu. Il n'est pas intéressé par les *free* parties, ne se rendant exclusivement dans des événements légaux ou des clubs.

Il se ne dit pas forcément très intéressé par la politique, mais s'oppose aux « racistes d'extrême droite » selon ses dires. Pour lui, la techno reste avant toute chose *fun*, ne possédant presque jamais de paroles, où alors des paroles en langues étrangères qu'il ne comprend pas forcément. Il ne pense pas que la techno doit être politique.

#### Nathan (N):

Nathan est une personne circulant dans mon groupe d'ami, et a accepté de répondre à mes questions en m'invitant chez lui avant de sortir. Il a 25 ans et c'est un étudiant sortant d'une école d'ingénieurs d'une ville de l'est de la France après une réorientation, et est arrivé sur Lille pour le travail il y a un an. Il a commencé à sortir dans le milieu techno il y a environ six ans, après le lycée, en suivant des amis. Il raconte apprécier la musique électronique avant même de se rendre à des événements techno, mais ne s'y rendait pas. C'est en y allant qu'il a commencé à vraiment s'intéresser à la techno et à connaître ses goûts. Tout comme Louis, ce milieu lui a plu, ce qui l'a conduit à y retourner fréquemment. Si il s'est déjà rendu une fois dans une free partie, il fréquente des clubs et événements déclarés.

Il se dit très intéressé par la politique, se renseignant régulièrement sur l'actualité. Si il trouve des messages politiques dans la techno, il ne dit pas en chercher, et est conscient que la majorité des auditeurs ne trouvent où n'en cherchent pas.

# Partie 1 : La techno, de ses débuts difficiles à l'institutionnalisation d'une partie de sa scène

Dans cette partie, nous verrons que la techno est un genre musical issu de populations marginalisées, qui est née dans des contextes difficiles, et qui a fait face à de nombreuses répressions institutionnelles. Avec le temps, la scène techno légale s'est transformée, subissant de profonds changements, que ce soit dans sa scénographie, sa consommation, et même ses styles. Parallèlement, des acteurs ont lutté pour institutionnaliser le genre, ce qui a pu conduire à la répandre au delà des milieux qui l'ont vue naître.

## Chapitre 1 : Un genre musical issu des marges qui subit de nombreuses transformations

Dans ce chapitre, nous allons rappeler le contexte d'apparition de la musique techno, puis nous allons constater que cette dernière a depuis connu de nombreuses transformations sur plusieurs aspects.

#### 1. Les débuts difficiles de la techno

Si les théoriciens de la techno ne sont pas tous d'accord sur son apparition, comme le rappel Vincent Orinel dans un mémoire réalisé en 2015<sup>32</sup>, mentionnant une citation de Philippe Birgy éloquente sur le sujet, « l'hypothèse des foyers apparaissant à plusieurs endroits à la fois est plus plausible »33, on s'accorde à dire qu'elle est apparue d'abord au nord des États-Unis. En effet, même si il est compliqué de dater correctement l'apparition de la culture du clubbing et des musiques électroniques, on peut commencer avec le délaissement des boites de nuit lors du mouvement hippies aux Etats Unis, un mouvement majoritairement blanc et bourgeois. C'est ainsi que ces lieux, où les populations marginalisées, telles que les populations noires, LGBT et ouvrières, étaient avant peu acceptées, ont pu s'approprier ces espaces. C'est le Disco, une musique majoritairement noire et homosexuelle, qui a donné son nom aux discothèques. Puis l'art du Djing, c'est à dire de mixer des disques, vinyles uniquement à l'époque, est apparu d'abord à New York dans le Bronx, avec le mouvement Hip-hop. Cette pratique s'est invitée dans les discothèques, notamment celles de Chicago. En 1980, c'est le DJ Frankie Warren Knuckles, un DJ noir, qui était résident au club Warehouse, qui est considéré comme un des pionniers de la house musique. Ce club était majoritairement investi par un public composé de

<sup>&</sup>lt;sup>32</sup> Orinel Vincent, *La musique techno en France : Intégration d'une contre-culture et processus de légitimation*, Mémoire de sciences politiques, SciencePo Rennes, 2015

<sup>33</sup> Birgy Philippe, Mouvement techno et transit culturel, Paris, ed. L'Harmattan, 2001

personnes noirs, de latinos homosexuels, mais aussi de jeunes de la classes ouvrières, c'est à dire un public plutôt marginal. C'est dans les villes industrielles du nord de l'Amérique qu'est donc née la musique techno. On peut considérer sa naissance vers le milieu des années 1980, empruntant au disco, à la funk, et à la house musique, grâce à trois compositeurs et DJ, Juan Atkins, Kevin Saunderson et Derrick May, tous afro-americains. Ils sont considérés comme les pères fondateurs de la techno. Par rapport à la house, elle se veut plus brutal, moins mélodieuse, en tout cas lors de son apparition à Détroit.

Elle apparaît donc au début des ordinateurs personnels, de la création de nouveaux instruments électroniques tels que les synthétiseurs, claviers MIDI, consoles Atari. Comme vu précédemment, la techno a été créée, et largement instituée par des populations marginalisées. Selon Didier Lestrade, un des fondateurs du collectif Act Up et journaliste chez le média LGBT Têtu, « la musique noire a répondu aux besoins des gays » à partir des années 1970<sup>34</sup>. En effet, selon le journaliste Emmanuel Grynszpan<sup>35</sup>, « ce sont bien souvent les minorités sexuelles ou ethniques qui sont à l'origine de nouveaux courants musicaux ». C'est par exemple un club gay parisien qui fut le premier club à diffuser de la techno dans un club dans les années 1980, le Boy. Dans les faits, ce sont donc biens les populations marginalisées, tels que les LGBT, les populations précaires et racisées qui ont apporté la techno. Au départ, comme le disco, « c'était perçu comme typiquement une musique de gays, de noirs, de drogués »36. Et la techno a longtemps souffert de cette image. En Europe, les distinctions ethniques étants relativement moins fortes qu'aux États-Unis, les populations blanches vont plus rapidement s'intéresser au genre techno. En effet, selon Emmanuel Grynszpan, « les antagonismes entre minorités et majorité sont moins profonds qu'aux Etats-Unis »37. Une influence européenne majeure du mouvement techno, c'est le groupe allemand Kraftwerk. Ce dernier a pour caractéristique l'utilisation d'instruments électroniques tels que des synthétiseurs. Jugé avant-gardiste à son apparition dans les années 1970, ce groupe a révolutionné l'utilisation de l'électronique dans la composition musicale, par l'utilisation de boucles répétitives et de sons distordus. De part leur apport de nouveautés sur la scène musicale, et l'invitation à créer de la musique par des moyens moins conventionnels, ils ont « donné l'envie de faire de la musique à des gens qui se sentaient éloignés à la fois des clichés du rock et de la musique savante »38.

<sup>&</sup>lt;sup>34</sup> Epstein, Renaud, et al. « Techno, une histoire de corps et de machines », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 5-8.

<sup>&</sup>lt;sup>35</sup> Emmanuel Grynszpan, *Bruyante techno : réflexion sur le son de la free party*, Edition Mélanie Séteun, 1999

<sup>&</sup>lt;sup>36</sup> Gray Louise: « entretien avec Larry Heard », The Wire, no 103, Londres, septembre 1992, p. 46.

<sup>37</sup> Ibid

<sup>38</sup> Ibid

La techno s'est parallèlement popularisée à Berlin. Dans les années 1980, la ville est encore scindée en deux à cause de la guerre froide. À Berlin ouest, les berlinois se réunissent pour faire la fête dans des lieux abandonnés. Lors de la chute du mur en novembre 1989, les habitants de l'est de Berlin découvrent une nouvelle façon de vivre. Alors que le pays tente de se reconstruire, la techno devient un échappatoire. C'est ainsi que de célèbres clubs berlinois virent le jour dans les quartiers industriels de Friedrichshain et de Kreuzberg, tel que le Trésor en 1991 dans une ancienne banque, ou encore le très célèbre Berghain, dans une ancienne centrale électrique. Ce dernier est considéré comme un lieu culte de la techno, notamment grâce à son système son, et était initialement un club techno gay nommé Ostgut. La techno berlinoise est donc elle aussi le fruit de populations marginalisées.

La techno est apparue en Europe en même temps que la MDMA, durant l'été 1987. Il s'agit d'« une amphétamine procurant euphorie, empathie et sensibilité exacerbée à la musique »39. Dans les faits, la MDMA se retrouve en plus ou moins grande quantité dans l'exctasy, généralement consommé sous forme de petits comprimés colorés nommés taz. Ces derniers ont étés d'abord importés à Manchester. Vincent Orinel<sup>40</sup> mobilise un extrait d'entretien de Laurent Garnier, célèbre DJ français, mixant à cette époque à Manchester, mentionnant le fait que « l'ecstasy balaya tout sur son passage »41. Elle permit à des jeunes originaires d'une ville réputée comme violente, divisée, de se réunir ensemble, sous des effets euphorisants, autour d'une musique techno, et d'un de ses dérivés, l'acid house. Ces événements prirent le nom du second Summer of Love, une référence au mouvement hippy des années 1960 aux États-Unis. « Dans ces soirées, la fête n'a plus de durée, de scène, ni de lieu attitré. Le volume sonore n'a plus de limite. La tenue correcte n'est plus exigée. Tout le monde peut participer et faire la fête comme il l'entend. Toutes les contraintes liées aux clubs sont abolies »42. On assiste donc à un total renouveau des pratiques de la fête. Ces soirées deviennent des lieux de luttes, où de nouvelles drogues circulent facilement, permettant de faire durer la fête le plus longtemps possible. Les événements diffusants de la techno sont « loin des formes marchandes habituelles du divertissement culturel, une bulle de lâcher-prise, sorte de terrain de jeu hors du temps, où les différences sociales

<sup>&</sup>lt;sup>39</sup> Calvino Antoine, « Pulsations technos », Le Monde Diplomatique, juin 2014

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> Orinel Vincent, *La musique techno en France : Intégration d'une contre-culture et processus de légitimation*, Mémoire de sciences politiques, SciencePo Rennes, 2015

<sup>&</sup>lt;sup>41</sup> Garnier Laurent, Brun-Lambert David, *Electrochoc, L'intégrale 1987-2013*, Paris, ed. Flammarion, 2013, 435 p.

<sup>&</sup>lt;sup>42</sup> Demoulin Anne, « «La rave fait-elle toujours rêver?»: Comment Margaret Thatcher est à l'origine des raves et des free parties ? », 20 Minutes, 08 juillet 2018

semblent abolies »<sup>43</sup>. On comprend ici que les personnes marginalisées de la société privilégiaient ce genre de lieux, où, notamment grâce à des drogues amplifiants les sentiments positifs et empathiques, les mots d'ordre étaient le respect et l'amour, quelques soient son milieu social, sa couleur de peau, ou sa sexualité.

Mais la drogue n'étant pas sans danger, et le volume sonore des soirée particulièrement élevé, les événements techno furent rapidement stigmatisés. Ainsi, c'est en 1989, sous le gouvernement de Margaret Tchatcher, que les premières réactions gouvernementales au phénomène techno commencent. C'est avant tout le bruit qui est dénoncé, et dans un mémo de 1989, il est suggéré d'infliger des amendes très onéreuses aux organisateurs<sup>44</sup>. Par la suite, en 1994, le successeur de Margaret Tchacther, John Major, qui était membre de son gouvernement, fait entrer dans le Criminal Justice Act à la section 63 la possibilité pour la police de stopper tout événement diffusant de la « musique caractérisée par « l'émission d'une succession de beats répétitifs » »45. Cet événement marque le début d'une chasse aux événements techno en Europe, ce genre musical devient rapidement stigmatisé, et perçu comme une musique de drogués. Cette chasse à la techno s'est aussi observée en France, comme avec la Loi de Sécurité Quotidienne déposée par le député RPR Thierry Mariani. Cette dernière, adoptée en 2001, avait pour but de pouvoir facilement interdire tout événement techno légal par la simple volonté du préfet, car le maire n'avait avant pas le pouvoir juridique de le faire. Mais c'est surtout au nom de la lutte antidrogues que les raves sont contrôlées en France. Le Ministère de l'Intérieur va rapidement tenter de réguler les raves, dès l'année 1992, avec la création de la MILAD (mission de lutte anti-drogue), officialisée par l'arrêté du 9 mai 1995. Cette dernière a par exemple mis en place « un séminaire national réunissant les représentants des divers ministères intéressés et des préfectures du territoire, sur le thème des soirées « rave », avec, par ailleurs, la participation des associations concernées ainsi que des organisateurs de concerts « techno » »46.

La techno et la house ne sont pas uniquement arrivées en même temps que la MDMA, mais aussi en même temps que le VIH. En effet, les premières apparitions du VIH, ou SIDA dans sa forme la plus grave, ont eu lieu en 1981. Mais c'est à la seconde moitié des années 1980 que l'épidémie s'est intensifiée. Cette maladie était qualifiée de maladie d'homosexuels par « un fort pourcentage de la population américaine, dont des

<sup>&</sup>lt;sup>43</sup> Calvino Antoine, « Pulsations technos », Le Monde Diplomatique, juin 2014

<sup>&</sup>lt;sup>44</sup> Aubert Morgane, « Trop de battements par minute pour Margaret », *Nova*, 05 janvier 2017

<sup>45</sup> Ibid

<sup>46</sup> Sénat, « Bilan de la mission de lutte antidrogue » Question écrite n°04017 - 11e législature, 1997

professionnels de la santé »47. Cette stigmatisation a agi comme une double peine sur la communauté homosexuelle, qui voyait déjà de nombreux proches mourir de la maladie. L'association de lutte contre le SIDA AIDS Coalition To Unleash Power, connu sous le nom de Act-up, est arrivé à Paris en 1989. Un de ses fondateur, Didier Lestrade, nous dit que « l'arrivée du sida en France et le décollage de la house, c'est la même année : 1987 »48. Ainsi, « les gens ont réalisé qu'ils souffraient de cette maladie en même temps qu'ils découvraient une nouvelle musique »49. La house et la techno ont accompagné les gays dans la période sombre du SIDA, les aidant à oublier. « C'est une musique qui vous console, vous accompagne, vous parle, quitte à trouver des sens là où il n'y en a pas »50. De plus, la présence importante de drogues aux effets euphorisants citées plus haut ont agi comme un « anti-dépresseur pour beaucoup de gens »51. En effet, l'usage des drogues permettait aux homosexuels d'oublier plus longtemps leurs problèmes. Le fait étant qu'aujourd'hui, « la techno est complètement assimilée dans la culture gay »52. C'est une idée qui se vérifie encore aujourd'hui dans les propos d'un de mes enquêtés, Louis qui nous dit : « moi je suis gay, et c'est important quand je sors que je me sente quand même en sécurité, je me suis déjà fait traiter de PD ou quoi dans des boites autres, mais jamais en boite techno, je m'y sens beaucoup plus safe...et plus représenté aussi ». Il nous dit se sentir plus en sécurité dans les événements techno, mais surtout plus représenté, à sa place.

La techno a donc été créée, et développée par des personnes marginalisées, allant des ghettos des grandes villes industrielles nord américaines, aux villes européennes frappées par la misère où la guerre froide, et aux communautés homosexuelles décimées par une maladie incontrôlable à l'époque. Empreinte de son aspect marginal, la techno s'est construite en luttant contre les autorités, et en étant dotée d'un caractère politique. En effet, comme le dit le DJ Robert Hood, un des fondateurs du célèbre label de Détroit *Underground Resistance*, « notre musique a beau être instrumentale, nous faisions passer un message militant très clair via les titres de nos morceaux, nos pochettes de disques et notre discours »53.

<sup>&</sup>lt;sup>47</sup> Newcott Bill, « Juin 1981, les premières heures de l'épidémie de SIDA », *National Geographic*, 04 Juin 2021

<sup>&</sup>lt;sup>48</sup> Osganian Patricia, et Renaud Epstein. « Techno : le rôle des communautés gays. Un entretien avec Didier Lestrade », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 22-31.

<sup>49</sup> Ibid

<sup>50</sup> Ibid

<sup>&</sup>lt;sup>51</sup> Ibid

<sup>52</sup> Ibid

<sup>53</sup> Calvino Antoine, « Pulsations technos », Le Monde Diplomatique, juin 2014

#### 2. Les transformations de la scène techno légale

Depuis ses débuts difficiles, la scène techno a été largement transformée, que ce soit sur des aspects physiques, ou dans la consommation de cette dernière. A l'origine, la consommation de musique techno est, à l'image de la consommation de free parties et d'événements techno, de niche, difficile d'accès. Les grandes maisons de disques ne comprenant pas forcément cet engouement, la techno se diffuse par un micro marché parallèle, une « micro-économie vivace qui dans sa grande majorité s'est construite en dehors des multinationales et du marché institué du disque »54. De plus, la musique techno, à ses débuts, ne fonctionnait pas du tout comme l'industrie des musiques plus populaires, avec par exemple l'existence de « tubes » interplanétaire. Cette dernière était plutôt insaisissable. Il pouvait s'agir de mixes, c'est à dire un DJ qui jouait sans transition, et en les mélangeant ensemble, plusieurs morceaux, ce qui donne l'impression d'une longue musique évoluant, en non d'une succession de morceaux facilement reconnaissables. Il pouvait également s'agir de musique composée en live, avec l'aide de machines et de synthétiseurs. Cela ne correspondait pas au modèle classique d'un concert ou les artistes enchainent, souvent dans un ordre établi, plusieurs morceaux. De plus, nombreux sont ceux qui se rendaient en techno sans forcément savoir ce qu'ils allaient écouter, ni qui ils allaient écouter, sachant uniquement le style qui allait être joué, comme dans les soirées acid house de Manchester. C'est d'ailleurs une des spécificités qui a permis au genre de se construire chez les minorités car « le mouvement naissant ne goûte guère les images, privilégie l'anonymat et, se méfiant de l'industrie musicale, s'appuie sur de nombreux micro-labels qui se chargent de diffuser les nouvelles sonorités »55. Généralement, les DJ étaient cachés, anonymes, ou en tout cas, pas mis en tête d'affiche. Les lieux étaient mystérieux, seuls de rares photos s'en échappaient, et le genre étant mal perçu, nombre de technophiles préférait la discrétion.

Petit à petit, une partie de la scène techno va changer. On peut repérer un premier changement avec l'émergence de la French touch. Lorsque la techno arrive en France dans les années 1990, elle est surtout diffusée dans des clubs homosexuels (Le Boy, le Queen...), certains clubs mixtes tels que le mythique Rex club parisien, ou dans des *raves* déclarées, souvent en banlieue parisienne (et également dans des *free parties*, mais ce n'est pas notre sujet). Cependant, comme nous l'avons vu, la techno est apparue en même temps que de nouvelles drogues. C'est au nom de la lutte contre les drogues, avec l'exemple de la MILAD, que les organisateurs de soirées techno dans des entrepôts n'obtiennent plus les

<sup>&</sup>lt;sup>54</sup> Leloup Jean-Yves, *Digital Magma, De l'utopie des rave-parties à la génération MP3*, Marseille, ed. Le mot et le reste, 2013, p. 32

<sup>&</sup>lt;sup>55</sup> Epstein, Renaud, et al. « Techno, une histoire de corps et de machines », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 5-8.

autorisations, ce qui conduit une partie de la scène techno à se tourner vers les discothèques. C'est à partir de là que la French Touch va débuter. Des compositeurs et DJ, souvent originaires des *raves* des banlieues parisiennes, investissent les clubs de leur musique techno. Cela débouche sur de réels succès commerciaux, et des grands noms émergent. On peut par exemple penser à Laurent Garnier (même si ce dernier est parfois considéré comme plus ancien que le mouvement), aux Daft Punk, ou encore à Etienne de Crecy. Cependant, la musique électronique de la French Touch, parfois techno, reste plus calme, moins violente, plus mélodique, et finalement, plus adaptée à une écoute domestique. « Pour certains amateurs de la techno des origines, cette nouvelle musique fait donc figure de version édulcorée, « pour les enfants » en quelque sorte »<sup>56</sup>. Le fait est que cette édulcoration de la techno va permettre une meilleur acceptation de cette dernière par les maisons de disques.

Le DJ va changer de place. David Guetta, célèbre DJ français, raconte qu'à la base, « le rôle du DJ c'était juste celui d'un employé, on jouait les disques qui appartenaient au club, les gens me regardaient comme un cinglé lorsque que j'apportais mes propres disques »<sup>57</sup>. Dans les faits, « les gens n'avaient aucune idée de qui le DJ était »<sup>58</sup>. Mais cette idée du DJ caché dans une cabine, comme il le raconte à ses débuts<sup>59</sup>, a commencé à changer.

« En 88, je suis allé à Londres, il y avait ce club qui s'appelait Le Choum, j'ai vu un DJ sur scène, la lumière était sur lui, et tout le monde dansait en le regardant. »60

Cette idée de danser vers le DJ, de voir le DJ, de mettre le DJ au centre de la pièce, n'a cessé de croitre. C'est ce que nous dit Nathan : « en général on est tous vers le DJ, on est tous tournés vers le même point ». Ce concept de scène à 360 degrés devient de plus en plus populaire. Il se retrouve à travers les *Boiler Rooms*<sup>61</sup>. Boiler Room est un collectif londonien né en 2010 qui a eu l'idée de filmer les sets d'un DJ. Dans les faits, le DJ est au centre de la pièce, une caméra en plan fixe braquée sur lui, et joue son set, entouré d'un public limité. La vidéo est ensuite diffusée sur internet. Ainsi « les Boiler Room permettent

<sup>&</sup>lt;sup>56</sup> Orinel Vincent, *La musique techno en France : Intégration d'une contre-culture et processus de légitimation*, Mémoire de sciences politiques, SciencePo Rennes, 2015

<sup>&</sup>lt;sup>57</sup> « Comment devenir DJ », ARTE, 2023, 11:24

<sup>58</sup> Ibid

<sup>&</sup>lt;sup>59</sup> Ibid

<sup>60</sup> Ibid

<sup>61</sup> littéralement « chaufferie », le nom fait référence à la chaleur qu'il fait dans une salle où tout le monde danse

au spectateur d'assister à une soirée sélect sans y être vraiment »62. En mai 2023, le Rex Club parisien a fermé ses portes durant quatre mois pour refaire son intérieur, « la scène est désormais centrale pour donner une ambiance Boiler Room, et donner plus de proximité entre l'artiste et son public »63. Slalom également s'est mis à faire descendre le DJ de sa scène, pour le placer au centre du public dans son format « 360 ». On assiste à une réelle transformation de la scénographie par rapport aux commencements de la techno.

Parallèlement, internet s'est généralisé en même temps que la techno. Il est devenu un véritable médium privilégié par les compositeurs du genre. Elle est « indissociable d'Internet et a trouvé dans le réseau des réseaux un excellent vecteur de communication »<sup>64</sup>. Alle Farben, DJ berlinois nous dit « *je me surprends déjà à chercher après un spectacle, combien de cliques il y a eu* »<sup>65</sup>, en parlant de son référencement sur les réseaux sociaux. Ces derniers sont maintenant au coeur d'une partie de la scène techno, notamment depuis 2020 et la crise du COVID. Les captations vidéos sont devenues encore plus importantes avec la fermeture des clubs. On peut observer cela à travers le phénomène HÖR. Il s'agit d'un collectif berlinois créé en 2019 diffusant des *livestreams* sur YouTube. Le DJ est seul dans une petite pièce carrelée du sol au plafond, ressemblant à une salle de bain, sans public, face à une caméra, et est filmé le temps de son set, qui est ensuite diffusé. Durant la pandémie, aucun club n'était ouvert, il n'y avait pas de public. Or, sans ce dernier, on pourrait se dire que le DJ perd son utilité.

(traduction) « Pour moi cela ne faisait pas sens au début d'être face à une caméra. En tant que DJ, je me produis devant une audience. Mais après, en retrospective, j'ai compris ce qu'il en était. Créer une plate-forme pour les artistes, et pour attirer l'attention mondiale »<sup>66</sup>

Pour certains DJ, avoir une présence sur internet est nécéssaire. Dans le documentaire *Techno & TikTok* diffusé sur ARTE<sup>67</sup>, le DJ berlinois Tham raconte avoir vu sa carrière décoller depuis la diffusion de son set chez *HÖR*, qui a cumulé plus de trois millions de vues. Les captations videos et d'images ont donc été encore plus généralisées avec la crise du COVID, une tendance qui semble s'être imposée par la suite. La plupart des clubs

<sup>62</sup> Miclet Brice, « Boiler Room, ou comment un non-concept peut faire des miracles », *Slate*, 08 novembre 2025

<sup>63</sup> Hoen Victoire, « Une fin d'année sur les chapeaux de roue pour le Rex Club », *HandsUpElectro*, 13 décembre 2023

<sup>&</sup>lt;sup>64</sup> Davet Stéphane, « L'engouement pour la techno ne se retrouve pas dans les ventes de disques », *Le Monde*, 20 octobre 1998, p. 31

<sup>65 «</sup> Comment devenir DJ », ARTE, 2023, 13:00

<sup>66 «</sup> Techno & TikTok », ARTE, 2024, 02:00

<sup>67 «</sup> Techno & TikTok », ARTE, 2024

ont des photographes à leurs événements. Slalom a par exemple plusieurs photographes résidents. Le club diffuse également des captations vidéos des sets des artistes sur YouTube et ses réseaux sociaux. Une scène techno 2.0 semble émerger, s'articulant comme une dimension supplémentaire de la consommation de la techno. Cette dernière n'est plus réduite aux événements, mais s'invite sur nos écrans. Les images deviennent de plus en plus importantes, que ce soit pour se faire connaître en tant que DJ ou pour la communication d'un club ou d'un événement. Mais comme nous le dit Louis, « les lieux souvent ils sont cools, tu peux prendre des photos grave stylées pour tes réseaux ». La recherche d'images est aussi présente chez les consommateurs. Les acteurs de la techno répondent à une demande. Mais cette dernière est parfois assez critiquée.

«Le DJ est devenu beau gosse, et ce n'est pas remettre en question le talent de Ben Klock ou de Nina Kraviz que d'admettre que leur physique joue aussi dans leur succès. Sur une échelle Mad Mike 1988, c'est une hérésie, voire une trahison, et ne parlons même pas des Boiler Room. Encore une fois, la star, ce ne devrait pas être le DJ, mais vous, nous. Le reste, c'est du rock'n'roll, et ce n'est pas pour ça qu'on est là.»<sup>68</sup>

Dans cette citation de l'animateur de Radio Nova David Blot, on perçoit une crispation de certains acteurs du milieu de la musique face à la trop grande personnalisation autour des DJ, balayant les messages et buts initiaux de la techno. Il est en effet indéniable que le statut de DJ a considérablement évolué. Si dans les free parties, le DJ est souvent caché dans un camion ou une tente, dans le milieu des clubs et des événements déclarés, il est maintenant sous les projecteurs, voire au centre de la pièce, parfois célèbre, cumulants des vues sur ses sets. Les DJ deviennent des stars, certains étant considérés comme de véritables artistes. Certains sont célèbres, cumulant un nombre important d'abonnés sur les réseaux sociaux, tels que I Hate Models (700 000 abonnés en avril 2024), Nico Moreno (570 000 abonnés en avril 2024), ou encore Amelie Lens (2,2 millions d'abonnés en avril 2024). Ces derniers ont souvent du merchandising à leur nom, de véritables fans. Ils déplacent les foules, dans des événements toujours plus impressionnants, comme les Rave Rebels bruxelloises, attirant 15 000 participants<sup>69</sup>. Un véritable tourisme se développe autour de la techno. Par exemple, « le secteur des clubs techno est florissant et Berlin jouit encore aujourd'hui de cette réputation, le « techno-tourisme » y étant toujours très répandu » avec « tous les week-ends, 40 000 à 50 000 personnes fréquentent les clubs berlinois, ce qui fait près de trois millions de visiteurs par an »70. Les consommateurs de techno savent où ils se déplacent, pour voir quoi et pour voir qui.

<sup>&</sup>lt;sup>68</sup> Blot David *In,* Miclet Brice, « Boiler Room, ou comment un non-concept peut faire des miracles », *Slate*, 08 novembre 2025

<sup>&</sup>lt;sup>69</sup> Arend Olivier, « Rave Rebels : plongée dans les coulisses de l'événement électro épique au Palais 12 à Bruxelles », *RTBF*, 06 octobre 2023

<sup>&</sup>lt;sup>70</sup> Terrein, Isabelle. « La scène techno berlinoise, entre authenticité et rentabilité », *Allemagne d'aujourd'hui*, vol. 221, no. 3, 2017, pp. 210-218.

- « M- J'apporte une attention à l'artiste parce que je regarde juste son style particulièrement pour être sûre que c'est un style qui me convient. Parce que j'aime pas assez les humains pour aller genre en scène techno pour juste le but d'aller en scène techno. Pour le coup j'y vais surtout pour le plaisir et la qualité de la musique. Et j'ai des styles quand même un peu qui se sont faits au fur et à mesure du temps. Donc maintenant je sais ce que j'aime et ce que j'aime pas. »
- « L- La plupart du temps quand j'y vais, c'est parce qu'il y a un artiste qui me plaît. Je vais énormément sélectionner, enfin de plus en plus j'ai l'impression. C'est vrai qu'au début, je sortais, j'avais en fait remplacer la boîte de nuit par le club techno, mais maintenant je me suis calmé, donc quand je sors c'est plus, euh, culturel on va dire, je sais pas trop si on peut dire ça ahah... enfin t'as compris, genre quand je sors de là je suis content de voir un DJ, et même la scéno et tout. »
- « N- Et généralement les clubs, ils affichent toujours sur leur Insta, le type de techno que ça va être, qui il va y avoir à l'évènement, même s'il va y avoir du VJing etc. Enfin, surtout que maintenant quand même ça coûte cher de sortir que on a pas forcément beaucoup de thunes tous, enfin on est étudiants ou jeunes pour la plupart donc euh... donc on va sélectionner quoi. Et puis après quand je connais pas un DJ en général ce que je fais, c'est que bah sur les postes Insta va y avoir le DJ qui va être identifié donc il y a juste à cliquer et ensuite aller regarder la page du DJ et souvent les DJ sur leur Insta bah tu peux vite comprendre à peu près quel est leur univers. Ils vont partager des vidéos de eux qui mixent, partager les visuels de leur projet. »

Ce que nous disent ces enquêtés, c'est qu'ils passent par une véritable étape de sélection avant de se rendre à un événement, parfois pour des raisons financières. Tout y passe, de la *line up*, c'est à dire les artistes programmés, du style de musique qui sera joué, à la scénographie, et donc au lieu. Même si Charlotte dit y aller surtout pour les « copains », les artistes ça « compte pour aller... 50% » pour elle. « Aimer la musique », c'est également une des chose qu'elle dit attendre en s'y rendant. Comme elle le dit avec Manon, elles ont développé une sorte d'expertise en sachant maintenant ce qu'elles aiment ou non.

Ce qui ressort également, c'est l'utilisation des réseaux sociaux. Pour se renseigner, Nathan nous dit passer par Instagram. On retrouve ici l'importance des captations vidéos, et du soin apporté à sa page, pour un DJ. Mais c'est aussi le cas pour les clubs.

J- « Je fais principalement du digital parce qu'aujourd'hui, en vrai, comme je disais tout à l'heure, TikTok, vraiment, il y a tellement de gens qui viennent grâce à mes TikTok que... tu vois, c'est des trucs tout cons, mais principalement digital et *print* dans la rue »

Slalom utilise par exemple Instagram et TikTok comme principaux outils de communication. Ces derniers permettent de rester proche de leur clientèle, de leur répondre, faire participer à des concours, en somme à la fidéliser. Mais cela répond aussi aux pratiques des consommateurs qui passent de toute façon régulièrement par les réseaux pour s'informer sur le monde de la techno. Si l'on se réfère au questionnaire, 97,5% des répondants disent s'informer sur les prochains événements à venir grâce aux réseaux

sociaux. La plate-forme reine en France est ShotGun. Il s'agit d'une plate-forme d'achat de tickets. En se localisant dans sa ville, on a un tour d'horizon des événements à venir. Y être présent devient réellement important. La Relève, un club techno lillois, ou encore le Bistro St So, un lieu lillois laissant régulièrement des artistes techno se produire, se mettent à utiliser ShotGun dans le simple but de faire voir l'évènement, et non de vendre des tickets (les places étant généralement gratuites). On est ici très loin des origines de la techno. En effet, pour trouver des événements techno au début de celle ci, il fallait passer par des flyers, généralement distribués à la fin des *raves*, ou que l'on devait dénicher chez des disquaires. L'accès à des événements était beaucoup plus compliqué, et donc plus sélectif. Il fallait mobiliser un capital social et culturel, au sens bourdieusien, pour pouvoir s'y rendre. Aujourd'hui, il est plus simple de se rendre à ces événements, qui nécessitent d'ailleurs souvent plus d'avoir un capital financier relativement important, vu ce que disent les enquêtés. En effet, c'est derniers parlent souvent des prix. Ces derniers ressortent beaucoup dans l'enquête par questionnaire, et pour Charlotte, c'est une de ses attentes.

- « C- Tout ce qui est même les prix genre que ça soit pas beaucoup trop cher parce que bah en fait... moi je bois que de l'eau mais au bout d'un moment la bouteille d'eau si c'est 2 euros 3 euros la bouteille ça revient vite cher. »
- « L- Je sais que la techno normalement c'est un truc un peu de... de pauvres, comme le hiphop et tout et mise à part quelques endroits en général, les prix restent très bas, en tout cas par rapport à une boite classique »

C'est également ce que montre l'étude de la SACEM sur les musiques électroniques, son public consommant « souvent de l'alcool bon marché avant de se rendre en club ou en festival, dépensant peu sur place, faute de moyens ». <sup>71</sup>

Finalement, la techno s'est tellement popularisée qu'elle en est devenue *mainstream*, en faisant un genre intéressant pour un club, car attirant un large public :

« J- Et en fait, on s'est rendu compte au fur et à mesure que la techno aujourd'hui, c'est un peu le *mainstream* de la musique électronique. C'est le truc qui ramène pas mal de monde. C'est en plein essor, surtout depuis TikTok. Il y a eu une grosse différence de consommation de la musique électronique. Et du coup, la techno, c'est cool. Ça ramène du monde. »

On observe donc de profondes transformations d'une partie de la scène techno. Si, dans les free parties, il est relativement compliqué d'avoir accès à des événements, et les DJ sont beaucoup moins mis en avant, c'est l'inverse qui se produit dans les clubs et les événements déclarés. La techno attire, génère un véritable interêt sur les réseaux sociaux, et devient un investissement financièrement intéressant.

<sup>&</sup>lt;sup>71</sup> SACEM, Les musiques électroniques en France [Etude], 2016, pp. 32

## Chapitre 2 : Une institutionnalisation qui tend à répandre la techno

Dans ce chapitre, nous allons revenir sur les différents acteurs qui ont voulu , et veulent institutionnaliser la scène légale de la techno, entrainant plusieurs enjeux. Puis nous verrons que cela peut tendre à répandre certaines formes de techno dans des lieux qui lui étaient interdits à ces débuts, des lieux où l'on trouve plus généralement une culture dite « légitime ».

#### 1. Des acteurs luttant pour l'institutionnalisation de la scène techno

Une partie de la scène techno, celle qui prend place dans des clubs et des événements déclarés, a donc subi de nombreuses transformations. Par rapport à ses débuts difficiles, la consommation des événements a changé, les DJ techno étant parfois devenus des stars que les spectateurs vont voir. Elle s'est imposée sur internet, notamment depuis la crise COVID, jusqu'à en être qualifiée de *mainstream*. Nous allons voir que différents acteurs ont vu une réelle importance dans l'institutionnalisation de la techno afin de la faire vivre, ce qui a permis à cette dernière de se répandre et se légitimer.

Différents acteurs se sont mobilisés afin d'institutionnaliser la techno, c'est à dire, faire en sorte qu'elle soit reconnue aux yeux des pouvoirs publics. Cette institutionnalisation s'accompagne d'enjeux économiques, qui ont été accentués, nous le verrons, avec la crise COVID de 2020. Nous pouvons identifier trois grands groupes d'acteurs, en restant sur la scène légale de la techno. Nous avons tout d'abord les clubs. Ces derniers sont des lieux physiques diffusant de la techno. Un grand nombre d'entre eux se bat pour être reconnu comme des lieux culturels, avec tous les enjeux que cela implique. Il y a également ce que j'appellerai les groupes d'intérêts de la techno. Contrairement aux clubs, ce ne sont pas des lieux physiques, mais des collectifs (parfois de clubs) ou associations, qui militent et organisent des événements techno, parfois en collaboration avec des clubs, et parfois par eux même, par exemple dans des *warehouses*. Finalement, les acteurs institutionnels, tels que les villes ou les états peuvent vouloir l'institutionnalisation du monde de la nuit, et de la techno.

Les clubs sont des acteurs clés dans la diffusion de la musique techno. C'est au sein de ces derniers qu'elle est née, et certains continuent encore aujourd'hui d'en diffuser. Mais ils sont en difficulté. En effet, la fermeture des clubs, et de la stricte réglementation de la vie nocturne, lors de la période COVID de 2020, passant par exemple par l'imposition de couvre feux, et l'interdiction de se réunir, a fortement impacté le secteur de la nuit. Ainsi, les changements de la scène techno, et l'importance financière et culturelle du monde de la nuit sont utilisés pour mettre en avant l'importance de l'institutionnalisation de celui ci. Les

clubs ont dénoncé le fait qu'au lendemain de la pandémie, la France a « fait de nombreuses annonces concernant les différents secteurs de l'économie sans mentionner le monde de la nuit qui représente pourtant 100 000 salariés et 2 milliards d'euros de chiffre d'affaire »72. Le secteur de la nuit a été jugé comme étant « non essentiel », une étiquette qui « fut dévastatrice pour les professions du domaine et se retrouve être une décision foncièrement politique, quand on prend en comparatif l'Allemagne [...] et plus précisément, la ville de Berlin débloquant une aide exceptionnelle de 80 000 € ... par discothèque, au vu de leur importance culturelle au sein de la ville 73 ». Dans les faits, on remarque ici une réelle importance financière pour les clubs d'être reconnus comme participant à l'économie locale. Ainsi, en novembre 2019, le collectif Club Culture est créé. Il s'agit d'une antenne du collectif Culture Bar-Bars, fédération nationale des cafés et clubs cultures, un collectif créé en 1999 réunissant plus de 500 bars, bistrots et clubs en France dans le but de promouvoir leurs intérêts, et voulant être reconnus comme contribuant à la diversité culturelle, la démocratisation culturelle, la création d'emplois et la valorisation de territoires, ainsi qu'au renforcement du lien social entre les habitants d'un territoire. Club Culture réuni 37 clubs dans toute la France se battant pour être reconnus comme des lieux culturels et non simplement des discothèques. En effet, ce qui est mis en avant, c'est la dimension culturelle des clubs, qui seraient pour certains plus des salles de concerts qu'autre chose. Dans une conférence donnée en 2021 à l'occasion de la Paris Electronic Week, plusieurs acteurs militants du monde de la nuit et des clubs ont pris la parole, tel que l'artiste techno David Asko, Chloé Le Bail, la directrice du collectif Culture Bar Bars, ou encore Fabrice Gadeau, le directeur du Rex Club. A l'initiative de David Asko, différents clubs ont pris le temps pour la première fois de se contacter entre eux, de réfléchir à leurs revendications.

« On était toujours dans ce format discothèque, qui est un peu effectivement obsolète aujourd'hui et un peu vieillot. Il est vrai qu'aujourd'hui je pense qu'on est juste des salles de concert de nuit, et qu'on doit être reconnu par le ministère de la culture. Ce qui nous a fait un peu réagir je crois c'est les propos de Roseline Bachelot que vous avez tous sans doute entendu au début de la crise, qui nous a exclu carrément du ministère (de la culture, ndlr), et nous a renvoyé vers le ministère de l'intérieur ce qui nous a privé effectivement de toutes les aides à l'époque. [...] Ça nous a aussi fait réagir, ça nous a permis de nous retrouver, de nous rencontrer, de discuter, et d'essayer de faire changer les choses. [...] On a décidé de créer ce nouveau label justement, Club Culture, et essayé maintenant d'être reconnus par les institutions, pour aller plus loin et pour pouvoir enfin devenir des acteurs de la culture »<sup>74</sup>

Dans ces propos de Fabrice Gadeau, on constate que les clubs ont souffert du manque de reconnaissance étatique, ce qui les a conduit à se mobiliser ensemble. Les

<sup>72</sup> UMIH, « Tribune : 'la nuit doit revoir le jour', l'appel de l'UMIH », 12 mai 2020

<sup>&</sup>lt;sup>73</sup> Le Fanf', « Peut-on dissocier la musique électronique et la politique ? », *Guettapen*, 07 décembre 2021

<sup>&</sup>lt;sup>74</sup> « Club Culture : l'avenir du clubbing », Gaité Lyrique, conférence de 2021, 08:19

discothèques, avec un DJ interchangeable, qui est un employé du lieu et qui a pour rôle d'animer la soirée, sont différenciées des clubs cultures, des lieux qualifiés de salles de concerts, mettant un place une programmation, une direction artistique. Pour les artistes, les clubs ont également une réelle importance comme le souligne David Asko lorsqu'il dit « le club a un rôle majeur dans la culture électronique, dans la culture du DJ, de l'auteur, compositeur »<sup>75</sup>. Marc Azaïs, représentant de la SACEM, pointe aussi l'aspect financier. Selon lui, « reconnaître un artiste au sens de la réglementation aujourd'hui, c'est lui payer un cachet, ce qui lui permet d'accéder à une couverture sociale, à la sécurité sociale, la prévoyance, la formation professionnelle »<sup>76</sup>. Pour Club Culture, protéger les clubs relève donc de dimensions multiples, allant de la protection de tout un secteur économique et d'emplois, à la création artistique et au statut des artistes, à la démocratisation de la musique.

### Encadré 1 : extrait d'entretien avec Jules, chargé de communication et de billetterie de Slalom, sur le rapport aux institutions ainsi qu'à la volonté d'être un lieu culturel.

T- Vous désirez du coup être plus qu'un club, notamment avec le slogan « *Not Just a Club* ». Est-ce que c'est pas une volonté du coup de se défaire des discothèques, de devenir plus un lieu culturel, plus qu'une simple boîte de nuit ?

J- En fait, c'est parce que... en gros, *Not Just a Club*, c'est venu comme ça parce qu'en gros, on faisait des formats club et on faisait aussi du format concert. Mais on a toujours voulu être un lieu à partir du moment où on a commencé à faire au début avec Slalom, c'est que la différence avec une boîte de nuit, c'est que c'est des artistes qui viennent mixer. Les gens, il faut qu'ils voient ça comme un concert. Ils viennent voir des gens qui font de la musique électronique, c'est juste un format nuit. Il y a ce truc de « il faut payer les artistes », donc c'est un prix qui est un peu plus cher qu'une boîte de nuit, ce qui est sûr. Et nous, derrière, on a tellement de charges. Alors attends, la question de base...

T- Est-ce que c'est une volonté de se défaire des boîtes de nuit, etc.

J- Oui. Et du coup, c'est venu naturellement de faire un peu ce travail d'image, de se dire en gros « ok, Slalom, c'est un club, mais ce n'est pas que ça. On fait aussi du concert, mais on a envie que ce soit un peu une famille, on a envie que les gens s'y retrouvent ». Le *Not Just a Club*, c'est tous les formats qu'on peut proposer. En plus, là, on essaie de travailler sur d'autres formats qui sont plus adaptés à la musique qui seraient potentiellement sur des... tu vois, on a déjà pensé à faire des trucs un peu plus de soirée en mode 19h-23h avec des shows, enfin en mode par exemple un truc *drag* ou quoi, quelque chose comme ça. Et en fait, l'idée, c'est qu'on a un lieu, on en fait ce qu'on veut. Et le truc *Not Just a Club*, c'est en mode « ok, on a un club, mais on fait d'autres trucs ». Et on n'est pas

<sup>75</sup> Ibid

<sup>76</sup> Ibid

qu'un club, c'est en mode tu peux aller en boite de nuit partout, mais tu ne peux pas aller à Slalom partout.

T- Ok. Du coup, quel est votre rapport par exemple aux institutions style avec la mairie, etc. ? Avec le statut de boite de nuit, ça peut être être plus compliqué au niveau de la législation, etc.

J- Oui, en vrai, nous, on travaille beaucoup avec la mairie parce que forcément, en fait, quand tu es à un lieu comme ça, tu es obligé d'être réglementé et tout. Et c'est pour ça notamment, tu vois, que les gens ne peuvent pas aller fumer dehors parce que c'est des conseils de sécurité qui viennent de la mairie. Il y a beaucoup de voisinage et tout. Nous, on travaille beaucoup, on a beaucoup... avec eux sur certains points. Et après, comme je le disais, en fait, moi, j'ai vraiment envie qu'on soit considéré comme un lieu culturel. Du coup, il y a... enfin, moi, je travaille beaucoup avec les gens du Sébasto<sup>77</sup>, du Spendid<sup>78</sup>. Là, bientôt, j'ai rendez-vous avec la directrice du Grand Mix<sup>79</sup>. Tu vois, j'ai vraiment envie que ce soit en mode considéré comme un lieu culturel de Lille. Et voilà. Mais oui, l'objectif, c'est d'être un peu une institution à long terme, quoi, d'être bien implantée dans ce pays-là.

T- Et donc là, par exemple, Rachida Dati, Ministre actuelle de la Culture, récemment, elle a dit, après tout le combat, des clubs culture, etc., que normalement, les clubs vont être reconnus comme des lieux culturels. Qu'est-ce que ça pourrait changer, en fait ?

J- C'est marrant que tu parles de ça parce que, du coup, un des membres majeurs de Club Culture, du coup, qui est avec Rachida Dati, c'est David, qui est du coup le président de Allo Floride. C'est David Leblanc. Et du coup, ouais, c'est un peu un taf institutionnel. Et c'est de la com politique, là, carrément, de considérer les clubs comme des lieux culturels, quoi. Et gros, ce qui est cool, c'est que nous, déjà, on va pouvoir passer, par exemple, certaines soirées en pass-culture. Donc ça, c'est un taf pour moi. Mais en fait, ce qui est cool, c'est que ça va pouvoir... Ça va permettre aux gens de découvrir un peu le... En fait, je pense que c'est un taf aussi de... Ça va permettre aux gens plus jeunes aussi de découvrir le monde de la musique électronique, tu vois. Ça permet de considérer vraiment les clubs comme je le disais tout à l'heure, mais en mode concert, tu vois. C'est les gens, ils viennent voir des artistes. Et c'est des lieux à part entière. Et je pense que c'est un petit pas, en vrai, pour le gouvernement. Mais pour nous, ça fait beaucoup, parce qu'en termes d'images, il y a pas mal de gens qui voient les clubs juste comme une boîte de nuit, un truc un peu sale. Alors que pas du tout. Il y a tellement de taf derrière un club. Et c'est pas parce que les gens, ils jouent la nuit que c'est différent, tu vois. Ouais. Ensuite... Ouais, je pense que... Il y a juste un point, mais... Alors ça, je n'y connais pas de fou, mais il y aura sûrement plus de financement qui vient de l'État. Tu vois, on va peut-être pouvoir être un peu plus considéré par les secteurs culturels du département, des trucs comme ça.

<sup>77</sup> Théâtre Sébastopol à Lille

<sup>78</sup> Salle de concert lilloise

<sup>&</sup>lt;sup>79</sup> Salle de concert à Tourcoing

À travers cet échange avec Slalom, on constate la volonté pour ce club de dépasser ce statut. De devenir un lieu culturel à part entière, collaborant avec des salles de concerts, des théâtres... Le club serait une salle de concert similaire à d'autres, mais simplement ouverte plus tard. La reconnaissance institutionnelle, au delà des aspects financiers intéressants telles que la possibilité d'ouvrir des événements au pass-culture, une aide gouvernementale permettant aux jeunes d'avoir un budget offert par l'Etat à dépenser dans la culture, permettrait aux clubs de se débarrasser de cette image de boite de nuit « un peu sale » selon Jules, afin de se légitimer comme de réels lieux offrant de la culture, permettant « aux gens plus jeunes aussi de découvrir le monde de la musique électronique ». Cela se traduit à travers le slogan de Slalom « *Not just a Club* », c'est à dire l'idée d'être un lieu de vie, incomparable à une discothèque plus classique, et offrant une véritable offre culturelle. Récemment, Rachida Dati, Ministre de la Culture, à reconnu « l'aspect culturel des clubs et discothèques, jusqu'ici exclusivement dépendants de l'Intérieur »80. Il semble que le combat mené par Club Culture débouche sur une réponse institutionnelle satisfaisante pour les clubs.

Chez nos voisins allemands, des clubs ont également menés des combats afin d'être reconnus au niveau institutionnel, comme en témoigne l'exemple du Berghain.

« Le « Berghain » vient de gagner une affaire juridique de première importance : Le club berlinois a réussi à faire reconnaître ses événements comme relevant de la culture. C'est le tribunal de Cottbus qui a rendu cette décision le 6 septembre 2016. En passant sous le label « culture », le « Berghain » ne sera plus imposé qu'à hauteur de 7 %. C'est une avancée qui peut paraître anodine, mais qui est le résultat d'une longue bataille juridique, et dont la décision fera date. Il ne s'agit pas seulement ici d'une question d'imposition et d'argent, ni d'un simple changement d'appellation, mais bel et bien d'une reconnaissance officielle. »<sup>81</sup>

A travers l'exemple des recours en justice du club célèbre club berlinois, on retrouve cette idée de reconnaissance culturelle des clubs, et non seulement de reconnaissance financière.

Ce qui est également dénoncé par les clubs se qualifiant de club culture, c'est la réglementation stricte à laquelle ils font face. En effet, selon Fabrice Gadeau, « on a une législation qu'est très dure, à la moindre erreur on nous ferme »82. En effet, il dénonce le fait que les clubs sont controlés aujourd'hui par la Brigade de Répression du Proxénétisme,

<sup>80</sup> Crétal Léa, « Les clubs reconnus « acteur culturel » par le ministère de la Culture », Tsugi, 03 avril 2024

<sup>&</sup>lt;sup>81</sup> Terrein, Isabelle. « La scène techno berlinoise, entre authenticité et rentabilité », *Allemagne d'aujourd'hui*, vol. 221, no. 3, 2017, pp. 210-218.

<sup>82 «</sup> Club Culture : l'avenir du clubbing », Gaité Lyrique, conférence de 2021, 33:56

contrairement à d'autres lieux, tels que salles de concert, où il est possible de consommer de l'alcool, et où parfois certains consomment des produits stupéfiants, tout comme dans un club, mais qui ne sont pas pour autant réprimés aussi fortement. Cette dynamique de contrôle accru des clubs s'observe à Lille à travers la transformation de la Commission de la Vie Nocturne (CVN) en Conseil de la nuit. Ce dernier à été mis en place en novembre 2021 par la municipalité de Lille, suivant un modèle nationale de régulation de la vie nocturne en milieu urbain, à travers la signature d'une charte en juillet 2022, à laquelle le collectif Culture Bar-Bars a adhérer. Le but de ce Conseil de la nuit est « d'apaiser la vie nocturne, face à une situation qui s'est dégradée au cours des dernières années »83. Dans les faits, il s'agit d'instruments mis en place afin de garantir la tranquillité des riverains, la lutte contre l'alcool et les stupéfiants, la lutte contre les discriminations et l'insécurité, ainsi que la mise en place d'un dialogue avec les acteurs de la nuit, tels que les bars et les clubs.

« La disparition de la CVN a été un moyen pour la municipalité de se défaire d'un réseau d'interdépendances devenu trop contraignant. Le retour d'une instance participative, le Conseil de la Nuit, permet aux pouvoirs municipaux de renouer une relation privilégiée avec les organisations professionnelles. La nouvelle norme délibérative promue à l'échelle nationale légitime ainsi un renouvellement du dispositif de concertation et de l'équilibre des tensions associé. L'action publique municipale conserve ainsi des relais essentiels au sein du secteur économique ciblé. Le cadre mis en place – défini juridiquement, comprenant de nouveaux acteurs et de multiples lieux de discussion – permet à la municipalité d'institutionnaliser un système réticulaire plus large susceptible de diluer les capacités de nuisance des professionnels de la nuit, tout en consolidant sa domination sur l'ensemble des parties prenantes. »84

Ce que montre le collectif de chercheurs et chercheuses CANDELA, c'est qu'à travers la transformation du CVN en Conseil de la nuit, la municipalité en a profité pour accroitre son pouvoir sur les différents acteurs de la nuit, dont les clubs, en amoindrissant leur force d'action. Car les conseils de nuit sont devenus une norme nationale, la municipalité légitime son action, mais ce que nous voyons ici, c'est que ces dynamiques de dilution du pouvoir des clubs ne s'observent pas qu'à Lille, mais au niveau national.

Parallèlement, d'autres acteurs font vivre la techno légalement, à travers l'organisation d'événements techno. Ces groupes, tels que Technopol, ou les différents collectifs organisateurs de soirées techno tels que NewRave dans le Nord de la France ou BNK à Paris, collaborent parfois avec des clubs, ou organisent leurs propres événements. Technopol est une association créée en 1996 qui a pour but de défendre les cultures et musiques électroniques. Elle est née suite à l'annulation d'une *rave* lyonnaise, et s'est constituée pour défendre les événements techno face aux institutions, passant parfois par des recours en justice afin de prouver le caractère légale de la tenue de ces événements.

<sup>83 «</sup> Nouvelle charte de la vie nocturne », Ville de Lille, 2022

<sup>84</sup> CANDELA, « Pour une sociologie politique de la nuit », Cultures & Conflits, n.105-106, 2017

Depuis sa création, elle ne prend uniquement la défense des organisateurs et collectifs qui organisent leurs événements légalement. Ainsi, « on travaille avec la loi, on travaille dans le cadre de la loi, on travaille pour ceux qui tentent de respecter la loi ou en tout cas qui font la démarche d'aller dans cette voie-là »85. Elle s'oppose par ailleurs aux free parties, « Technopol accuse les free-parties de concurrence déloyale, dans la mesure où les organisateurs de raves commerciales doivent assumer et payer des charges (comme tout organisateur de spectacles) que refusent les free-parties ; or, le risque d'annulation est bien plus fort pour les raves légales »86. Si cette association sera mal vue sur la scène techno illégale, elle s'impose comme un réel groupe d'intérêt défendant ceux voulant organiser des événements techno en dehors des clubs. L'association est à l'origine de la Techno Parade, en collaboration avec l'ancien ministre de la culture Jack Lang, en 1998, s'inspirant de la Love Parade allemande. Il s'agit d'une manifestation en plein jour au coeur de Paris, faisant défiler des chars diffusants de la musique techno. Le but derrière la Techno Parade était de montrer une autre image de la techno, de dénoncer la répression qui l'entourait, ainsi que de dénoncer le double standard du gouvernement qui rendait plus difficile l'organisation d'événements légaux que de free parties<sup>87</sup>. Dans les faits, Technopol va agir pour faire reconnaitre la techno comme une véritable culture à travers la circulaire intitulée « Instruction sur les manifestations rave et techno » en 1998, qui sera signée par le Ministère de la Culture, ainsi que celui de l'intérieur. Selon Tommy Vaudecrane, président de Technopol, « à partir de cette date, les acteurs des musiques électroniques étaient éligibles aux mêmes aides et à la même reconnaissance que le rock, le jazz, les musiques du monde, etc »88. En 2013, Technopol a obtenu la reconnaissance du statut d'artiste aux DJ, inscrite dans les annexes 8 et 10 de la Convention Collective du Spectacle Vivant, qui sont devenus des musiciens, comme le seraient les membres d'un orchestre par exemple. Ces batailles sont à la fois juridiques et symboliques, permettant une meilleur rémunération des acteurs de la techno, la possibilité d'organiser des événements, et la reconnaissance de cette culture.

Organiser des événements dans la légalité relève en effet d'un bon nombre de difficultés comme en témoigne le collectif parisien BNK. Créé en 2016, il a pour vocation l'organisation d'événements techno, généralement dans des *warehouses*. Ces dernières sont très appréciées par les technophiles, et sont aujourd'hui en danger. En dehors des

<sup>&</sup>lt;sup>85</sup> Lafargue de Grangeneuve, Loïc, *L'Etat face aux rave-parties, les enjeux politiques du mouvement techno*, Toulouse, ed. Socio-Logiques, Presses Universitaires du Mirail, 2010

<sup>86</sup> Ibid

<sup>87</sup> Ibid

<sup>88</sup> Tommy Vaudecrane in Le Fanf', « Peut-on dissocier la musique électronique et la politique ? », Guettapen, 07 décembre 2021

clubs ou des festivals, ce sont les principaux endroits où les consommateurs d'événements techno peuvent se rendre.

« On a fait absolument tout ce qu'il ne fallait pas faire. Quand la soirée a commencé les installations étaient pas prêtes, donc l'heure d'ouverture, les gens arrivent, ça devient vite un bordel à l'entrée. T'as la première voiture de police qui commence à arriver pour voir ce qu'il se passe, plus je parlais avec la police plus les gens commençaient à arriver. La rue elle a vite commencé à déborder de monde. [Mon père] arrive, il commence a regarder tout ce qu'il se passe, à parler avec la police, sauf que y'a une personne qui fait le truc qu'il ne faut absolument jamais faire. A l'entrée, un des collaborateurs de la personne en charge du lieu interdit à la police de rentrer sur le lieu. Donc à partir de ce moment là, la police est revenue avec 20 voitures. »89

Dans ce témoignage d'un des fondateurs de BNK, témoigne de la difficulté à organiser un événement en *warehouse*, et de l'importance de prévenir les autorités et de collaborer avec elles, le cas contraire entraînant immédiatement la fin prématurée de l'événement. Le rapport aux institutions et aux élus est très important. Tout comme les clubs, pour une *warehouse* selon Boiling Techno, « il suffit d'une seule fermeture administrative et c'est fini »90. Les collectifs militent pour faire valoir leur professionnalisation en tablant sur le fait que ce ne sont, tout comme les clubs, pas des amateurs. Des équipes de sécurité sont présentes, mais aussi « une équipe de secouristes qui est très rodée, et formée à toutes ces problématiques »91. Leur but est de faire changer le regard que peuvent avoir les autorités sur la techno. Cela se fait également en interpellant directement les élus sur l'importance de ces lieux. Un des membres de BNK dit « quand je vais voir un maire ou un adjoint au maire je lui dis mais c'est vos enfants en faite, c'est nos enfants, c'est vos enfants qui vont faire des teufs »92. Certains dénoncent cette pression institutionnelle qui met en danger les *warehouses* et leur culture.

« Une warehouse c'est dans un endroit qui est souvent en périphérie urbaine. Il existe encore des warehouses ou effectivement il va y avoir cette notion d'alternatif, une entrée gratuite, tu vas payer ton punch moitié rhum, moitié gin, et deux centilitres de jus d'orange. Ça devient rare parce que il y a une pression immobilière j'pense en général et particulièrement à Marseille. Parce que y'a aussi une pression législative, c'est à dire qu'aujourd'hui, organiser des événements...bah ça coute un pognon de dingue en faite. Cette gentrification ce qu'elle

<sup>89</sup> Warehouse, au coeur des nuits undergrounds, réalisé par Pierre-Philippe et BersonLenny Grosman, France TV, 2024, 08:10

<sup>90</sup> Post Instagram BoilingTechno « Contexte tendu et annulation…le sort des warehouses en 2024 », 13 avril 2024

<sup>&</sup>lt;sup>91</sup> Warehouse, au coeur des nuits undergrounds, réalisé par Pierre-Philippe et BersonLenny Grosman, France TV, 2024, 31:10

<sup>&</sup>lt;sup>92</sup> *Ibid*,

fait, en faite elle absorbe la culture, elle la gomme elle la lisse, du coup, elle la rend inaccessible à ceux qui l'avaient créés. »93

Ce que Romain dit à France TV, travaillant sur la réduction des risques liés aux drogues et membre actif de la vie nocturne, c'est que l'on ne peut pas nier les enjeux financiers qu'il existe autour de la préservation du monde de la techno. On retrouve les idées mentionnées plus haut de lutte pour obtenir des aides, une reconnaissance financière des institutions. Ce que Romain pointe du doigt, c'est qu'avec la montée des prix qui rend des lieux comme des warehouses, moins chères que des clubs, inaccessibles, on arrive à une véritable gentrification de la culture techno. Elle devient réservée aux plus aisés, alors même qu'elle a été créée par des populations pauvres. Cette dynamique se retrouve dans d'autres exemples comme celui de la Maison des métallos à paris, étudié par Antoine Fleury et Laurène Goutailler94. Dans leur étude, les chercheurs se sont penchés sur ce lieu initialement industriel, une ancienne manufacture d'instruments à vent qui a été récupérée par des syndicats ouvriers à partir des années 1930 pour devenir un lieu de vie du quartier. Ils montrent qu'à travers la gentrification du quartier dans les années 1990, avec une population croissante de cadres plus aisés, les autorités publiques se sont intéressées à ce lieu. Leur étude montre que les tensions existent surtout entre ceux qui utilisent ce lieu, et le pouvoir local qui a institutionnalisé le lieu et qui a « développé une programmation globalement élitiste et plutôt réservée à un public d'initiés »95. Ainsi, les habitants et associations se sont senties dépossédées de ce lieu, accaparé par la municipalité de Paris dans une logique économique et de marketing territorial, plus pour faire valoir son territoire que pour permettre aux cultures alternatives de subsister.

En effet, les institutions peuvent également trouver un véritable intérêt dans l'institutionnalisation des clubs et des *warehouses*. On constate une véritable « touristification de la vie nocturne »<sup>96</sup>. Luc Gwiazdzinski nous dit qu'une preuve de cet essor du tourisme nocturne, c'est qu'« *en France, l'importance de la nuit pour le tourisme urbain a récemment été reconnue au niveau ministériel* »<sup>97</sup>. Comme mentionné précédemment, des villes comme Berlin voient un nombre considérable de touristes chaque

<sup>&</sup>lt;sup>93</sup> Warehouse, au coeur des nuits undergrounds, réalisé par Pierre-Philippe et BersonLenny Grosman, France TV, 2024, 22:27

<sup>&</sup>lt;sup>94</sup> Fleury Antoine, et Laurène Goutailler. « Lieux de culture et gentrification. Le cas de la Maison des métallos à Paris », *Espaces et sociétés*, vol. 158, no. 3, 2014, pp. 151-167.

<sup>&</sup>lt;sup>95</sup> Fleury Antoine, et Laurène Goutailler. « Lieux de culture et gentrification. Le cas de la Maison des métallos à Paris », *Espaces et sociétés*, vol. 158, no. 3, 2014, pp. 151-167.

 $<sup>^{96}</sup>$  Gwiazdzinski, Luc, « Pour une mise en tourisme des nuits urbaines », dans *Nuit urbaine et tourisme*, "Cahier Espaces", n° 103, ETE

<sup>&</sup>lt;sup>97</sup> Gwiazdzinski, Luc, « Les nuits urbaines à l'épreuve du Covid-19.. », Les Cahiers d'Espaces, 2020, 255, pp.115-119

week-end venir faire la fête dans ses clubs. Selon le chercheur François Cusin, « les stratégies événementielles occupent une place importante sein du marketing urbain » <sup>98</sup>. Dans une démarche de marketing territorial, il peut être intéressant pour une ville de faire valoir son offre événementielle et culturelle. Présenter quelques de ses clubs comme des lieux culturels peut constituer une dimension importante pour les villes, afin de faire valoir leur rayonnement culturel, même si cela ne s'opère pas sans quelques tensions mentionnées plus tôt.

### 2. Un genre qui se répand

A travers les différentes luttent qui tendent à institutionnaliser une partie de la scène techno, on observe que cette dernière semble se répandre, s'inviter dans des lieux autrefois réservés à une culture plus « légitime », au sens bourdieusien. C'est à dire la culture mise en avant par les dominants, ceux qui se situent en haut de la hiérarchie sociale. Ainsi, cette sous culture, initialement issue des marges et désapprouvée par les institutions, tente de se trouver une place auprès de ces dernières. Petit à petit, il est devenu de moins en moins rare d'entendre de la house ou de la techno dans une publicité, un film, une série, ou un défilé de mode99. La techno s'écoute et s'observe dans des lieux bien éloignés des clubs LGBT et des ghettos où elle est apparue. Un exemple révélateur de ce changement est Cercle. Créé en 2016, Cercle est une société musicale qui s'est spécialisée dans la diffusion de sets de musiques électroniques, dans des lieux toujours plus impressionnants. En 2018, la DJ russe Nina Kraviz mixait sur le premier étage de la Tour Eiffel, la même année, le DJ britannique Carl Cox mixait face au château de Chambord pour les 500 ans de ce dernier, en 2019, la DJ coréenne Peggy Gou mixait au Palais des Beaux-Arts de Lille. La prochaine édition du festival Cercle, prévue en mai 2024, se déroulera au musée de l'Air et de l'Espace au Bourget. Pour ses 5 ans en 2024, Rave Rebels, la réunion entre le Fuse, un club techno bruxellois, et le Kompass, un club techno de Gand, ont prévu une partie de leur festival face à l'Atomium de Bruxelles. Ce que l'on voit à travers ces exemples, c'est que la techno semble se promouvoir dans des lieux diffusant la culture légitime, c'est à dire des musée d'arts, de sciences, d'Histoire, des monuments historiques.

<sup>98</sup> Cusin, François. « Qualités de la ville, attractivité et marketing urbain », *Constructif*, vol. 63, no. 3, 2022, pp. 45-49.

<sup>&</sup>lt;sup>99</sup> Au défilé Prada lors de la Fashion Week de Milan en janvier 2024, les mannequins ont défilé sur la musique du DJ techno français I Hate Models



Figure 1 La DJ VBK produisant de la techno en live à l'occasion du Vidéo mapping Festival sur la Grand Place de Lille le 6 avril 2024 (production personnelle)

Sur cette photographie, nous pouvons voir une projection de l'artiste belge Nele Fack sur la façade de La Voix du Nord, sur la Grand Place de Lille, à L'occasion du Video Mapping Festival. Nous apercevons également VBK, une DJ techno lilloise, produire en live de la techno face à un public étant venu profiter des illuminations du centre ville. Sur cette même façade, d'autres projections ont eu lieu lors de ce festival, mettant notamment en avant l'importance du travail journalistique. Ainsi, la techno s'immisce sur la place public, lors d'un événement culturel n'ayant, a priori, rien à voir avec. VBK sur son compte Instagram dira notamment « comme quoi, la techno peut être accessible et appréciée de façons différentes ». Elle semble tenter de se légitimer. Cependant, cela ressemble moins à une tentative d'être sacrée en une « culture légitime » au sens bourdieusien, mais plutôt être acceptée, reconnue comme un genre musical complexe et non simplement du bruit sauvage qu'écouteraient des droqués. En effet, le raisonnement en terme de culture légitime proposé par Bourdieu serait que « toutes les pratiques culturelles ne se valent pas et que certaines sont plus distinctives que d'autres au sein de la société, c'est-à-dire qu'elles apportent plus de prestige à ceux qui les adoptent »100. A l'inverse, certaines pratiques sociales dénigreraient ceux qui les adoptent. Dans une certaine mesure, on constate effectivement avec certaines réponses au questionnaire que prendre en photo les gens en rave peut être mal vu<sup>101</sup>. En effet, il existe encore une certaine réticence à l'égard du genre techno, assimilé souvent pour beaucoup à des lieux où la drogue circule facilement, une idée que l'on retrouve également dans l'enquête par questionnaire, les mots « drogue » ou « taz », c'est à dire extasy, étant régulièrement mentionnés à la question « en quelques mots, à quoi la techno vous fait elle penser ? »102. Certains préfèrent donc y aller sans

<sup>&</sup>lt;sup>100</sup> Jourdain Anne, et Naulin Sidonie. « Chapitre 3. Sociologie de la culture », , *La sociologie de Pierre Bourdieu.* sous la direction de Jourdain Anne, Naulin Sidonie. Armand Colin, 2019, pp. 73-97.

<sup>&</sup>lt;sup>101</sup> Voir annexe p. 103

<sup>&</sup>lt;sup>102</sup> Voir annexe p. 99

forcément mettre au courant leur entourage. Cependant, on observe que certains prêtent une véritable importance à s'afficher comme étant un auditeur de techno. Louis nous parle « des relous qui viennent juste pour les caméras », c'est à dire dans le but de se montrer, de partager sur leurs réseaux sociaux nombre de clichés pris lors de l'événement.

L- « Après y'a beaucoup de gens qui sortent en techno parce que c'est cool, enfin c'est hyper instagramable. Y'as qu'à le voir, y'a de plus en plus de tatoueurs qui proposent des trucs, néo tribaux<sup>103</sup>, y'a des lunettes de vitesse dans tous les magasins<sup>104</sup>... moi je trouve ça super cool et super joli. Après c'est clairement une *trend*<sup>105</sup>. Et c'est vrai qu'il y en a, c'est clairement des clichés... de plus en plus quand même. J'ai l'impression mais y'a aussi plein de gens qui sont là avant tout parce qu'ils aiment la musique et l'ambiance. Mais c'est vrai que par rapport à avant aujourd'hui j'ai l'impression que tout le monde écoute de la techno, ou en tout cas que ça a moins cette image de musique de drogués. Plein de gens qui disent que c'est du bruit, et ça reste un truc un peu niche, mais globalement tout le monde connaît grâce à Tiktok et tout. »

Ce que Louis nous dit ici, c'est que la techno s'est, à ses yeux, grandement popularisée, dans le sens où elle est devenue bien plus répandue qu'auparavant. Elle serait devenue une mode, véhiculée sur les réseaux sociaux, tels que TikTok ou Instagram. C'est effectivement ce que nous dit Nathan quand il dit qu'« il y a une grosse mode de la techno sur TikTok ». C'est également ce que nous dit Jules de Slalom, lorsqu'il nous dit que la techno « c'est en plein essor, surtout depuis TikTok ». En effet, sur la plateforme, plus de 400 000 publications comportent le hashtag « technomusic », sur le hashtag « techtok », un jeu de mot entre techno et TikTok, il y a plus d'1,5 million de publications. Le hashtag « techno » recense lui plus de 2,5 millions de publications. On constate donc un véritable effet de mode autour de la techno. Manon « pense que c'est plus une question de visibilité qu'une question de popularité ». Si la techno semble se populariser en terme d'audience, elle semble surtout effectivement plus visible.

Cependant, la techno n'est toujours pas reconnue auprès des styles musicaux que l'on pourrait qualifier de légitimes en suivant la vision de Bourdieu. C'est ce que l'on constate à travers l'exemple des Victoires de la musique, une cérémonie française créée en 1985 et ayant pour but de récompenser les sorties musicales de l'année en France. Depuis 1994, les Victoires de la musique ne concerne que la variété, la musique classique et le Jazz ayant leur propre cérémonie. Le rap s'est frayé une place dans cette cérémonie, mais la grande absente chaque année, c'est la musique électronique, et notamment la techno, et ce

<sup>&</sup>lt;sup>103</sup> Un style de tatouage très à la mode dans le milieu techno, mais pas que, qui reprend l'esthétique des tatouages tribaux mais en les modernisants

<sup>&</sup>lt;sup>104</sup> Un des éléments phare du look techno, c'est les lunettes de soleils (qui peuvent permettre de camoufler des yeux drogués, mais aussi de se protéger des jeux de lumières), et ces dernières sont souvent des lunettes au style des lunettes de cyclistes

<sup>&</sup>lt;sup>105</sup> Une mode

« malgré une French Touch pourtant connue et reconnue dans le monde entier grâce à des artistes de notoriété mondiale »106. En effet, les artistes de la French Touch ont permis une meilleur acceptation du genre par les maisons de disques, mais leurs histoires ont également été accaparées par les médias, comme étant de véritables success stories françaises. Cette musique « fait le tour du monde »107, et par conséquent, participe au soft power français. Les différents acteurs de la scène de la techno ont été félicités, acclamés pour la visibilité qu'ils apportaient à la France. Ainsi, Laurent Garnier, une figure phare de la techno française, a été décoré de la Légion d'honneur en 2017 par l'ancien ministre de la culture Jack Lang, avec lequel il a contribué à la création de la Techno Parade. Selon lui, « la Légion d'honneur ce n'est pas pour ma petite personne, c'est pour tout le mouvement, tout ce que ça représente, toutes les valeurs qu'on a essayé de défendre »108. Cependant, ce dernier reste assez critique du développement de la musique électronique en France. En effet, il pointe du doigt la presse qui a choisi de se concentrer sur « un petit microcosme, la nouvelle scène house parisienne »109. Dans les faits, il semblerait donc que ce soit une petite partie de la scène techno et house qui ait été acceptée dans les médias et les milieux privilégiés. Une partie de la scène plus propre, jugée moins tapageuse et plus éloignée à la consommation de diverses drogues. Mais surtout, une scène adoucissant la techno, en la mélangeant à d'autres genres. On a donc d'une part un mouvement d'affichage de sa consommation d'évènements techno, qui sur sa scène commerciale semble devenir une mode. Il serait stylé 110 de sortir en techno. D'autre part, seule une certaine scène de la musique techno serait récompensée, et encore, très rarement, se pliant à un certain esthétisme. On ne peut donc nier une sorte de hiérarchisation qui s'opère, mais elle semble plus coller au modèle proposé par Bernard Lahire. En effet, ce dernier à apposé un nouveau regard au modèle de Bourdieu, apportant la notion de « dissonances culturelles »111.

« Les individus et les groupes ont un parcours de vie de moins en moins confinés à un univers social et moral "étanche", et [...] traversent au contraire de plus en plus

<sup>&</sup>lt;sup>106</sup> Dori Fabian, « Les Victoires de la musique 2024 une nouvelle fois... sans musique électronique », *Guettapen*, 9 janvier 2024

<sup>107</sup> Brunner Vincent, « Le boom de la techno made in France », L'Humanité, 20 octobre 2000

<sup>&</sup>lt;sup>108</sup> « Laurent Garnier, premier DJ fait chevalier de la Légion d'honneur », *France Info*, 15 septembre 2017

<sup>&</sup>lt;sup>109</sup> Garnier Laurent, Brun-Lambert David, *Electrochoc, L'intégrale 1987-2013*, Paris, ed. Flammarion, 2013, p. 230

<sup>&</sup>lt;sup>110</sup> Pour reprendre un terme revenant régulièrement dans les réponses au questionnaire

<sup>&</sup>lt;sup>111</sup> Lahire, Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, 2004

d'expériences de vie de plus en plus variées dans leur existence, la force de l'habitus de classe perd de son emprise sur les individus »<sup>112</sup>.

Dans les faits, de part leurs échanges avec les autres classes sociales, l'accessibilité aux études supérieures, les individus seraient au contact de nombreuses cultures. La tendance serait donc bien plus à l'éclectisme, savoir faire preuve d'ouverture d'esprit, écouter de tout. Ainsi, « l'éclectisme apparaît en effet, selon Passeron, comme le privilège des nantis de la culture savante qui surajoutent au répertoire des pratiques 'légitimes' un certain nombre d'emprunts aux pratiques 'illégitimes' »113. Donc « l'éclectisme « éclairé », qui procède le plus souvent d'une incursion mesurée dans le domaine des arts « en voie en légitimation », constitue bien une modalité particulière du raffinement esthétique »114. En suivant cette logique, on comprend qu'il n'existe pas un rapport strict entre ce qui est jugé comme étant bon ou mauvais. Il s'agit plutôt, pour les catégories socio-culturelles élevées, d'être capable d'aller piocher dans de nombreuses cultures, ou ici, de nombreux styles musicaux. Cependant, selon Bernard Lahire, « la difficulté que nous éprouvons souvent à classer une œuvre ou une activité culturelle selon son degré de légitimité, ne doit pas pour autant faire douter de l'existence des faits de légitimité culturelle »115. En effet, il existe bel et bien selon lui une hiérarchie, mais elle est plus subtile, interne à l'individu qui est « souvent partagé entre un « soi légitime » et un « soi illégitime » »116. Intérieurement, « les individus les plus éclectiques dans leurs pratiques conservent toujours peu ou prou le sens de la hiérarchie interne de leurs propres pratiques : l'agrégée de lettres fan de karaoké dont Bernard Lahire dresse le portrait n'est pas dupe de l'« 'illégitimité' culturelle de cette distraction »117. Écouter de la techno relèverait donc, selon ces théories, plus forcément d'écouter une musique illégitime, surtout si elle se plie à une certaine esthétique plus lisse, mais plus à une forme d'ouverture d'esprit, de moment de relâchement, tout en ne remettant pas en question l'existence de genre musicaux plus nobles, récompensés par des prix. Si la techno n'est pas une musique savante aux yeux de la société, pour une une partie de sa scène, elle relève malgré tout de la musique, notamment grâce aux mobilisations des acteurs vues dans la partie précédente, et grâce à une tendance à la valorisation de l'éclectisme.

<sup>&</sup>lt;sup>112</sup> Jourdain Anne, et Naulin Sidonie. « Chapitre 3. Sociologie de la culture », *La sociologie de Pierre Bourdieu.* sous la direction de Jourdain Anne, Naulin Sidonie. Armand Colin, 2019, pp. 73-97.

<sup>&</sup>lt;sup>113</sup> Coulangeon, Philippe. « IV. Musique : la montée de l'éclectisme des goûts », Philippe Coulangeon éd., *Sociologie des pratiques culturelles*. La Découverte, 2010, pp. 56-72.

<sup>114</sup> Ibid

<sup>&</sup>lt;sup>115</sup> Lahire, Bernard. « La légitimité culturelle en questions », Olivier Donnat éd., *Regards croisés sur les pratiques culturelles*. Ministère de la Culture - DEPS, 2003, pp. 39-62.

<sup>&</sup>lt;sup>116</sup> Jourdain Anne, et Naulin Sidonie. « Chapitre 3. Sociologie de la culture », *La sociologie de Pierre Bourdieu.* sous la direction de Jourdain Anne, Naulin Sidonie. Armand Colin, 2019, pp. 73-97.

<sup>&</sup>lt;sup>117</sup> Coulangeon Philippe. « IV. Musique : la montée de l'éclectisme des goûts », Philippe Coulangeon éd., *Sociologie des pratiques culturelles.* La Découverte, 2010, pp. 56-72.

Parallèlement, ce qui semble être appuyé par les réponses au questionnaire, l'écrasante majorité des consommateurs d'événements techno sont des jeunes de moins de 35 ans<sup>118</sup>. Étant moi même jeune et ayant moi même diffusé ce questionnaire, il est probable qu'il n'ait attiré en majorité qu'un public dont l'âge se rapproche du mien. Cependant, selon une étude de la SACEM, « les publics des musiques électroniques sont très jeunes »119. En effet, selon le ministère de la Culture et de la Communication-DEPS, en 2008<sup>120</sup>, 34% des 15-34 ans écoutent le plus souvent des musiques électroniques et de la techno, contre 8% des 35-64 ans. Il semble donc que ce soit majoritairement un public jeune qui écoute régulièrement de la techno. Si ce genre se répand, cela se fait en grande majorité chez les jeunes. Au vu de la tendance depuis quelques années à apercevoir des événements techno dans des lieux réservés à une culture plus savante, légitime, on peut se demander si elle ne tendrait pas à l'avenir à devenir une culture plus savante car « certains domaines culturels qui relèvent de la culture populaire d'une génération peuvent ainsi s'incorporer à la culture savante des générations suivantes »121 comme Jean-Louis Fabiani l'a démontré avec le Jazz, autrefois populaire et décrié, puis étant devenu distingué<sup>122</sup>. Si il existe encore des blocages comme avec les Victoires de le Musique, cela pourrait être dû au fait, qu'au sujet de la techno, « on a affaire à une catégorie esthétique durablement instituée, qui introduit une rupture générationnelle forte entre les plus et les moins de 40 ans »123. Cependant, Nathan nous dit que pour beaucoup, ce sont « juste des gens qui surfent sur la mode, et dès que ce sera plus à la mode ils arrêteront ».

Que la techno soit un effet de mode ou une culture en voie de légitimation, on constate que, malgré une difficulté à être reconnue comme une musique légitime, elle s'insère dans différentes strates de la société, en particulier chez les jeunes. Elle s'invite dans des lieux culturels tels que des musées, des monuments historiques ou sur la place publique, s'éloignant des ghettos dont elle est issue. Sur sa scène légale, elle se lisse, à l'image de la French Touch, emprunte à différentes sonorités tel que le jazz. Chez les jeunes, elle devient pour certain un véritable marqueur identitaire, avec une volonté de s'afficher

<sup>&</sup>lt;sup>118</sup> Voir annexe p. 91

<sup>119</sup> SACEM, Les musiques électroniques en France [Etude], 2016

<sup>&</sup>lt;sup>120</sup> Ministère de la Culture et de la Communication-DEPS, Les Pratiques culturelles des Français, 2008.

<sup>&</sup>lt;sup>121</sup> Coulangeon Philippe. « IV. Musique : la montée de l'éclectisme des goûts », Philippe Coulangeon éd., *Sociologie des pratiques culturelles*. La Découverte, 2010, pp. 56-72.

<sup>&</sup>lt;sup>122</sup> Fabiani, Jean-Louis. « Live at the village Vanguard. Le paradoxe de l'écoute enregistrée du jazz », *L'Année sociologique*, vol. 60, no. 2, 2010, pp. 387-402.

<sup>&</sup>lt;sup>123</sup> Coulangeon Philippe. « IV. Musique : la montée de l'éclectisme des goûts », Philippe Coulangeon éd., *Sociologie des pratiques culturelles.* La Découverte, 2010, pp. 56-72.

comme étant un auditeur de techno. Ces derniers deviennent des « experts » selon l'étude de la SACEM de 2016<sup>124</sup>. Ils sélectionnent minutieusement les événements auxquels ils se rendent, en faisant attention aux artistes qu'ils vont voir, considérés parfois comme des stars. Les réseaux sociaux prennent une place importante dans ce processus d'affichage et de sélection des artistes. L'institutionnalisation, vue comme étant nécéssaire pour préserver la partie légale de la scène techno face aux institutions, a conduit à légitimer la techno au sens de Bernard Lahire, c'est à dire à la faire être acceptée, reconnue comme une musique, conduisant à lever partiellement le stigmate de s'afficher comme un consommateur d'événements techno, sans pour autant qu'elle soit reconnue comme une culture savante ou légitime. Mais il serait naïf de ne pas considérer dedans les enjeux financiers. Les clubs et festivals constituent un véritable enjeu économique, profitant au soft power et à l'attractivité touristique d'un pays ou d'une ville. Dans une démarche de marketing territoriale, faire vivre la vie nocturne peut être vue comme déterminant pour faire venir un public jeune sur son territoire. Les industries ont un véritable impact sur le devenir de la techno, qui, nous allons le voir, à travers la massification de son public, semble être devenue, sur sa scène légale, une véritable industrie culturelle.

<sup>124</sup> SACEM, Les musiques électroniques en France [Étude], 2016, pp. 32

# Partie 2 : La massification de la techno et l'effacement potentiel de son caractère politique

Dans cette partie, nous allons nous intéresser à comment la techno semble être devenue une véritable industrie culturelle, conservant son imaginaire *underground* à travers la mobilisation d'une image de marque, qui semble uniquement cosmétique et dénuée de messages politiques. Puis nous verrons que certains acteurs tentent de faire vivre les messages politiques de la techno, en se demandant si ces efforts sont perçus par les publics, et comment la scène techno agit sur eux.

### Chapitre 1 : Vers une « massification » de la culture techno ?

#### 1. La « massification » d'une culture

Nous avons vu que le genre techno est de plus en plus populaire et s'est répandu dans des milieux plutôt élitistes telles que les grandes maisons de modes. À la fin des années 2010, il est tellement revenu sur le devant de la scène musicale que Paul Portais parle de « massification culturelle » au sujet de la culture techno. Le problème, c'est que « cette massification culturelle a pour principale conséquence l'augmentation d'une musique techno de plus en plus commerciale »<sup>125</sup>. Ce que l'on entend ici comme une musique commerciale, c'est une musique dont le but principal serait de vendre sur le marché, et moins de véhiculer une expression artistique et des valeurs politiques.

« Les éléments de cette culture de masse posséderaient les caractéristiques d'une pure marchandise. Ils seraient produits en fonction de leur valeur d'échange dans un marché, et non pour leur valeur d'usage en tant que partie intégrante d'une expérience esthétique authentique enracinée dans la tradition. »<sup>126</sup>

Cela signifie qu'en devenant une « culture de masse », la culture techno devient avant tout un produit destiné à un marché. Cette culture de masse s'insère dans une société de masse qui « serait une société à consommation largement répandue (consommation de masse), où l'information atteint même les plus isolés (Mass-Média) et où la Culture, jadis domaine des privilégiés, est maintenant à la portée de tous (Culture de

<sup>&</sup>lt;sup>125</sup> Portais, Paul, « La massification culturelle : une fatalité pour la scène techno ? », *LVSL*, 31 mars 2020

<sup>&</sup>lt;sup>126</sup> Breton, Philippe, et Serge Proulx. « 8/ Critiques de la culture de masse », Philippe Breton éd., L'explosion de la communication. Introduction aux théories et aux pratiques de la communication. La Découverte, 2012, pp. 179-202.

masse) »127. Cette notion de culture de masse a été précisée par deux théoriciens de l'École de Francfort, Adorno et Horkheimer<sup>128</sup>, qui préfèrent parler d'industrie culturelle. Effectivement, on pourrait croire « qu'il s'agit de quelque chose comme une culture jaillissant spontanément des masses mêmes », alors que ce sont « des produits qui sont étudiés pour la consommation des masses et qui déterminent par eux-mêmes, dans une large mesure, cette consommation »129. Olivier Voirol identifie trois principaux problèmes importants qui seraient causés par cette industrie culturelle 130. « Grâce à la 'désauratification' de l'art et sa reproductibilité technique », ce qui a de la valeur, dans un sens purement économique, « s'étend au-delà de ses limites traditionnelles, celles de l'achat et de la vente de la force de travail au sein de la sphère économique », et vient prendre une place bien plus importante qu'avant dans le monde culturel. Ce que cela signifie, c'est que ce ne sont plus simplement des biens matériels qui sont produits à la chaîne, mais aussi des biens immatériels, culturels, des idées. Un autre problème est la standardisation. En effet, « ce processus affecte les biens culturels dans leurs qualités même ». Ils sont appauvris, reproduits quasiment à l'identique. La culture devient donc, non plus un lieu d'expression et de renouvellement des idées, mais un lieu de reproduction d'oeuvres, masquées par une sur-couche d'infimes différentiations. On reproduit à la chaîne ce qui plaît, non plus dans le but de s'exprimer, mais dans le but de vendre, ou de se faire connaitre, ou les deux. Ce problème est pointé du doigt par Charlotte.

### Encadré 2 : témoignage de Charlotte sur la standardisation de la techno

C- C'est aussi le problème, je trouve, j'en ai parlé avec un ami à moi qui écoute de la techno depuis très longtemps, il mixe et tout. Et bon, lui, il est un peu conservateur entre guillemets techno, et en fait, donc ce qui est bien, c'est ce que je disais, ça ouvre à une plus grande visibilité, un plus grand public, tout ça. Mais le problème, c'est que je trouve qu'aujourd'hui, du coup, les jeunes qui arrivent, ils n'aiment que la *hard techno*, sincèrement, et du coup, les DJ, je, enfin, ils adaptent aussi. Parce que forcément, on s'adapte à la demande, mais du coup, je trouve qu'il y a certains DJ, par exemple, qui étaient là depuis super longtemps et qui, aujourd'hui, mixent d'une autre manière, enfin qui ont changé leur façon de mixer et je trouve ça un peu dommage, enfin, j'en avais parlé avec du coup mon ami et on avait parlé surtout de, bah, par exemple, Nico Moreno, qui lui, depuis très longtemps est dans le milieu de la *rave*, et enfin, moi, j'écoute pas forcément beaucoup, mais lui, il me disait que bah, Nico Moreno, il a toujours fait des sons, des sons de la tête. Très construit avec une certaine

<sup>&</sup>lt;sup>127</sup> Saliba, J., Dos Santos, J. & Valbot-Spangberg, M, « La consommation culturelle (notes sociologiques) », *Liberté*, 1967, Vol9(2), 37–47.

<sup>&</sup>lt;sup>128</sup> Adorno, Horkheimer, *Dialektik der Aufklärung*, 1947

<sup>129</sup> Adorno Theodor, « L'industrie culturelle », Communication, Vol 3, 1964, pp 12-18

<sup>130</sup> Voirol, Olivier. « Retour sur l'industrie culturelle », Réseaux, vol. 166, no. 2, 2011, pp. 125-157.

histoire un peu dans le son, avec des constructions qui sont intéressantes. Mais maintenant en fait ils se contentent de faire ce qui plaît aux jeunes et du coup c'est un peu dommage au niveau de ça. Qu'il y a certains DJ... et puis même ça se ressemble de plus en plus. Voilà...

T- Il y a plus autant de constructions et d'imagination de créativité qu'avant donc la techno elle est devenue un peu commerciale, un peu *mainstream*?

C- Oui carrément ouais c'est ça c'est vrai qu'aujourd'hui sur TikTok tu tapes techno les trucs qui marchent et vraiment la hard tech, tout ce qui va être... comment il s'appelle le DJ là attends, il est super connu attends... Oguz. Ben voilà ça va être des DJ comme ça qui vont percer et voilà. Après j'aime bien ce qu'ils font mais voilà il y a moins de diversité du coup ouais c'est ça on va dire toute la diversité qu'on pouvait trouver dans la techno elle est un peu broyée. Sur les réseaux on voit que de la hard tech mais à côté de ça bah... on parle pas de tout ce qui est autres genres... alors qu'il y en a tellement. Enfin voilà il y a la mental, la tribe et tout c'est super aussi même l'acid. C'est un peu dommage du coup je trouve parce qu'il y a moins de diversité dans les sons en rave en tout cas parce que en teuf c'est pas la même catégorie non plus de sons mais voilà je trouve ça un peu dommage.

Ce qu'on retrouve dans le discours de Charlotte, c'est l'idée que l'artiste doit se plier à la demande, à ce qui plait, au détriment de la créativité, de la même façon que Becker l'a montré pour les musiciens de jazz<sup>131</sup>. Les « caves », c'est à dire le public, ou l'industrie, qui ne s'y connaîtraient pas autant que les artistes « marginaux », appartenant à ce courant déviant, verraient ce dernier de l'extérieur et se l'accapareraient en demandant uniquement à danser sur des rythmes plus commerciaux, plus vendeurs, répondant à une demande, ici la hard techno. Les Di techno seraient « marginaux » uniquement car ils se pensent comme tels, comme héritiers d'un genre marginalisé, qui ne plait pas à la masse, encore considéré comme du bruit par beaucoup, en étant de véritables artistes créatifs. Pour survivre, les musiciens doivent s'adapter, ou rester pauvres, et potentiellement disparaître. Cela peut déterminer leur carrière. C'est pour cette raison que Nico Moreno se contenterait de « faire ce qui plaît aux jeunes » selon Charlotte, au détriment d'une certaine diversité musicale et créative. Intervient donc un véritable dilemme pour les artistes de musiques dansantes, que ce soit jazz ou techno, entre rester des artistes s'identifiant comme marginaux, avec une vision artistique originale, et pourquoi pas politisée, ou alors coller à ce que les « caves » leur demande, c'est à dire une musique plus mainstream, commerciale et lisse.

<sup>131</sup> Becker, S. Howard, Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance, Editions Métailié, 1985

C'est donc l'industrie, à savoir ici les labels, les investisseurs, les réseaux sociaux, qui impose ce qui sera propulsé dans les médias en terme de créations artistiques, et donc ce qui risque de plaire. Comme nous l'avons vu, un artiste techno est souvent un artiste plus ou moins autodidacte, qui apprend à composer ou à produire seul grâce aux machines. Mais ce genre est aussi de plus en plus populaire, et si l'on veut évoluer, se faire connaître est important. Faire ce qui plait peut s'avérer stratégique, même si certains considèreront que c'est au détriment de la pure création artistique. Se positionner contre le mainstream afin de conserver le coté diversifié et authentique de la techno, comme le fait Charlotte, qui se place également en « marginale » au sens de Becker<sup>132</sup> -car même si elle n'est pas musicienne de danse, elle possède un capital culturel de la techno qui tend à la rendre critique à l'égard de ceux qui ne s'y connaissent moins-, devient un véritable marqueur d'identité chez les technophiles aguerris. Phénomène qui a été étudié par Sarah Thornton selon laquelle « the mainstream is the entity against which the majority of clubbers define themselves »133, c'est à dire que le mainstream est ce à quoi s'oppose la majorité de ceux qui fréquentent les clubs et raves techno (et acid house), qui eux, se réfèrent à l'underground, discriminants ceux qui écoutent seulement du mainstream. Enfin, Olivier Voirol nous dit que si l'on se situe « dans une société administrée accommodée à une économie monopolistique »134, les individus se retrouvent face à une offre culturelle bien trop pauvre, ne favorisant pas le développement de sa propre individualisation, de son esprit critique. Il ne reste sur le marché culturel seulement des oeuvres standardisées, quasiment identiques, reprenant les mêmes codes. C'est ce que montre Dick Hebdige qui met en lumière la façon dont les médias et les industries s'insèrent dans les sous-cultures pour en redéfinir les comportements initialement déviants puis standardiser les oeuvres afin de les adapter au marché, démantelant ainsi les sous-cultures<sup>135</sup>.

« Elle empêche la formation d'individus autonomes, indépendants, capables de juger et de se décider consciemment. Mais ceux-ci sont la condition préalable d'une société démocratique qui ne saurait se sauvegarder et s'épanouir qu'à travers des hommes hors de tutelle. » 136

L'industrie culturelle agirait donc comme une sorte de tutelle, empêchant les individus de s'épanouir, mais surtout de réfléchir par eux mêmes, leur empêchant d'avoir accès aux outils nécessaires d'émancipations mentales. Même si le terme d'industrie

<sup>132</sup> Becker, S. Howard, Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance, Editions Métailié, 1985

<sup>133</sup> Thornton, Sarah, Club cultures: music, media and subcultural capital, Polity Press, 1995

<sup>134</sup> Voirol, Olivier, « Retour sur l'industrie culturelle », Réseaux, vol. 166, no. 2, 2011, pp. 125-157.

<sup>&</sup>lt;sup>135</sup> Dick Hebdige, Subculture: The Meaning of Style, Methuen, 1979

<sup>&</sup>lt;sup>136</sup> Adorno Theodor, « L'industrie culturelle », Communication, 1964, pp 12-18

culturelle peut paraitre pessimiste, il a « un caractère critique et provocateur »<sup>137</sup>. En effet, surtout à l'époque de sa création dans la seconde moitié du XXe siècle, il associe deux termes complètement opposés, l'industrie renvoyant aux usines, à la machinerie à la chaîne, et la culture renvoyant à la réflexion, la liberté, le libre arbitre... Dans une démocratie, le citoyen doit avoir « le pouvoir de statuer sur [des] décisions »<sup>138</sup> politiques comme Schumpeter l'entendait. Or, cela nécessite de pouvoir se créer un avis sur ces décisions. L'existence de citoyens éclairés est nécéssaire pour le bon fonctionnement d'un système politique démocratique. Toutefois, si il n'a pas accès à un monde culturel qui ne serait pas sous la tutelle d'une industrie dominante, la communication et la circulation des idées politiques peuvent être grandement impactées.

Ce concept peut être repris aujourd'hui, notamment vis à vis du genre techno. En effet, « l'écoute de masse est une réalité bien ancrée dans les habitudes et implique des enjeux financiers importants »¹³³. Pour se faire, c'est tout un tas d'individus différents qui rentrent en lien dans la conception musicale, que ce soit les *beatmakers*¹⁴0 et *ghostwriters*¹⁴¹, les graphistes qui travaillent autour de l'identité visuelle, nécéssaire pour être vus, les interprètes... On voit ici une véritable division du travail, parfois internationale. Elle s'accompagne d'une logique de rationalisation de la musique dans le but de vendre le plus possible, ainsi que de se faire connaître. Cela passe par exemple par le raccourcissement des chansons, dont la durée « est de 20 secondes inférieure à celle d'il y a 5 ans »¹⁴² en 2019, à cause des plateformes de *streaming*. Un son plus court permet un plus grand nombre d'écoutes, et donc d'être mieux classé. Pareillement, l'apparition de la voix d'un chanteur est généralement précipité. Si elle apparaissait au bout de 23 secondes en moyenne en 1986, depuis l'essor des services de *streaming*, elle apparait au bout de cinq secondes en 2015¹⁴³. Un morceau de musique pop ne dépasse quand à lui généralement pas les cinq minutes¹⁴⁴. C'est également ce que dénonce Jeff Mills, un des

<sup>137</sup> Voirol, Olivier. « Retour sur l'industrie culturelle », Réseaux, vol. 166, no. 2, 2011, pp. 125-157.

<sup>&</sup>lt;sup>138</sup> Schumpeter J., *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 1983 (traduction de l'ouvrage original publié pour la première fois en 1942), p. 355.

<sup>139</sup> Laheurte Baptiste, « L'industrie culturelle, la culture contre elle même », LVSL, 20 mars 2020

<sup>140</sup> Celui ou celle qui compose la musique

<sup>&</sup>lt;sup>141</sup> Celui ou celle qui écrits les paroles

<sup>&</sup>lt;sup>142</sup> Louis-Valentin Lopez, « 2 minutes 50, 47, 35... Pourquoi les chansons sont-elles de plus en plus courtes ? », *France Inter*, 12 novembre 2019

<sup>&</sup>lt;sup>143</sup> Rédaction Europe 1 avec AFP, « À cause du streaming, la musique va plus vite », Europe 1, 06 avril 2017

<sup>&</sup>lt;sup>144</sup> Guibert Gérôme : Les nouveaux courants musicaux : simples produits des industries culturelles ? première édition, Mélanie Séteun, 1998, p. 88.

fondateurs du collectif de Détroit Underground Resistance : « avant, même si c'était un morceau de cinq minutes, on faisait très attention au mixage, on s'y attardait, chaque dix secondes devaient signifier quelque chose, la musique avait plus d'architecture et de dimension »145. On observe bien une rationalisation de la musique qui fait penser aux principes industriels du Taylorism. La musique se standardise au sens d'Adorno, et on observe les mêmes schémas avec le « pont en fin de refrain qui ramène vers une nouvelle occurrence, signature rythmique symétrique, accents sur les deuxièmes et quatrièmes temps »146. Cela s'applique à l'univers de la techno. Certains genres sont plus mis en avant que d'autres, plus populaires, tels que la psytrance<sup>147</sup> ou la hard techno, et passe par un enchainement de drops de plus en plus vertigineux. En effet, ce sont ces derniers qui, parfois sensationnels, permettent au DJ d'accrocher son public sur les réseaux sociaux. En filmant le moment du drop, on a régulièrement le plus de réactions de la part du public, s'accompagnant souvent de transitions incisives avec les jeux de lumières. C'est particulièrement instagramable 148, et le drop est donc souvent privilégié dans les sets techno, ce qui peut déplaire à certains comme Charlotte (encadré), ou encore Nathan qui témoigne :

« N- Il y a des gens du coup qui se mettent à mixer à droite à gauche, et clairement c'est nul ce qu'ils font. Ils vont juste reprendre une musique et rajouter des basses dessus et dire qu'ils ont remixé alors que ça en vrai c'est nul. Enfin c'est mon avis quoi, mais moi je trouve ça nul. Parce que aussi ça a le côté cool de la techno, c'est que tout le monde peut en faire tout le monde peut s'acheter des platines et tout le monde peut télécharger un logiciel sur son ordi et essayer de composer ou de mixer. Donc ça laisse la liberté à chacun d'essayer de s'exprimer, mais là vraiment des fois c'est juste des gens qui surfent sur la mode, ils font que ce qui marche genre de la hard techno, et délaissent complètement les autres styles. »

Ainsi, « les produits de l'industrie culturelle doivent d'une part se conformer aux standards afin d'entrer dans l'idiome et ne pas contrarier les habitudes des consommateurs ; mais d'autre part, ils doivent se démarquer pour ne pas être noyés dans la masse de la production et susciter de l'effet chez l'auditeur »<sup>149</sup>. Un artiste musical est donc tenté de répéter les mêmes schémas inlassablement dans le but de ne pas être boudé par l'industrie, tout en tentant de se démarquer par ce que Laheurte Baptiste appelle la

<sup>145</sup> Moussaoui, Rana, « Jeff Mills, pionnier de la techno », La Presse, avec l'AFP, 11 juillet 2019

<sup>146</sup> Laheurte, Baptiste, « L'industrie culturelle, la culture contre elle même », LVSL, 20 mars 2020

<sup>&</sup>lt;sup>147</sup> Même si il s'agit de trance, et donc moins de techno, elle est régulièrement jouée dans des sets techno

<sup>&</sup>lt;sup>148</sup> *instagramable* est un terme du langage courant renvoyant à l'idée qu'un lieu, un show, une tenue, rendrait particulièrement bien sur les réseaux sociaux et susciterait beaucoup d'intérêt

<sup>149</sup> Laheurte, Baptiste, « L'industrie culturelle, la culturel contre elle même », LVSL, 20 mars 2022

« pseudo-individualisation »150. C'est à dire apporter à ses productions artistiques de légères différences par rapport aux autres afin de sortir du lot. La techno, à ses débuts, ne respectait aucun code pré établi. Pas de refrain, pas de paroles, des rythmes saccadés, rapides, parfois violents... Elle était en somme en opposition avec les autres genres musicaux. Une opposition qui, au regard de l'analyse d'Adorno, devient politique. En effet, s'opposer à la culture de masse, ou industrie culturelle, pour inventer un genre, recyclant une multitude de genres, par le biais de samples, et rompant de façon brutale avec ce qui était établi, c'est finalement un moyen de lutte contre une culture imposée. Mais petit à petit, la techno s'est elle même institutionnalisée et précisée. Lorsque l'on rentre chez un disquaire, on constate l'existence de plusieurs rayons différents, chacun comportant un genre de musique, allant du Rock, au Jazz, ou encore au Rap, souvent étant eux mêmes divisés en sous genres. On fait face à une certaine diversité dans les styles musicaux. Mais en réalité, selon les théoriciens de l'industrie culturelle, on trie des oeuvres sur des spécificités superficielles, car leur structure reste la même. Les morceaux vont durer à peu près le même temps, les refrains, couplets et ponts vont s'enchainer de façons similaires... Certes, on attendra d'un morceau de rock de la guitare, d'un rythme lent pour une ballade, mais finalement les structures restent les mêmes. Ainsi, l'industrie musicale peut avoir une vue d'ensemble des consommateurs, anticiper les écoutes, ce qui est susceptible de marcher. La techno allait, dans ses débuts, à l'encontre de cette idée. Les mixes étaient insaisissables, les DJ discrets, les vinyles pour mixer compliqués à trouver... Au départ, « le mouvement naissant ne goûte guère les images, privilégie l'anonymat et, se méfiant de l'industrie musicale, s'appuie sur de nombreux micro-labels qui se chargent de diffuser les nouvelles sonorités »151. Cependant, depuis le regain de popularité qu'a connu la techno dans les années 2000 puis 2010, on constate que les images sont de plus en plus présentes. Les clubs embauchent parfois des photographes résidents comme c'est le cas à Slalom à Lille. Les DJ quand à eux sont mis sur le devant de la scène. Cela se traduit par la multiplication de captations vidéos, ou encore par le format 360 degrés, ou « Boiler Room ». De plus en plus, les DJ deviennent de véritables stars. C'est ce que nous dit Louis lors de son entretien.

« L- Certains artistes c'est limite des stars, y'en a que je rêve de voir en live genre Brutalismus 3000. »

Ces derniers cumulent plus de 320 000 abonnés sur Instagram, et 1 333 000 auditeurs mensuels sur Spotify en début 2024. On est ici bien loin des petits DJ discrets et souvent anonymes des débuts de la techno. La techno devient un véritable spectacle,

<sup>150</sup> Ibid

<sup>&</sup>lt;sup>151</sup> Epstein, Renaud, et al. « Techno, une histoire de corps et de machines », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 5-8.

accompagné par le développement de nouveaux outils de scénographies technologiques tels que le Vjing, consistant donc à mettre un écran géant derrière le DJ. C'est également la course aux événements de plus grande ampleur, allant de lieux mythiques comme nous l'avons vu précédemment. Si l'on reprend l'exemple de Brutalismus 3000, leur dernière apparition en France fut au Casino de Paris. La techno a donc, dans sa façon d'exister sur la scène club et événements légaux, totalement rejoint les codes des autres genres musicaux plus conventionnels et communément acceptés.

On assiste à une vrai massification de la techno, de part son nombre d'auditeurs croissant, et la multiplication de sa présence à des événements. D'après une étude de la SACEM datant de 2016, « sur les 65 festivals électro référencés, 80% d'entre eux accueillent des artistes techno/house »152. La techno est le deuxième style de musique électronique le plus vendu sur Beatport. Si cette dernière plateforme « représente "seulement" 2% des parts de marché de la musique électronique »153, c'est généralement sur cette plateforme que les DJ achètent ce qu'ils vont jouer. C'est donc cela qui influe ensuite sur ce que les auditeurs vont entendre lors d'un DJ set, et qu'ils vont potentiellement écouter par la suite. Cette plate-forme est donc une référence.

L'évolution de la techno fait penser à la pensée d'Abraham Moles. Selon lui, le système de diffusion de contenus culturels de masse était « un cycle de circulation à rétroaction ininterrompu et transformateur »<sup>154</sup>. Dans les faits, l'initiateur d'une nouvelle oeuvre, de produits culturels testerait « une énorme masse de messages qui sont d'abord présentés dans un micro-milieu, premier stade de la socialisation: livres, revues, discothèques, archives, photos, etc. »<sup>155</sup>, puis en tirerait un « tableau socioculturel »<sup>156</sup>, qui permettrait de comprendre son public. Par la suite, ce sont les médias, pour ensuite être « absorbés par le macromilieu des consommateurs pour constituer la culture de masse d'où 'renaissent des orientations, des polarisations, des feed-back', qui viendraient déterminer l'activité des créateurs »<sup>157</sup>. Pour résumer, selon Moles, les créateurs de produits culturels diffusent leurs oeuvres dans un public restreint (micro-milieu), en tirent des conclusions, des

<sup>152</sup> Iribarren Léopoldine, « Le renouveau de la scène techno française », Medium, 09 décembre 2016

<sup>&</sup>lt;sup>153</sup> Florian, « Le marché de la musique électronique en 7 chiffres marquants », *Meet&greet*, 02 mai 2022

<sup>&</sup>lt;sup>154</sup> Breton, Philippe, & Serge Proulx. « 8/ Critiques de la culture de masse », Philippe Breton éd., L'explosion de la communication. Introduction aux théories et aux pratiques de la communication. La Découverte, 2012, pp. 179-202.

<sup>&</sup>lt;sup>155</sup> Dumazedier J., « Socio-dynamique de la culture. A propos de A. Moles. », *Revue française de sociologie*, 1968

<sup>&</sup>lt;sup>156</sup> Moles, M. Abrahams, *Sociodynamique de la culture*, 1967

<sup>&</sup>lt;sup>157</sup> *Ibid* 

conclusions qui sont véhiculées par les médias vers un plus large public (macro-milieu), pour ensuite comprendre ce qui marche, et avec qui ça marche. On est ici encore face à une logique de rationalisation et de standardisation de la culture. On assiste donc à une « une promotion des valeurs culturelles » propre au genre, propulsée par « les phénomènes gigantesques 'd'amplification sociale' due au processus de copie et de diffusion »158, ces derniers qui sont au coeur de l'analyse des théoriciens de l'École de Francfort vue précédemment. Ici, on fait face à une lecture plutôt pessimiste du monde de la culture populaire, où les artistes, socialement déterminés, et eux mêmes produits du macro-milieu dans lequel ils baignent, produisent des arts, qui sont accaparés par les médias dans une logique commerciale, c'est à dire dont le but est de vendre. Ensuite, la lecture de ces derniers montrent aux artistes ce qui marche, puis ils doivent suivre la tendance pour continuer d'être mis sur le devant de la scène, comme les musiciens de jazz de Becker<sup>159</sup>. Le problème principal de cette analyse, c'est qu'elle n'explique pas les motivations qui poussent les artistes à créer, si ce n'est des motivations commerciales. Or, la techno, dans ses débuts, était un objet de lutte pour les populations marginalisées, et n'avait pas forcément pour but de générer un maximum de profit (même si on peut penser que les premiers clubs à diffuser de la techno ont continué de le faire car c'était rentable). Il serait sans doute réducteur de penser qu'un artiste produit uniquement pour faire du profit, et que les premières motivations d'un DJ ne seraient pas avant tout la passion pour la musique et son partage, et peut-être aussi l'attrait de la célébrité. Cependant, cette lecture nous montre malgré tout un processus intéressant qui peut s'appliquer à la techno sur la scène commerciale. Cette dernière a débuté face à un public restreint et marginalisé. Elle a ensuite explosé à l'internationale, et est devenue l'objet de véritables enjeux économiques, s'imposant dans la culture de masse, devant « mainstream ». C'est naturellement qu'elle a été investie par des nouveaux DJ empruntant à l'héritage laissé par les pionniers, parfois en reproduisant avec de légères différences, ce qui pourrait s'apparenter finalement à l'essence du genre techno. Par exemple, l'acid techno est un dérivé de la techno, qui débute simplement avec la découverte d'un son sur un synthétiseur, le Rolland TB-303, se rajoutant sur des kicks de techno. Par la suite, la techno est devenue un véritable effet de mode, notamment grâce aux réseaux sociaux qui ont rendu sa communication plus facile, pour Manon, « c'est plus une question de visibilité qu'une question de popularité ».

Son public s'est massifié, dépassant largement les bornes d'un public composé essentiellement de personnes marginalisées. La techno s'est invitée dans différentes couches de la société, dans des lieux qui lui étaient auparavant interdits et réservé à une culture jugée plus légitime, et derrière cette massification, on peut se demander si la techno

<sup>&</sup>lt;sup>158</sup> Ibid

<sup>159</sup> Becker, S. Howard, *Outsiders*. Etudes de sociologie de la déviance, Editions Métailié, 1985

que l'on trouve dans les clubs et festivals n'a pas perdu de son essence politique, et si on ne pourrait pas retrouver ici une sorte d'aliénation culturelle, au sens marxiste.

### 2. La création d'une « marque techno »

Pour cette partie, nous nous baserons sur le travail de Louise Waldken<sup>160</sup>, qui a réalisé un mémoire sur les dimensions sous culturelles de la techno en 2018. Dans son travail, elle en vient à la conclusion que, dans le but de fédérer un public techno, la culture techno s'est développé comme une marque, avec une identité propre qui s'impose dans la tête des consommateurs. Nous essayerons, à travers des exemples, de voir si ces logiques de création d'identité de marque techno subsistent encore aujourd'hui.

« La marque est, en tant que telle, un produit, dont l'élaboration résulte de stratégies sophistiquées de différenciation symbolique et de mise en réseau et qui s'inscrit dans ce que la propagandiste de la théorie des industries créatives Henry Jenkins (2006) appelle une « new affective economics » »<sup>161</sup>. Nous pouvons partir de cette vision donnée par Bouquillion, Miège et Moeglin de ce qu'est une « marque » pour comprendre quels liens l'univers des fêtes Techno entretien avec une marque. L'objectif de cette ultime partie est de montrer que les fêtes Techno emploient des procédés similaires à ceux qu'emploient les marques pour entretenir leur identité de « sous-cultures ».<sup>162</sup>

Dans les faits, il est vrai que la techno des clubs et des événements légaux tend à se vendre comme autre chose qu'un simple produit de consommation. Si l'on se rend dans un événement techno, c'est souvent parce qu'on y attend quelque chose, une sorte d'imaginaire précis. Cet imaginaire est souvent repris par les collectifs et les clubs. Pour cette partie, nous nous concentrerons non pas sur un club, mais sur un collectif lillois, qui organise des événements techno dans le nord de la France et en Belgique, et qui a des ambitions internationales (« Develop rave by all means. Locally, nationally, internationally »<sup>163</sup>).

New Rave, anciennement Mirage Nocturne, organise des événements techno de plus ou moins grande ampleur en festivals (gérant une scène du Insane Festival à Apt), en créant leurs propres *raves*, mais aussi en clubs, comme à Slalom à Lille. Quand New Rave

<sup>&</sup>lt;sup>160</sup> Walkden, Louise, *Pourquoi raver ? Étude sur la dimension " sous-culturelle " entretenue dans l'univers des fêtes Techno face à leur récupération marchande*, Mémoire de Sciences de l'information et de la communication, Celsa Sorbonne Université, 2018

<sup>&</sup>lt;sup>161</sup> Bouquillion Philippe, Miege Bernard & Moeglin Pierre, *L'industrialisation des biens symboliques – les industries créatives au regard des industries culturelles*, PUG, 2013, p.23

<sup>&</sup>lt;sup>162</sup> Walkden, Louise, *Pourquoi raver ? Étude sur la dimension " sous-culturelle " entretenue dans l'univers des fêtes Techno face à leur récupération marchande*, Mémoire de Sciences de l'information et de la communication, Celsa Sorbonne Université, 2018

<sup>&</sup>lt;sup>163</sup> Page FaceBook de New Rave <a href="https://www.facebook.com/newrave.ww/">https://www.facebook.com/newrave.ww/</a>

était encore Mirage Nocturne, le collectif organisait des soirées techno un peu partout, et a également réalisé un petit festival à l'Hippodrome international de La Capelle en juin 2022. Le tout était très organisé, avec un camping sur place, et des bus partant de Lille pour emmener tous les technophiles à destination. Pour participer à un événement, il fallait être membre, adhérer au projet. En devenant un adhérant, le consommateur recevait les informations, et les liens d'achats de tickets, par mail. Ce faisant, le collectif gardait un coté exclusif, authentique. C'est ce que Louise Waldken décrit dans son mémoire comme « relevant du marketing dit 'tribal' pour entretenir et créer son identité 'underground' »164. Pour ce faire, elle mobilise une notion marketing théorisée par Bernard Cova et Marco Roncaglio165. Le but de ce type de marketing est de fédérer un groupe d'individus autour d'une vision commune, de sentiments et de valeurs partagés. Ce n'est plus le produit qui compte, mais l'expérience qu'il produit chez ses consommateurs, le lien qu'il crée. Si l'on en consomme, ou re-consomme, des événements techno, c'est parce qu'on se sent appartenir à un groupe, une « tribu ». C'est d'ailleurs ce qui est ressorti des entretiens.

- « N- Pour moi c'est vraiment ça qui caractérise un club techno, c'est vraiment le public. »
- « L- À chaque fois au fumoir, bah je discutais avec des nouvelles personnes et des fois des discussions qui clairement menaient à rien, enfin on se reparle pas après mais c'était rigolo, et y'en a avec qui aujourd'hui je suis encore pote. »
- « C- C'est vraiment un milieu très appréciable, les gens sont tous super gentils, tout le monde te parle tu vas faire beaucoup de rencontres, beaucoup beaucoup de rencontres, c'est vraiment super. »
- « M- Je dirais que c'est avant tout des gens... Que c'est avant tout des gens qui aiment se retrouver aussi pour parler de son et pour parler musique. »

Ce que nous disent les enquêtés, c'est qu'il existe un véritable lien ressenti entre les auditeurs de techno. Ceux qui vont aux événements s'y retrouvent régulièrement, débouchant parfois sur des amitiés durables. La techno « constitue des groupes, [...] le groupe éprouve alors une émotion qui le lie et qui le fait se sentir corps »<sup>166</sup>. Un véritable sentiment d'appartenance se crée. Selon Paul Stryckman, ancien professeur de sciences humaines, « du point de vue individuel, le sentiment d'appartenance entretient des attitudes et programme des comportements par lesquels le citoyen s'identifie, établit des

<sup>&</sup>lt;sup>164</sup> Walkden, Louise, *Pourquoi raver ? Étude sur la dimension " sous-culturelle " entretenue dans l'univers des fêtes Techno face à leur récupération marchande*, Mémoire de Sciences de l'information et de la communication, Celsa Sorbonne Université, 2018

<sup>&</sup>lt;sup>165</sup> Cova Bernard, Roncaglio Marco, « Repérer et soutenir des tribus de consommateurs ? » *Décisions Marketing*, Vol 16, 7-15, 1999

<sup>&</sup>lt;sup>166</sup> Rahaoui, Rachid. « La Techno, entre contestation et normalisation », *Volume*, vol. 4:2, no. 2, 2005,

préférences, oriente ses motivations, participe à des activités »167. Appliqué à la techno, le sentiment d'appartenance existe bien chez les participants aux différents événements. Il existe bien des attitudes qui programment des comportements chez les technophiles, ce qui s'observe à travers l'idée de capital sous culturel mobilisée par Sarah Thornton<sup>168</sup>. Les consommateurs d'événements techno obtiennent un capital sous culturel à force de sortir dans ces lieux, entretenu par les différents acteurs de ces événements. Être adhérant de Mirage Nocturne, c'était savoir où il fallait sortir, avoir un accès privilégié à des soirées techno, dans des lieux insolites tel qu'un hippodrome. Les adhérents se retrouvaient au grès des soirées, cultivant se sentiment d'appartenance à un groupe underground, d'apparence difficile d'accès. Ce faisant, les technophiles développent des codes, des valeurs communes. Ce que l'on observe ici, c'est une véritable « mise en réseau », mentionnée par la définition de marque située plus haut<sup>169</sup>. « L'enjeu, pour les promoteurs de fêtes Techno, est de créer une « marque » qui a valeur de lien pour une tribu donnée »170. Cela s'articule autour d'un public plus ou moins régulier, à l'image des adhérents de Mirage Nocturne, puis à un public d'initiés, qui pouvait passé par la billetterie spéciale non membre, une billetterie réduite, avec des places généralement légèrement plus chères, invitant d'autres personnes à rejoindre le mouvement.

Le collectif donnait une attention particulière à entretenir un véritable lien avec son public. Cela passait par des remerciements pas mail, et sur des posts Instagram. Le consommateur n'est plus un simple consommateur d'évènements, il fait vivre un collectif, il fait parti d'une « tribu ».

Mirage Nocturne s'est ensuite transformé en New Rave. La découverte de cette nouvelle aventure du collectif s'est faite par un jeu de piste sur les réseaux, permettant aux adhérents de Mirage Nocturne de découvrir en avant première ce projet. Ensuite, les adhérents avaient accès à une billetterie « confiance », leur permettant un accès plus tôt à des billets à tarifs préférentiels. Le tout permettant de conserver l'impression d'appartenance à un groupe restreint. Le premier événement de New Rave était un festival rave au centre des congrès de Valenciennes en décembre 2022. Les valeurs du collectif

<sup>&</sup>lt;sup>167</sup> Stryckman, Paul, « Espace et communication réflexion sur le sentiment d'appartenance », Communication et sentiment d'appartenance, ISIC Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3, 1992

<sup>&</sup>lt;sup>168</sup> Thornton, Sarah, Club cultures: music, media and subcultural capital, Polity Press, 1995

<sup>&</sup>lt;sup>169</sup> Bouquillion Philippe, Miege Bernard & Moeglin Pierre, *L'industrialisation des biens symboliques – les industries créatives au regard des industries culturelles*, PUG, 2013, p.23

<sup>&</sup>lt;sup>170</sup> Walkden, Louise, *Pourquoi raver ? Étude sur la dimension " sous-culturelle " entretenue dans l'univers des fêtes Techno face à leur récupération marchande*, Mémoire de Sciences de l'information et de la communication, Celsa Sorbonne Université, 2018

étaient dès le début clairement affichées, comme slogan, « PASSION X RESPECT X BIENVEILLANCE ». Inscrit dans la suite de Mirage Nocturne, New Rave s'est présenté comme ayant une volonté de propulser encore plus loin la culture *rave* et techno. C'est d'ailleurs ce que l'on retrouve sur leur site.



Figure 2
Définition d'une rave proposée par New Rave sur leur site internet
Source : site internent de New Rave

On retrouve ici ce que décrivent les enquêtés. Nathan nous dit « on est tous vers le même objectif qui est écouter de la musique ». Au lieu de se vendre comme ce qui pourrait s'apparenter à une industrie culturelle, New Rave se qualifie de « créateurs de souvenirs », créant « des espaces où chacun à l'opportunité de se sentir libre ». On retrouve encore ici l'idée d'un espace en dehors de la société, un espace de liberté, où les individus peuvent se sentir respectés, libres, encadrés par la bienveillance. Serait-ce alors un espace de lutte ? Ce qui est sûr, c'est qu'à travers ces visuels et sa communication, New Rave reprend totalement l'esthétique associée à la techno.

Comme vu précédemment, afin de créer une mise en réseau, Mirage Nocturne, puis New Rave, sont passés par la fidélisation de leur public, générant un sentiment d'appartenance parmi les membres. New rave continue dans cette lancée, en continuant l'envoi de mails à ceux qui s'inscrivent dans leurs canaux.

Nous sommes à 48H du lancement de la billetterie de NEWRAVE Festival : Dunkerque.

Les inscriptions pour cet événement se terminent demain 9 avril à 23h59. Les tickets seront en vente dès le 10 avril 10h.

Vous disposerez de 72H pour profiter du tarif préférentiel. Soyez vifs dès mercredi matin.

Pour ceux qui nous connaissent le mieux, vous savez que notre histoire a commencé avec quelques mails. Bien avant Newrave.

Nous voulons revenir aux bases et s'adresser à vous au delà de quelques post sur les réseaux sociaux

Malgré l'annulation (ou plutôt report) de notre événement à Paris, nous préparons au mieux 2024 et les années à venir. Nous voyons les choses en grand.

Voici quelques informations importantes concernant les événements à venir.

Figure 3

Mail envoyé le 8 avril 2024 à l'attention des personnes ayant adhéré au programme de confiance New Rave, que j'ai personnellement reçu

Ce mail comporte un message, s'adressant à « ceux qui nous connaissent le mieux », générant encore ce sentiment d'appartenance pouvant être ressenti par les personnes suivant les événements depuis un moment. En mentionnant l'envie de s'adresser à son public « au delà de quelques posts sur les réseaux sociaux », New Rave entretient sa relation privilégiée avec son public, faisant l'âme de la culture techno. Le collectif se veut proche de son public, le contactant directement. Slalom explique également vouloir entretenir cette image en ayant « envie que ce soit un peu une famille, on a envie que les gens s'y retrouvent ».

Au delà de l'aspect fédérateur de ce procédé, il s'inscrit dans l'héritage des free parties. Si elles ne sont pas l'objet de ce mémoire, ce dernier se concentrant sur les événements légaux et les clubs, il ne faut pas nier l'importance de l'esthétique des free parties dans l'esthétique mobilisée par les organisateurs d'événements techno. Une free party est bien souvent illégale, elle prend place dans un lieu abandonné ou inoccupé, tel qu'un champ ou un ancien entrepôt. L'enjeu est donc de ne pas se faire arrêter par les forces de l'ordre, qui interviennent de façon systématique pour déloger les teufeurs. Cela passe par un réseau d'informations privilégié, où les infos passent généralement par une infoline, c'est à dire une boite vocale, donnée par bouche à oreille, donnant à la dernière minute les informations sur la prochaine free party, telle que la localisation et le moyen de s'y rendre. Comme nous dit Louis, « je saurai même pas comment y aller, ça a l'air super compliqué », comme le dit Charlotte « t'es prévenue à la dernière minute, faut y aller en voiture c'est dans des champs ». Pour des raisons de sécurité, il faut réussir à accéder à des cercles fermés et privilégiés pour se rendre à ce genre d'événements. C'est cela que New Rave utilise en créant le même genre de sentiment chez ceux qui réussissent à avoir l'info avant tout le monde, à recevoir le mail que les autres n'ont pas. Certains clubs ont

aussi repris ce système d'*infoline*, tel que l'ancien club Carbone dans le 10ème arrondissement de Paris. Un club qui a récemment fermé ses portes, mais dont le concept était une *no photo policy*, c'est à dire qu'il était interdit de capter des images de l'intérieur du club, rappelant les célèbres clubs berlinois tel que le Berghain, permettant d'entretenir un certain mystère. Également, un numéro de téléphone figurait sur le compte Instagram du club, ce dernier tombant directement sur la messagerie, énonçant le prix d'entrée du soir et la *line up*. Sans être passé par cette messagerie, il ne fallait pas espérer passer l'étape du videur, qui prenait grand soin de vérifier si les potentiels clients étaient des initiés<sup>171</sup>. Ainsi, en empruntant à l'univers des *free parties*, et du début des événements techno en Europe dans les années 1990, certains lieux et collectifs entretiennent l'image *underground* de la techno. De la même façon, les *free parties* prennent place dans des « *secret place* », des lieux tenus secrets jusqu'à la dernière minute. Certains collectifs tiennent à garder le lieu de leurs événements secrets jusqu'à la dernière minute, à l'image du collectif lillois LeCLUB.

Cette esthétique, ou image de marque, bien particulière se retrouve également dans les visuels associés à la techno. Bien souvent, lorsque l'on pense à cette dernière, on pense à un univers. Ce qui ressort dans les réponses au questionnaire, c'est les lumières, un univers « dark », « underground », « sombre »172. Pour Nathan « il y a une esthétique particulière à la techno. Enfin, en général quand on pense à la techno, on pense tout de suite à des clubs un peu plus industriels et souvent les clubs ils reprennent cette esthétique là, dans des anciennes usines, dans des caves, on pense souvent à la lumière néon des flashs... ». Par exemple, ce qui est souvent mentionné, c'est les « warehouse ». Une warehouse est la traduction anglaise d'entrepôt, mais c'est aussi le nom du club de Chicago où la house music est née, qui donna plus tard la techno. Les warehouses sont omniprésentes dans l'univers techno. Charlotte aime particulièrement s'y rendre. Elle n'est « pas hyper fan » des clubs, et lorsqu'elle sort, selon elle, « ça va être plus dans les raves quoi les vrais raves dans les hangars... voilà dans les warehouse ». Une warehouse est généralement vaste, permettant une salle assez grande, qui est une volonté qui ressort chez ceux se rendant dans des événements techno, à l'image de Manon : « j'attends aussi que la salle soit assez grande pour qu'on puisse quand même se mouvoir. Et pas forcément du coup être collé peau-peau contre quelqu'un d'autre ». Les différents collectifs tentent généralement d'organiser des événements dans ce genre de lieux.

<sup>&</sup>lt;sup>171</sup> Larsy, Alexandre, « Carbone : le nouveau club techno underground ouvre ses portes ce week-end au sous-sol de la Caserne », *Paris Secret*, 6 septembre 2022

<sup>172</sup> voir annexe p. 99

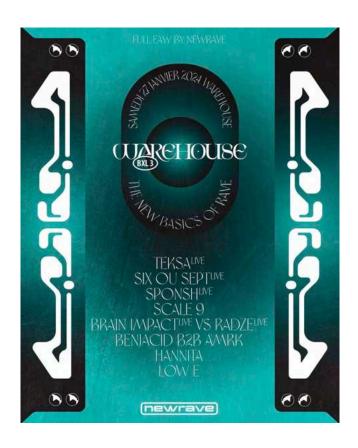


Figure 4
Post Instagram de New Rave datant de janvier 2024 faisant la promotion d'un événement techno dans une warehouse, à BUDA BXL, à coté de Bruxelles
Source : compte Instagram @newrave.ww

Sur ce post Instagram, on retrouve l'esthétique techno. Le fond est texturé, rappelant une plaque d'acier industrielle, avec des formes géométriques blanches futuristes, rappelant l'univers futuriste des premiers collectifs techno telles qu'*Underground Resistance*, et on retrouve différentes formes qui sont « collées » les unes aux autres, rappelant l'esthétique graphique des flyers des premières *raves* distribués lors des premiers événements techno des années 1990. Les soirées en *warehouse* résultent d'une véritable demande.

« Sébastien, créateur du collectif de raves Techno « DRØM » à Paris, m'explique lors de notre entretien qu'il a senti qu'il fallait investir le terrain de la fête Techno en « entrepôt », horsclub, car il y avait une demande de la part du public parisien. Il a capitalisé sur l'imaginaire de « *rave* en *warehouse* », sur sa signification, pour construire l'identité de son collectif, de « sa marque » » <sup>173</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>173</sup>, Louise, *Pourquoi raver ? Étude sur la dimension " sous-culturelle " entretenue dans l'univers des fêtes Techno face à leur récupération marchande*, [Mémoire de Sciences de l'information et de la communication, Celsa Sorbonne Université, 2018

Ce qui est mis en avant ici, c'est bien la demande de public de technophiles de faire la fête dans des lieux faisant penser à l'esthétique techno. C'est ce que nous dit Nathan lors de son entretien :

« N- Par exemple y'a pas mal de collectifs qui tentent de... de te faire des des évènements dans des entrepôts, de décorer leurs clubs avec des néons, des lasers en mode *rave*. Du coup déjà dans les décors, on retrouve beaucoup cette esthétique là. Pour les affiches et tout, on retrouve pas mal l'esprit collage un peu fait main, ça fait penser à ce qu'il y avait avant dans les *raves* ».

On retrouve ici tout ce qui a été cité précédemment. Dernièrement, New Rave a réalisé sa troisième date à Slalom, avec des DJ reconnus en tête d'affiche (Vortek's avec 292 000 auditeurs mensuels en 2024 sur Spotify, et OMAKS avec 154 000 auditeurs mensuels sur la même période et plate-forme), et en mettant en place un décor industriel, recouvrant les poteaux du club par des structures en métal, rappelant les entrepôts. Ainsi, le club s'est retrouvé grimé en lieu industriel le temps d'une soirée.

On a donc vu, à la lumière du travail de Louise Walkden, que la techno s'est construite de façon similaire à une marque, se construisant une véritable identité dans l'imaginaire collectif. Cependant, nous avons également vu que, malgré les limites de cette analyse, il est possible de lire le développement de la techno sous le prisme de l'analyse de Moles<sup>174</sup>. La techno s'étant développée face à un public restreint, puis étant devenue une industrie culturelle au sens d'Adorno<sup>175</sup> en étant propulsée face à un plus large public, conduisant ensuite les médias de masses à s'intéresser au sujet, créant un « tableau culturel » sans cesse rempli par les différents événements et ce qu'on en dit. L'imaginaire cultivé par la techno pourrait alors être le fruit d'une demande, d'une attente chez les consommateurs d'événements techno, tel qu'il en est pour les warehouse. Cet imaginaire serait alors avant tout déterminé par ce que l'on dit de la techno. La techno serait alors devenu simplement une image? Une esthétique qui plait, se basant sur son héritage des années 1990, jouant sur le caractère underground? Si c'est le cas, on peut se demander où les messages politiques originels de la techno en faveur des individus marginalisés sont passés.

Nous verrons que certains acteurs tentent de continuer de faire vivre cet héritage de la techno, avant de nous demander si cet héritage est perçu par les auditeurs.

<sup>&</sup>lt;sup>174</sup> Moles, M. Abrahams, *Sociodynamique de la culture*, 1967

<sup>&</sup>lt;sup>175</sup> Adorno, Theodor, « L'industrie culturelle », Communication, 1964, pp 12-18

## Chapitre 2 : Les dynamiques de préservation du caractère engagé de la techno...

Nous allons réaliser un tour d'horizon des différents dynamiques qui existent pour préserver le caractère engagé de la techno, par un petit nombre d'acteurs, allant des clubs aux artistes et collectifs.

### 1. Des clubs qui dialoguent avec la culture techno

Comme nous l'avons vu tout au long de ce mémoire, la techno est, au commencement, un genre musical issu des marges, des populations mises de côté dans la société. Les pionniers du genre portaient avec eux des discours politiques à l'image d'Underground Resistance que nous avons déjà cité. Avec la transformation de la scène techno, se popularisant, suscitant de l'intérêt sur les réseaux sociaux, se répandant dans des lieux qui lui étaient initialement interdits, elle semble sortir de ses ghettos qui l'ont vu naître et devenir une industrie culturelle répondant à une demande, effaçant la diversité de ce genre ainsi que les personnes qui l'ont créée. Certains clubs tentent de continuer de dialoguer avec les origines de la techno. Comme nous l'avons vu, ces derniers tendent à être reconnus comme de véritables lieux de culture. Ainsi, par leur programmation, ils tentent de faire valoir la diversité musicale de la scène techno. Dans le cas de Slalom, on retrouve la logique de réponse à une demande, en sélectionnant des « artistes en vogue ». Mais une des premières volontés du club, c'est de « mettre au moins une femme » sur chaque scène. En effet, pour Jules, « c'est hyper compliqué de percer aujourd'hui dans la musique [...] encore plus compliqué quand t'es une femme, parce que la société va t'imposer plus de choses et tout [...] du coup, on essaye de donner de la force aux femmes aussi ». On retrouve ici une idée à la racine le techno, qui est de donner une scène aux personnes marginalisées, dont les femmes font partie dans le milieu de la musique. C'est en effet ce que montrent différents travaux de sociologie comme celui de Hyacinthe Ravet, Philippe Coulangeon. Ces auteurs ont montré que, dans les musiques populaires, les femmes sont souvent réduites à leur voix et à la danse<sup>176</sup>. Dans le milieu de la techno, « en tant que domaine essentiel d'une masculinité construite socialement, la technologie agit comme une sorte de "garde-barrière" »177. La technologie, omniprésente dans les musiques techno, souvent associée à un domaine complexe et masculin, sert à mettre les femmes de côté. Ainsi, selon l'International Music Summit, en 2022, on observe que « les femmes DJs et productrices ne représentaient que 15% des artistes à la programmation de festivals et

<sup>&</sup>lt;sup>176</sup> Ravet Hyacinthe, Coulangeon Philippe, « La division sexuelle du travail chez les musiciens français », *Sociologie du travail*, Vol 45 n.3, 2003

<sup>&</sup>lt;sup>177</sup> Armstrong, Victoria. « Techno, Identité, Corps : Les expériences féminines dans la dance music », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 32-42.

de clubs, contre 21% en 2021 »<sup>178</sup>, donc loin d'une égalité femme-homme. Slalom participe à l'assurance d'une certaine parité, et donc de la représentation des femmes sur la scène techno, par leur politique. Slalom a accueilli des soirées en non mixité, exclusivement destinées à un public féminin.

« J- II y a un moment, on faisait des soirées full meufs, genre que des femmes qui venaient. Tu vois, c'est des trucs qui sont très ouverts à la techno. Et nous, en fait, on a la volonté d'aider ces collectifs là et d'aider ces causes là en leur donnant de la visibilité, aussi en leur donnant de la chance, tu vois. Genre... la bringue<sup>179</sup>, on a arrêté pour l'instant parce que ça ne rapportait pas énormément d'argent. Enfin, on était souvent dans le négatif et tout, mais on est trop contents d'avoir donné de la visibilité à la bringue. Et c'est des trucs trop bien à montrer. »

Manon témoigne se sentir plus en sécurité, en tant que femme, dans un club techno :

« M- En tant que femme je me sens plus en sécurité dans des scènes techno. Et vis-à-vis par exemple des videurs qu'il y a ou même des gens qui tiennent les boîtes qui sont aussi plus attentifs je trouve que dans les boîtes classiques. »

C'est aussi ce qui ressort dans le témoignage de Nathan, qui trouve que les femmes sont plus libres de s'habiller comme elles le souhaitent en techno sans crainte de jugements plutôt que dans une boite classique :

« N- Même les meufs en vrai, la plupart il y en a beaucoup qui sont habillées avec des vêtements très courts etc. Et enfin moi je me dis dans une boîte commerciale elle se feraient traiter de pute et dans une boîte techno bah absolument personne leur dit rien, tout le monde fait sa vie, enfin j'entends moins de remarques sexistes quoi. »

Comme nous l'avons vu, la techno est aussi née dans les milieux queers. Ces derniers ont souffert de la fermeture des clubs<sup>180</sup>. En effet, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre de la première partie de ce mémoire, la techno a permis à la communauté gay de se retrouver lors de la lutte contre le VIH<sup>181</sup>. Les clubs ouverts à un public LGBT constituent de véritables lieux de socialisation pour ces derniers. Par sa programmation, Slalom tente de maintenir la dimension LGBT de la techno.

<sup>&</sup>lt;sup>178</sup> Sammarcelli Marion, « Femmes DJs et productrices : ces initiatives pour briser le plafond de verre », *Tsugi*, 02 mai 2023

<sup>&</sup>lt;sup>179</sup> La Bringue est une soirée où seules les personnes du genre féminin peuvent se rendre, afin qu'elles se sentent plus en sécurité

<sup>&</sup>lt;sup>180</sup> Rédaction Tsugi, « En deuil de la fête, les communautés queer pleurent leurs safe places », *Tsugi*, 03 février 2021

<sup>&</sup>lt;sup>181</sup> Osganian, Patricia, et Renaud Epstein. « Techno : le rôle des communautés gays. Un entretien avec Didier Lestrade », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 22-31.

« J- Khaos, c'est Karmia<sup>182</sup>. Elle est arrivée comme ça. On lui a donné sa chance. C'est un vrai... elle fait des putains de soirées et ça marche trop bien. Et les gens sont toujours trop contents et ça ramène du monde techno. »

La drag queen lilloise Karmia a ainsi invité à plusieurs reprises des artistes drag à se produire à Slalom, le tout sur de la musique techno. Il y a en effet de nombreuses représentations drag à Slalom, une volonté assumée par le club.

« J-La techno, ça devient très *mainstream*. Et du coup, les gens n'ont pas conscience du passé historique que ça a, en mode... tu vois, les *rave*, ça a été créé pour et par les gens marginalisés. Et donc, il y a des gens qui sont, par exemple, des gens queers, des gens racisés, etc. Et forcément, enfin, c'est pour ça aussi que la communauté techno, elle est très ouverte sur plein de trucs, etc. Mais il y a pas mal de gens qui arrivent aujourd'hui dans la communauté techno et qui ne s'y connaissent pas. Et nous, c'est un peu notre volonté, je ne veux pas dire première, mais c'est une grosse volonté de notre côté d'être ouvert sur tout, de plein de formats. Et justement, tu vois, des soirées techno, il y a des *drag shows*, c'est hyper important pour nous parce que c'est des gens qui sont... c'est des gens qui sont... enfin, tu vois, c'est des choses que tu retrouves dans la techno que tu ne retrouves pas forcément ailleurs. Pareil pour les... tu vois, je pense aux soirées TBM¹83 ou les soirées *queers*. »

On voit ici une véritable ambition de Slalom de sensibiliser les publics découvrant la techno à ses origines, à ses valeurs. Par la présence de *drag shows* lors d'une soirée techno, le public peut être sensibilisé à une sous culture qu'il ne connaissait pas. Au delà de l'aspect politique de cet acte, on retrouve la dimension culturelle que Slalom tend à retrouver. Ainsi, l'homophobie y est formellement proscrite, « hors de question qu'il y ait ça chez nous » pour Jules. Cela n'est pas sans conséquence puisque Louis nous dit « je me suis déjà fait traiter de pd ou quoi dans des boites autres, mais jamais en boite techno, je m'y sens beaucoup plus *safe*...et plus représenté aussi ».

Ce qu'on retrouve, c'est cette idée de faire du club un lieu plus sécuritaire pour les minorités, un lieu plus « safe ».

« J- C'est aussi l'idée, c'était de faire un lieu assez safe. Après, on ne pourra jamais dire qu'on a un lieu safe, mais de vraiment ramener des gens avec des valeurs cool qui correspondent aux nôtres. Et en fait, c'est un truc qui se retrouve vachement dans la communauté techno. »

Cette idée d'un espace plus *safe*, ou sécuritaire, se retrouve aussi chez les enquêtés, et constitue une demande<sup>184</sup>:

<sup>&</sup>lt;sup>182</sup> Karmia est une drag queen lilloise et organise les soirées « Khaos », mêlant des show de drag queens et de la techno

<sup>&</sup>lt;sup>183</sup> Soirées Techno Body Music inventées par le DJ David Asko adoptants une esthétique queer et SM, d'où le jeu de mot TBM renvoyant à « très bien membré », à connotation sexuelle

<sup>&</sup>lt;sup>184</sup> Voir également annexe p. 100

- « N- Surtout pour moi c'est vraiment une safe place où j'ai l'impression que je peux un peu être moi-même, que je suis libre de m'exprimer, et je me sentirai beaucoup plus en sécurité que dans d'autres endroits dans lesquelles on pourrait sortir style des bars un peu plus classiques ou des boites commerciales. »
- « M- Je trouve que les videurs sont aussi plus agréables et ils mettent plus en sécurité dans certains clubs techno que dans des scènes classiques où t'as l'impression qu'ils rôdent un peu. Mais tu sens pas forcément à l'aise quand ils sont à côté de toi. Que pour le coup je trouve qu'en scène techno ils font assez attention à toi et ils sont assez avenants. Donc je pense que ça participe aussi beaucoup au sentiment du coup de sécurité qu'on peut retrouver. »
- « C- J'attends de la part de l'organisation, c'est vraiment du respect de la bienveillance comme bah moi je me suis déjà retrouvé à pas être bien du tout et j'ai été accueillie super bien par par le comité d'accueil vraiment ils m'ont gardé avec eux ils ont ils ont pris soin de moi et moi j'attends un minimum de ça. [...] La prévention comme des stands tout con mais des stands avec des bouchons d'oreilles, des capotes, des trucs ça pour moi c'est important de fou. »

Parallèlement, Slalom tente également de lutter contre la standardisation de la techno, en proposant d'autres styles que ceux en vogue, tel que la hard techno. Dans une story Instagram publiée par le club le 19 avril 2024, nous pouvions lire ceci :

« Je sais que vous aimez la hard techno principalement (moi aussi) mais c'est important de s'ouvrir à d'autres styles aussi. La musique électronique c'est pas que du boum boum, il y a plein de choses et de styles hyper cool à découvrir. L'ouverture d'esprit c'est d'ailleurs une valeur fondamentale du monde de la musique électronique alors essayez d'être ouverts aussi sur ce que vous écoutez.

On travaille beaucoup pour essayer de varier les plaisirs, de faire des choses qui changent et de donner la chance à certains styles ou certaines personnes de s'exprimer dans notre société qui galère assez comme ca! »185

Par ces prises de risque, en proposant des soirées en non mixité, où des styles qui sont moins *mainstream* et en vogue, Slalom tente de continuer de faire vivre les différentes valeurs de la techno, des valeurs d'ouverture d'esprit. La standardisation de la techno et la mise en valeur d'uniquement certains styles très demandés a par ailleurs été dénoncée par Charlotte dans le chapitre 1 de la deuxième partie de ce mémoire. Elle nous disait que « sur les réseaux on voit que de la *hard tech*, mais à côté de ça bah, on parle pas de tout ce qui est autre genre alors qu'il y en a tellement enfin voilà il y a la *mental*, la *tribe* et tout c'est super aussi, même l'acid ». Ainsi, Jules fait attention à la programmation et aux publics que le club accueil. Organiser des soirées avec des association étudiantes serait « complexe » selon lui, car il n'a « pas envie que ça soit trop *mainstream* ».

\_

<sup>&</sup>lt;sup>185</sup> voir annexe p. 88

Il ne faudrait cependant pas essentialiser la scène des clubs à Slalom. Si ce dernier à été notre objet d'étude, il ne représente pas tous les clubs diffusants de la techno. Toutefois on observe des dynamiques et des prises de positions similaires dans d'autres clubs. En Géorgie, suite aux lois contre la « propagande LGBT » mise en place par le gouvernement, interdisant par exemple les rassemblements de personnes « promouvant les relations entre personnes de même sexe » <sup>186</sup>, de nombreux clubs de la capital du pays, Tbilissi, se sont insurgés. Ainsi, le Bassiani « a qualifié la législation d' « ouvertement discriminatoire » et d'« agression effrontée » contre la communauté LGBTQIA+ du pays » <sup>187</sup>. En Australie, le Club 77 applique une tolérance zéro sur les regards insistants, dans le but d'éduquer son public à respecter le consentement <sup>188</sup>.

### 2. Des artistes et collectifs qui se mobilisent

Parallèlement aux clubs, c'est à dire des lieux physiques, des artistes et des collectifs se mobilisent parfois pour porter des messages politiques. En effet, dès ses débuts, les pionniers du genre tenaient à faire entendre la portée politique de leur musique, une pratique qui aurait tendance à se perdre si l'on écoute Jeff Mills, un des DJ fondateurs d'*Underground Resistance*. Ce dernier dénonçait à l'AFP en 2019 une « techno facile » et « bubblegum ». Selon lui, « la techno était à portée plus politique avant »<sup>189</sup>.

« Pour le gouvernement, nous les jeunes afro-américains étions bons à être en prison ou morts. Donc comme collectif techno à Détroit, nous avions trouvé le moyen de sortir de ça, de faire ce qu'on voulait et d'inspirer les autres. [...] On évoquait les idées de violence, de brutalité et de racisme »<sup>190</sup>

Jeff Mills parle ici de son collectif *Underground Resistance*, imaginé comme un moyen de se battre et de lutter contre les oppressions dont les jeunes afro-américains étaient victimes. Selon lui, avec la transformation de la scène techno légale, devenue plus *mainstream*, les messages politiques auraient disparus. Nous allons tenter de faire un tour d'horizon pour voir si il existe ou non réellement quasiment plus de dimension politique sur cette scène, chez les artistes et collectifs.

<sup>&</sup>lt;sup>186</sup> « Géorgie. Il faut mettre fin à l'offensive législative contre les droits des personnes LGBTI », Communiqué de presse d'Amnesty international, 26 mars 2024

<sup>&</sup>lt;sup>187</sup> Dure Vie [@durevie], « Bassiani, KHIDI, TES et Eau De Cologne : la communauté des clubs géorgiens condamne la nouvelle loi anti-LGBTQIA+ », *Instagram*, 10 avril 2024

<sup>&</sup>lt;sup>188</sup> Roussel Manon, « Ce club techno interdit de regarder d'autres personnes... sans consentement préalable », *electro news*, 19 février 2022

<sup>&</sup>lt;sup>189</sup> France Info culture avec AFP, « "La radio est juste intéressée par le côté pop de l'electro" : Jeff Mills, nostalgique de la techno d'antan, plus politique », *France Info*, 11 juillet 2019

En 2014, en Ukraine, et plus particulièrement dans sa capitale, à Kyiv, l'ancien président ukrainien Viktor lanoukovytch, pro-russe, refuse l'entrée de l'Ukraine dans l'Union Européenne. Nombres d'étudiants sont descendus dans les rues de la capitale pour occuper la place de Maïdan, et seront violemment délogés. Au bout de 93 jours de lutte et 125 décès, et la fuite du président, ce que l'on appelle la crise de l'Euromaïdan se termine en février 2014. Selon Melvin Laur, qui a réalisé un mémoire de recherche sur le sujet<sup>191</sup>, c'est cette révolte qui a conduit la jeunesse à s'intéresser à la techno, en la mobilisant comme un outil de lutte. Avant 2014, cette dernière était peu développée en Ukraine, où la pop et la drum and bass prédominaient. Mais c'est avec le contexte postrévolutionnaire de l'Euromaïdan qu'elle a été largement investie par la jeunesse ukrainienne, qui a su transformer d'anciens bâtiments industriels laissés par l'URSS, afin d'y developper une véritable « culture rave », et des clubs à l'image du club K41, un club diffusant de la techno industriel majoritairement. Si, selon Melvin Laur, la culture rave kyivienne s'est développée dans un contexte politique important, il montre qu'elle s'est professionnalisée, jusqu'à faire de Kyiv une ville prisée par les « techno-touristes ».

« Ces organisations tirent aujourd'hui profit d'un milieu qu'elles ont largement professionnalisé. Bien que beaucoup regrettent le manque « d'authenticité » de ces fêtes, la professionnalisation de la scène semble cependant avoir du bon. En effet, dès la fin des révoltes en 2014, cette communauté a su capter l'attention de médias internationaux, mettant en lumière de nombreux talents locaux. Kyiv est alors devenue une destination de choix pour de nombreux fêtards européens nostalgiques des années 1990. Ainsi, la communauté rave kiévienne est aujourd'hui un mouvement incontestablement en vogue au cœur de la capitale ukrainienne, mais aussi partout à travers l'Europe. Bien que les motifs ne soient plus les mêmes, les valeurs prônées par cette communauté restent engagées, au sein d'une société que l'on me dépeint comme encore très « conservatrice ». Inclusion, tolérance, respect et libre expression de soi sont les maîtres-mots. Indéniablement avant-gardiste sur son temps, la *rave* reste un moyen d'expression pour de nombreux individus. »<sup>192</sup>

Ce qu'il nous montre, c'est que la techno kyivienne, apparue tardivement dans un contexte de lutte politique, est rapidement devenue une industrie culturelle, de la même manière que nous l'avons observé dans ce mémoire. Kyiv est devenue une ville importante pour la scène techno, développant cette image marketing en attirant les médias internationaux. Cependant, Melvin Laur nous montre que, malgré un manque d'authenticité dénoncé par certains, des crispations que nous avons également pu mettre en lumière à la lumière de nos témoignages et du travail de Thornton<sup>193</sup> qui montre que nombre de gens fréquentant les clubs se positionnent contre le *mainstream*, il existe à Kyiv encore des messages politiques portés sur cette scène techno. Depuis l'invasion russe de l'Ukraine le

<sup>&</sup>lt;sup>191</sup>Laur Melvin, Analyse ethnographique de la communauté rave de Kyiv : le contexte postrévolutionnaire, Mémoire de sciences de la gestion, HEC Montréal, 2020

<sup>&</sup>lt;sup>192</sup> *Ibid* 

<sup>193</sup> Thornton Sarah, Club cultures: music, media and subcultural capital, Polity Press, 1995

24 février 2022, de nombreux artistes techno se sont mis à utiliser leur plate-forme pour véhiculer des messages de résistance. On peut ainsi mentionner l'existence d'une lettre ouverte de la scène électronique ukrainienne appelant au boycott des artistes et subventions russes, et remerciant les soldats ukrainiens de lutter contre l'invasion<sup>194</sup>, signée par une soixantaine d'artistes et acteurs de la scène électronique. Si elle tend à se standardiser, la scène techno kyivienne reste très politique, dans la possibilité qu'elle offre à son public de lutter contre une société conservatrice, en permettant la libre expression de soi, et une meilleur inclusivité, notamment des minorités sexuelles.

Certains artistes profitent des transformations de la scène techno pour faire passer leurs messages. Le DJ Tama Sumo, lors d'une Boiler Room en 2013 à Berlin, avec une captation vidéo diffusée sur YouTube, en a profité pour faire passer des messages contre l'homophobie, grâce à des écriteaux déclamant « house music stand for love », ainsi que de plusieurs couples homosexuels s'embrassant face à la caméra<sup>195</sup>. Par ailleurs, Boiler Room, en 2018, a organisé un de ses formats de captation vidéo à Ramallah, dans le territoire cisjordanien palestinien. Par la même occasion, Boiler Room a réalisé un documentaire sur la scène techno et underground palestinienne nommé « Palestine underground » dirigé par Jessica Kelly et Anais Brémond. Pour la journaliste Salomé Grouard, il est « évident que cette contre-culture est inséparable du contexte politique qui l'entoure »<sup>196</sup>, cette scène underground étant devenue la « plus belle rébéllion »<sup>197</sup> de la jeunesse palestinienne, qui fait face à la politique israélienne.

Concernant d'autres engagements d'artistes, la DJ américaine Sara Landry témoigne chez Guettapen ignorer « la règle du « no politics » sur les réseaux »<sup>198</sup>, choisissant de prendre le risque de politiser ses prises de paroles sur ses réseaux, étant très suivie sur ces derniers (717 000 abonnés en avril 2024 sur Instagram), attirant les foudres des conservateurs américains sur Twitter lorsqu'elle s'est positionnée contre Trump. Pour elle « parler d'activisme environnemental, mettre en lumière les abus de l'industrie [...] dénoncer le racisme systémique, le sexisme » est une dimension importante de sa célébrité. Ces thèmes sont récurants chez les DJ qui prennent la parole. Nous avons vu que les

<sup>&</sup>lt;sup>194</sup> Lettre ouverte d'artistes ukrainiens de musique électronique, *AN OPEN LETTER FROM THE UKRAINIAN ELECTRONIC MUSIC SCENE*, 2022

<sup>195</sup> Boiler Room, « Tama Sumo Boiler Room Berlin DJ Set », Youtube, publié par Boiler Room, 30 avril 2013

<sup>&</sup>lt;sup>196</sup> Grouard Salomé, « Boiler Room dévoile un gros documentaire sur la scène underground palestinienne », *Les Inrockuptibles*, 19 novembre 2028

<sup>197</sup> **Ibid** 

<sup>&</sup>lt;sup>198</sup> Le Fanf', « Peut-on dissocier la musique électronique et la politique ? », *Guettapen*, 07 décembre 2021

femmes peinent à se faire une place sur la scène électronique, dont l'univers complexe est renvoyé à la sphère masculine. La DJ bordelaise Anetha a ainsi créé son propre label, Mama Told Ya, dans le but de se défaire de l'industrie, et a récemment sorti son premier album en solo intitulé *Mothearth*, contraction entre *mother et earth*. Cet album est « traversé par ces thématiques d'indépendance, de féminisme, mais également d'écologie »<sup>199</sup>. Devenue mère à la suite de la crise COVID, elle met en lumière la possibilité d'être mère et DJ reconnue. En publiant les étapes de sa grossesse en 2023 sur Instagram, la DJ belge Amelie Lens tend également à briser le plafond de verre qui conduisait les femmes à devoir choisir entre vie de famille et vie d'artiste techno. De nombreuses DJ luttent pour une meilleure représentation des femmes sur la scène électronique, à l'image du collectif lillois Laisse tomber les filles qui organise des événements techno dans différents lieux tels que Slalom ou des bars, et qui programme des artistes féminines.

Les positions anti-police sont récurrentes dans le milieu de la techno. Comme nous l'avons vu, son apparition a été marquée par de nombreuses répressions policières dans le but de mettre fin aux *raves* et *free parties*. Si l'on prend l'exemple de Brutalismus 3000, ils ont été d'abord connus avec un titre nommé « *No sex with cops* », donnant la couleur de leur position face à la police.

Selon Louisahhh, chanteuse et DJ techno française aux influences punk, « les artistes qui ont plus de diversités politiques dans leur base de fans que moi ont un travail plus difficile, parce qu'on ne veut aliéner personne, être forcé de prendre des décisions potentiellement difficiles et comment interagir avec leur public »200. Elle possédant une base de fans moins conséquente (32 000 abonnés sur Instagram en avril 2024), peut plus facilement prendre la parole, en s'opposant par exemple au fascisme et aux idéologies d'extrême droite. Ainsi, plus un artiste serait connu, plus, dans le but de ne pas perdre des fans, il serait difficile pour lui de prendre la parole. Selon le DJ Max Graham, « au fur et à mesure que l'argent augmente dans le compte en banque et qu'il devient de plus en plus conséquent, il y a d'autant plus d'enjeux et plus de risques pour celui qui veut donner son opinion sur un sujet et prendre le risque de diviser ses fans [...] beaucoup d'artistes, ces gens qui sont des marques en général, évitent de perdre un pourcentage de leur audience (et les revenus / dates qui viennent avec cela) en choisissant un côté plutôt que l'autre »201. La techno, en devenant de plus en plus commerciale et connue, pourrait donc voir ses

<sup>199</sup> Bardot Patrice, « Anetha, archi électronique », Libération, 30 mars 2024

<sup>&</sup>lt;sup>200</sup> Le Fanf', « Peut-on dissocier la musique électronique et la politique ? », *Guettapen*, 07 décembre 2021

<sup>&</sup>lt;sup>201</sup> Le Fanf', « Peut-on dissocier la musique électronique et la politique ? », *Guettapen*, 07 décembre 2021

artistes se lisser dans le but de continuer à générer de l'argent, de ne froisser personne. Ainsi, comme nous l'avons vu, certains DJ et acteurs du monde des musiques électroniques n'hésitent pas à adopter publiquement des positions politiques. Cependant, elles sont rarement partisanes, il s'agit surtout de dénoncer les discriminations, le sexisme, le racisme, parfois de parler d'écologie ou de dénoncer un candidat d'extrême droite. Le DJ David Asko, à travers son format « Rave History », compose un set durant toute la nuit traversant les époques dans le but de raconter l'histoire de la techno, depuis les années 1990. Il y a bien une volonté de rappeler l'histoire de la techno, de lutter contre les institutions, de lutter pour conserver son caractère inclusif, voir la rendre encore plus inclusive en luttant contre le sexisme, mais, en devenant une industrie de plus en plus mise sur le devant de la scène, avec l'apparition de DJ-stars et des enjeux économiques de plus en plus importants, beaucoup restent silencieux sur ces sujets.

## Chapitre 3 : ...sont elles perçues par les publics ?

Dans cet ultime chapitre, nous allons tenter de voir si les engagements politiques des acteurs de la techno sont bel et bien perçus par ceux qui la consomment, et nous allons voir qu'il existe une véritable socialisation propre au milieu de la techno, découlant sur un ensemble de normes, de valeurs et de pratiques qu'il est convenu d'appliquer dans ce milieu pour s'y intégrer.

### 1. Une perception limitée du caractère politique de la techno

Comme nous l'avons observé, la techno est à l'origine née dans des contextes politiques tendus, et a été utilisée par les populations marginalisées tels que les populations noires, queers, jeunes, afin de se réunir dans une logique hédoniste, pour oublier ses problèmes, les discriminations... En retard par rapport au reste du monde, la techno s'est développée exactement de la même manière en Ukraine. La techno était voulue, par ses créateurs, comme politique, porteuse de nombreux messages, comme une véritable résistance à la société. Mais la techno n'a pas échappé à l'industrie, devenant ainsi une industrie culturelle, répondant à une demande, étant accaparée par ceux qui n'en sont pas à l'origine, pouvant éloigner ceux qui l'ont créée, par des mécanismes de gentrification, de standardisation... En devenant une industrie culturelle, avec un imaginaire propre, reprenant à l'esthétique des débuts de la techno, et rendant à la demande du public, son histoire et ses messages initiaux semblent s'être perdus. Si certains clubs et DJ s'évertuent à rappeler le caractère politique de la techno, moins en l'apposant à des principes de démocraties participatives, mais plus en luttant pour des grandes causes tels que l'anti-racisme, les droits LGBT, l'écologie ou encore les violences policières, on peut se demander si les consommateurs d'événements techno perçoivent ce caractère politique.

Dans un premier temps, pour comprendre le caractère politique de la techno, il peut être intéressant de connaître son histoire. Or, on constate que peu de gens la connaissent. Sur les 118 personnes ayant répondues au questionnaire, seulement 9% se disent renseignés sur l'histoire de la techno<sup>202</sup>. Si Nathan dit s'être « un peu renseigné » dans son entretien, il nous dit ne pas pourvoir faire « l'historique » de la techno. Louis a conscience de la précarité qui entourait ceux qui ont créé cette musique, car il nous dit savoir que « c'est un peu un truc de pauvres [...] comme le hip-hop, le rap », mais dit ne pas connaître son histoire. Manon quand à elle, dit ne « pas forcément » connaître l'histoire de ce genre musical. Pareillement pour Charlotte :

« C- Alors, je m'étais renseignée à l'époque, avec tout ce qui est... je crois que c'est né à Londres, enfin c'est né en Angleterre... Mais j'avais lu un truc, mais je sais plus c'était quoi, mais sinon non, pas trop. J'écoute ce qui me plaît. »

Elle témoigne avoir tenté de se renseigner, même si en réalité, comme nous l'avons vu plus tôt, la techno tire ses origines majoritairement de Détroit, et est arrivé en Angleterre surtout à Manchester avant de s'y répandre. Ce qui prime pour elle, c'est écouter ce qui lui plaît. De la même manière, à propos de la politique, selon Charlotte, « les DJ de tech que je suis, vont pas forcément parler trop de ça sur leur réseau quoi. C'est ils vont partager leurs sons, leurs sets et tout mais... enfin en tout cas, j'ai jamais vraiment suivi un artiste et su les engagements qu'il avait ». Chez elle c'est avant tout la musique qui l'intéresse, sans aller forcément chercher les engagements potentiels des artistes, qui ne les partagent pas tous. Cette idée se retrouve chez Louis lorsque l'on lui demande si il trouve des messages politiques dans la techno :

« L-Euh... ba y'a pas vraiment de paroles. Ou alors si c'est en anglais, allemand ou je sais pas quoi je comprends pas ahah. Donc non en vrai je trouve pas forcément beaucoup de trucs politiques dans la techno. Après j'en cherche pas forcément non plus aussi... c'est avant tout de la musique. C'est là pour nous faire kiffer<sup>203</sup>, nous réunir, et voilà quoi, ça reste *fun*. C'est ça qu'est cool aussi, on est tous réunis autour de la musique, peut importe qui on est... enfin ouais à condition d'être ouvert d'esprit et pas chiant. Mais ouais moi je pense même pas que la techno ça doit être super politique et tout. »

D'une part, il ne trouve pas forcément de messages politiques dans cette musique, comportant peu de paroles, souvent distordues et dans des langues étrangères. Mais d'autre part, il n'en cherche pas. Pour lui, la techno est avant tout une musique permettant de passer des moments *fun*, dont la finalité ne serait pas de porter des messages politiques. Ce qui est recherché, c'est plus l'aspect fédérateur de la musique techno, plutôt que ses aspects politiques. Les messages ne sont pas nécessairement perçus. Pour

<sup>&</sup>lt;sup>202</sup> Voir annexe p. 98

<sup>&</sup>lt;sup>203</sup> On peut ici comprendre « passer un bon moment »

Charlotte, « il n'y a pas non plus de message politique très clair, il n'y a pas de choses ouvertement dites » par les artistes techno. C'est également ce que nous dit Manon :

« M- Il peut y avoir des slogans par exemple contre la police. Ou justement... ou contre certains politiques. Donc je pense qu'il peut y avoir une politisation à ce niveau-là. Après... j'en ai pas forcément beaucoup vu. Et c'est pas forcément quelque chose que j'attends non plus particulièrement. »

Elle non plus n'attend pas forcément des messages politiques forts et complexes dans la musique techno. Nathan quand à lui, se dit politisé, et observe une dimension politique dans la techno :

« N- Quand un son s'appelle « ACAB »204, bon bah je comprends que c'est contre la police. Donc souvent dans les paroles va y avoir ce truc un peu subversif, anti quelque chose, ou alors un peu queer ou quoi. Après c'est jamais très poussé, c'est pas du rap ou y'a de la place pour développer un propos. Mais même dans la manière où c'est fait la techno, c'est un peu anti-conformiste à la base. On peut avoir le style qu'on veut, dans des lieux sombres, à écouter des rythmes saccadés hyper forts... je sais pas y'a un peu un truc qui s'oppose à tous les codes classiques et bourgeois. Mais après on va pas se mentir, la plupart des gens que j'observe en tech ils ont même pas conscience du côté un peu politique de la techno. Ils sont là pour se vider la tête, pour faire la fête, aussi parce que ça devient cool, mais c'est tout. J'les comprends hein. Faut pas toujours politiser tout, sinon on devient fou. »

Pour lui, il y a bien des messages politiques dans certains morceaux techno, mais ça n'est « jamais très poussé ». Dans la façon dont se construit et évolue la techno, il y décèle une dimension anti-conformiste, déviante, et donc politisée, mais il est conscient du fait que bon nombre de personnes consommant des événements techno ne lisent pas la techno de cette façon. Finalement, lui aussi pense que, même si il voit la dimension politique de la techno, il n'est pas nécéssaire de l'avoir toujours en tête, et que c'est avant tout un moyen de se détendre et faire la fête.

Toutefois, on retrouve chez les enquêtés l'importance de ne pas soutenir des artistes ou des lieux dont les pratiques et les prises de positions publiques seraient trop éloignées de leurs convictions. Manon dit se renseigner sur les artistes qu'elle aime beaucoup, pour savoir leur engagement, où si ils n'ont rien commis qui serait contre ses valeurs, ce qui lui « gâcherait l'expérience », de savoir qu'elle « soutien[t] et [...] finance quelqu'un qui correspond pas à [s]es valeurs ». Charlotte voit « mal un raciste et homophobe aller en rave » car « c'est pas l'esprit ». En effet, elle a « rarement vu des gens d'extrême droite aller en tech, parce que déjà de base, la tech, déjà il y a énormément de communautés LGBT qui est présente, c'est un milieu très inclusif, il y a beaucoup de personnes d'ethnies différentes ». Les idéologies racistes ou homophobes semblent proscrites de ce milieu, sous peine d'en être écarté par ses membres. Nathan raconte comment une partie de la

<sup>&</sup>lt;sup>204</sup> Acronyme de « All Cops Are Bastards », un slogan anti-police

communauté de technophiles lillois se sont mobilisés contre un club dont le patron a été accusé de viol, en pratiquant le boycott et la dénonciation :

« N- Sur Lille il y avait une salle dans une boîte de nuit où le patron a été accusé de viols à multiples reprises, et maintenant cette salle, alors qu'avant y allait tout le temps... il y avait tout le temps des soirées techno dedans et tous les collectifs euh... l'investissaient. Et ben elle est complètement boycottée aujourd'hui. Et d'ailleurs tout le monde avait partagé ça sur Insta je me rappelle c'était y'a pas... c'était au début d'année là, [...] si tu continuais d'y aller bah c'était la honte quoi. Je sais pas si tous les gens qui sortent en techno était au courant forcément de ça, mais il en faut elle a quand même énormément tourné et je pense que tous les gens qui écoutent un peu de tech et qui sortent régulièrement dans ce genre de soirées ils ont étés mis au courant. »

On constate que les artistes, collectifs, et publics se sont mobilisés pour ne plus organiser de soirées techno dans ce lieu, afin de ne pas soutenir financièrement un auteur présumé de violences sexistes et sexuelles. Continuer d'y organiser des événements y étant tellement mal vu, en quelques mois, le club s'est vu boycotté par tous les événements techno lillois.

Si il ne faut pas idéaliser le milieu de la techno, on constate qu'il s'agit, sur sa scène légale en tout cas, d'un espace voulu comme étant ouvert, inclusif, et s'opposant fermement à toutes discriminations. Un aspect qui semble être intériorisé chez les personnes qui ont répondu aux questions de l'entretien, peu importe leur interêt pour le jeu politique. Cependant, ils ne semblent pas politiser leur écoute de la techno. Seuls ceux étants déjà politisés peuvent y trouver une dimension politique, tout en sachant que la plupart sortent en techno juste pour le coté *fun*, pour se vider la tête. La dimension politique n'est d'ailleurs pas forcément recherchée par les auditeurs.

## 2. L'existence de pratiques propres à la techno

Si la techno n'est pas forcément politisée par ses auditeurs, on observe des comportements propres à ce milieu. Au départ, écouter de la techno ne va pas de soi pour tout le monde, Louis raconte ne pas du tout écouter ce genre de musique : « moi j'écoutais surtout du rap et de la pop enfin des trucs un peu *mainstream* que tout le monde écoute ». Puis, ce sont des amis qui l'ont « un peu traîné là-dedans et le temps d'une soirée ». Finalement, il s'est surpris à aimer le lieu, les gens, à s'y sentir « beaucoup plus *safe* », ce qui l'a conduit à retourner, et à changer l'image qu'il avait de la techno, qu'il avait tendance à considérer comme étant « un truc de drogués, [...] juste du bruit ». C'est le fait d'y retourner, de vivre l'expérience, qui l'a conduit à ne plus se voir « du tout retourner dans une boîte standard ». C'est ce même mécanisme que décrit Becker pour les fumeurs de marijuana<sup>205</sup>. Ces derniers prennent du temps avant de réellement réussir à profiter de la

<sup>&</sup>lt;sup>205</sup> Becker, S. Howard, *Outsiders*. *Etudes de sociologie de la déviance*, Editions Métailié, 1985

marijuana, cela passe par des mécanismes d'apprentissages. Ces mécanismes s'observent chez les technophiles. Pour Louis, il y a des règles à respecter, une manière de se comporter et « au début quand t'arrive en tech et que tu connais pas trop ça te surprend, et petit à petit, t'apprends un peu tout ça ». Comme le connaisseur en vin mentionné par Becker<sup>206</sup> qui développe une expertise à force d'en consommer, l'auditeur de techno va adopter les bons comportements, et devenir un expert de cette musique, à force d'y retourner.

« L- Au départ t'es un peu un touriste, enfin moi j'étais limite dans l'abus, fallait toujours que je sois habillé en noir, ou en mode tech genre chaînes et tout, alors que maintenant je pense que j'ai beaucoup plus compris l'esprit. Je viens comme je veux être, je ne juge personne, j'essaye d'être le plus euh... avenant possible. Aussi j'ai toujours des chewing-gums sur moi ! Pas pour moi mais pour les autres, si ils en ont besoin. Je sais qu'on est beaucoup à faire ça. Et puis je connais beaucoup plus la techno en général. Au début entre les différents styles j'y comprenais rien, maintenant je sais faire la différence entre de l'indus, de l'acid, de la minimal. de la tribal et tout. »

Les connaissances musicales des enquêtés s'affinent, Manon nous dit qu'elle a des « styles [...] qui se sont faits au fur et à mesure du temps ». C'est à dire qu'à force de sortir en techno, elle a commencé à différencier les différents genre de musique techno, et à connaître ce qui lui plait ou non. Pareillement pour Louis qui nous dit qu'au départ il n'y « comprenait rien ». Or, connaître quel genre de techno va être joué à un événement peut s'avérer utile pour s'éviter de mauvaises surprises, certains genres n'ayant radicalement rien à voir avec d'autres. Au delà de s'y connaître musicalement parlant, les auditeurs de techno commencent à savoir comment s'habiller, comment se comporter. C'est tout un processus d'apprentissage de normes et de valeurs qui s'observe.

## Encadré 3: L'étiquette techno

Il existe tout un tas de règles implicites au milieu techno (légal ici). Pour Nathan, « il y a une étiquette en techno, y'a une manière de se comporter un peu comme au golf ». En effet, sur un parcours de golf, il existe tout un tas de règles à respecter sous peine d'être très mal vu voire banni. On observe ce même mécanisme sur la scène techno, où ceux en écoutant depuis un certain temps, semblent avoir intériorisé tout un tas de normes à appliquer. Dans le questionnaire, 88% des répondants considèrent qu'il existe des règles spécifiques à respecter et des comportements à adopter en se rendant en techno<sup>207</sup>.

Premièrement, ce qui ressort beaucoup des entretiens et questionnaire, c'est de ne pas utiliser le flash trop souvent lorsque l'on prend une photo, dans le but de ne pas éblouir les autres, et de ne pas prendre en photo une personne ne le souhaitant pas.

<sup>207</sup> Voir annexe p. 96

<sup>&</sup>lt;sup>206</sup> Ibid

- Pour Nathan, sur une scène techno, « tu cries pas », afin de laisser les autres profiter de la musique. Les « pogos »<sup>208</sup> sont également à proscrire, le public techno préférant avoir de la place pour danser sans toucher les autres.
- On retrouve aussi l'injonction à ne pas juger les gens, en fonction de leurs vêtements pas exemple. En somme une importance à ne dévisager personne, rester ouvert d'esprit. Un discours que l'on retrouve dans l'entretien avec Jules de Slalom : « ouverture d'esprit en mode tu vas voir des gens des gens à moitié nus c'est déjà une ouverture d'esprit, pour moi elle est vraiment sur tous les points, sur les gens, sur les styles ».
- Le mot « consentement » est également beaucoup revenu.
- Pour charlotte, un des aspects essentiels « c'est aider quelqu'un quand tu vois qu'il va pas bien ». Idée que l'on retrouve dans les autres entretiens, se traduisant par le partage de bouteilles d'eau (la danse et les drogues desséchants particulièrement le corps), de chewing-gum<sup>209</sup>...
- Savoir gérer sa consommation est primordial, Charlotte témoigne qu'elle n'a pas « envie d'avoir
   H24 des gens autour de moi qui sont défoncés qui n'arrivent pas à se tenir debout, qui sont là qui tombent sur toi »
- Enfin le respect des lieux, des collectifs, des artistes, sont des points qui sont revenus dans le questionnaire<sup>210</sup>.

Toutes ces règles ne sont pas exhaustives, et sont des points que l'on peut relever dans les témoignages. Elles restent subjectives et ne s'appliquent sans doute pas à toutes les scènes techno légales. Cependant, elles semblent être complètement assimilées par les enquêtés, et être essentielles pour être bien vu sur la scène techno.

Il existe donc des règles, des normes, à appliquer lorsque l'on se rend en techno. En effet, selon Bernard Lahire, « la manière de se comporter dans un stade de football, dans un concert rock ou dans une salle de spectacle populaire n'est pas moins contrainte et codifiée que les manières plus 'policées' des salles de spectacles plus légitimes »<sup>211</sup>. Ne pas respecter ces règles, c'est prendre le risque de ne plus être accepté dans ce milieu. Par exemple, continuer de se rendre dans la boite dont le propriétaire est accusé de viols, c'est « la honte » selon Nathan, et « tout ceux qui continuaient de s'y rendre étaient vraiment hyper mal vus ». Le milieu techno semblent donc agir comme un microcosme, des personnes qui se regroupent autour d'une passion, ou d'une occupation commune, à savoir

<sup>&</sup>lt;sup>208</sup> une danse du mouvement punk dont le but est de sauter et de se bousculer

<sup>&</sup>lt;sup>209</sup> Les chew-gums aidant ceux ayant consommés des drogues à ne pas se mordre la langue à cause de la mastication qu'elles peuvent entrainer

<sup>&</sup>lt;sup>210</sup> Voir annexe p. 103

<sup>&</sup>lt;sup>211</sup> Lahire, Bernard. « Entre sociologie de la consommation culturelle et sociologie de la réception culturelle », *Idées économiques et sociales*, vol. 155, no. 1, 2009, pp. 6-11.

se rendre dans des événements techno, et qui se retrouvent régulièrement, nouent des liens d'inter-connaissances. Pour Louis, « on se retrouve toujours entre nous, tu rencontres plein de gens que tu re-croises ». Pour Charlotte « tout le monde te parle tu vas faire beaucoup de rencontres, beaucoup beaucoup de rencontres ». Pour Manon, c'est « pas mal de jeunes qui se retrouvent entre eux et qui se retrouvent peut-être pas forcément dans tous les codes de musique classique ou de boîte classique » et qui « ont quand même à peu près les mêmes valeurs ». Pour elle, ce sont « des gens qui aiment se retrouver aussi pour parler de son et pour parler musique ». On retrouve le sentiment de partager une culture commune, avec ses codes et ses valeurs. Des pratiques se retrouvent comme celle du « partage de son » mentionnée par Manon, et que la SACEM identifie comme la pratique du « track ID »<sup>212</sup>.

Plus on devient un expert de la techno, plus on accumule ce que Sarah Thornton identifie comme un « capital sous-culturel »<sup>213</sup>. On connait les règles à suivre, où sortir, comment s'habiller, ce que l'on va entendre... Et surtout, comme nous l'avons vu dans ce mémoire, on s'oppose au *mainstream*, jugé comme étant trop commercial, pas assez artistique, pas assez authentique. On s'oppose à ce que Becker identifie comme les « caves », ceux qui ne s'y connaissent pas, à l'image de ce que témoigne Charlotte :

« C- Ils viennent principalement pour se droguer, se shooter à max, pécho à max et en fait ça donne lieu à des personnes qui sont pas forcément les bienvenus ici dans le milieu, parce que forcément du coup ça mène à des dérives et tout, et puis ça devient moins *safe* et aussi les gens ils sont moins intéressés par la musique en soi »

Tout comme les musiciens de jazz de Becker, l'expert en techno s'oppose à ceux qui s'accaparent ce genre. Pour Nathan, « ils vont juste reprendre une musique et rajouter des basses dessus et dire que ils ont remixés alors que ça en vrai c'est nul ». Pour Charlotte, la mode de la techno sur TikTok est « malsaine », car attirant un nouveau public venant se droguer et se prendre en photo, et non pour la musique. Il existe donc un véritable défiance vis à vis de ceux qui tendent à s'approprier le genre techno sans en respecter les règles.

<sup>&</sup>lt;sup>212</sup> SACEM, Les musiques électroniques en France [Étude], 2016, pp. 32

<sup>&</sup>lt;sup>213</sup> Thornton Sarah, Club cultures: music, media and subcultural capital, Polity Press, 1995

## CONCLUSION

L'enjeu de ce travail était de comprendre si les messages politiques initiaux de la techno, un genre musical issu des marges et dont les messages étaient portés vers la lutte contre les discriminations, contre la répression, sont aujourd'hui encore présents chez les différents acteurs qui gravitent dans ce milieu, malgré toutes les transformations qu'il a subi sur sa scène légale, jusqu'à en être considéré comme *mainstream*.

Dans la première partie de ce mémoire, nous avons constaté que la techno est un genre musical qui est né dans des conditions difficiles, créé par des populations marginalisées, subissant le racisme, la pauvreté, l'homophobie, la vague meurtrière du SIDA, la réunification d'un pays ayant subie la guerre... Dès le départ, la techno était perçue comme politique par ceux qui l'ont inventée, portant de nombreux messages de luttes, de résistance face à l'oppression. Rapidement, à cause du bruit qu'elle générait, tant en termes de décibels que dans les médias, elle a suscité l'intérêt des autorités publiques. Elle a par la suite été marquée par une vague de répressions, appuyant le coté marginal, sous culturel de la techno, en opposition avec la culture légitime mise en avant par les gouvernements. Toutefois, les industries ont commencé à comprendre les intérêts financiers qui entourent la techno, notamment en terme de tourisme. Avec le développement des réseaux sociaux, elle est devenue une mode. Paradoxalement, la crise COVID, ayant vu les clubs et événements festifs fermer leurs portes, a propulsé la techno sur les réseaux sociaux. Parallèlement, la place du DJ a changé, le mettant bien plus sous le feu des projecteurs qu'à ses débuts. Une partie de la scène techno légale s'est pliée à une esthétique plus proche de celle de la culture légitime, l'éclectisme étant à la mode, lui permettant de sortir de ses ghettos qui l'ont vu naître pour être jouée dans des théâtres, des musées... Ces dynamiques résultent de véritables mobilisations pour une institutionnalisation de différents acteurs, tels que les clubs qui se sont battus pour être reconnus comme des lieux culturels, entrainant des impacts financiers et symboliques. Tous les enjeux apportés par les changements et institutionnalisations de la scène légale de la techno nous mènent à la deuxième partie de ce mémoire.

Dans la deuxième partie de ce mémoire, nous avons vu que la techno s'est transformée en une véritable industrie culturelle, où la demande prend une place conséquente. L'imaginaire mobilisé par les acteurs de la techno semble lui aussi répondre à cette demande, s'éloignant de l'authenticité de la scène techno, pour lui donner une image underground. Pour autant, des acteurs tels que les clubs ou les artistes se mobilisent pour faire perdurer les messages anti-racistes, queers, ou féministes qui étaient à la base du mouvement techno des années 1980. Toutefois, les publics ne semblent pas tirer de la techno des messages politiques clairs ou partisans, et n'en cherchent pas vraiment,

privilégiant le côté *fun* de cette musique. Ceux qui véhiculent des messages politiques dans la techno légale sont donc une minorité. Cependant, on observe que le milieu techno légal, pour ceux le fréquentant régulièrement, semble agir comme un microcosme ou des normes et valeurs circulent. Si elles ne sont pas clairement politiques, elles sont tournées vers le partage et la lutte contre les discriminations de genre, de races, ou d'identité sexuelle et amoureuse.

Lors de mes entretiens, j'ai plusieurs fois eu la mention de l'extrême droite qui ne serait pas la bienvenue dans ces lieux. Il pourrait être intéressant de mener une enquête plus poussée sur les identités partisanes de ceux qui écoutent de la techno. Il aurait fallu étendre le terrain de recherche à un public plus large, et tourner les questions autour du rapport à l'extrême droite et au milieu techno. On pourrait également reprocher à ce mémoire de ne s'intéresser quasiment qu'à la scène techno légale occidentale. Il pourrait être intéressant d'étudier la scène techno asiatique, notamment japonaise et coréenne, mais également d'autres régions du monde.

La techno, sur sa scène légale, semble donc bien plus lissée qu'à ses débuts, s'étant pliée aux normes de l'industrie musicale, des réseaux sociaux, et à la demande. Le public n'y cherche pas forcément des messages politiques. Toutefois, elle reste un espace privilégié par certains publics jeunes et ne se retrouvant pas dans les lieux de fêtes plus conventionnels, la liberté d'expression de soi et la sécurité pour les marges semblant encore y être plus forte. C'est un espace de socialisation où l'ouverture d'esprit est le maître mot.

## **BIBLIOGRAPHIE**

#### **SOURCES SECONDAIRES**

## Ouvrages:

Adorno, Horkheimer, Dialektik der Aufklärung, 1947

Becker, S. Howard, Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance, Editions Métailié, 1985

Birgy Philippe, Mouvement techno et transit culturel, Paris, ed. L'Harmattan, 2001

Bouquillion Philippe, Miege Bernard & Moeglin Pierre, L'industrialisation des biens symboliques – les industries créatives au regard des industries culturelles, PUG, 2013

Dick Hebdige, Subculture: The Meaning of Style, Methuen, 1979

Durkheim, Émile, Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige Grands textes », 2008

Grynszpan Emmanuel, *Bruyante techno : réflexion sur le son de la free party*, Edition Mélanie Séteun, 1999

Guibert Gérôme : Les nouveaux courants musicaux : simples produits des industries culturelles ? première édition, Mélanie Séteun, 1998

Leloup Jean-Yves, *Digital Magma, De l'utopie des rave-parties à la génération MP3*, Marseille, ed. Le mot et le reste, 2013

Lahire, Bernard, La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi, La Découverte, 2004

Moles, M. Abrahams, Sociodynamique de la culture, 1967

Thornton, Sarah, Club cultures: music, media and subcultural capital, Polity Press, 1995

#### Chapitre d'ouvrages :

Breton, Philippe, et Serge Proulx. « 8/ Critiques de la culture de masse », Philippe Breton éd., L'explosion de la communication. Introduction aux théories et aux pratiques de la communication. La Découverte, 2012, pp. 179-202.

Coulangeon, Philippe. « IV. Musique : la montée de l'éclectisme des goûts », Philippe Coulangeon éd., *Sociologie des pratiques culturelles*. La Découverte, 2010, pp. 56-72.

Pini Maria, « 7/ Cyborgs, Nomads and the Raving Feminine. » *In* Thomas, H. (eds) *Dance in the City*. Palgrave Macmillan, London

Stryckman, Paul, « Espace et communication réflexion sur le sentiment d'appartenance », Communication et sentiment d'appartenance, ISIC Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3, 1992

## Complément d'ouvrages :

Dumazedier J., « Socio-dynamique de la culture. A propos de A. Moles. », *Revue française de sociologie*, 1968

Jourdain Anne, et Naulin Sidonie. « Chapitre 3. Sociologie de la culture », , *La sociologie de Pierre Bourdieu.* sous la direction de Jourdain Anne, Naulin Sidonie. Armand Colin, 2019

Schumpeter J., Capitalisme, socialisme et démocratie, Paris, Payot, 1983 (traduction de l'ouvrage original publié pour la première fois en 1942), p. 355.

#### Articles de revues :

Adorno Theodor, « L'industrie culturelle », Communication, Vol 3, 1964, pp 12-18

Armstrong, Victoria. « Techno, Identité, Corps : Les expériences féminines dans la dance music », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 32-42.

CANDELA, « Pour une sociologie politique de la nuit », Cultures & Conflits, n.105-106, 2017

Cova Bernard, Roncaglio Marco, « Repérer et soutenir des tribus de consommateurs ? » Décisions Marketing, Vol 16, 7-15, 1999

Cusin, François. « Qualités de la ville, attractivité et marketing urbain », *Constructif*, vol. 63, no. 3, 2022, pp. 45-49.

Epstein, Renaud, et al. « Techno, une histoire de corps et de machines », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 5-8.

Fabiani, Jean-Louis. « Live at the village Vanguard. Le paradoxe de l'écoute enregistrée du jazz », L'Année sociologique, vol. 60, no. 2, 2010, pp. 387-402.

Fleury Antoine, et Laurène Goutailler. « Lieux de culture et gentrification. Le cas de la Maison des métallos à Paris », *Espaces et sociétés*, vol. 158, no. 3, 2014, pp. 151-167.

Gwiazdzinski, Luc, « Les nuits urbaines à l'épreuve du Covid-19.. », Les Cahiers d'Espaces, 2020, 255, pp.115-119

Gwiazdzinski, Luc, « Pour une mise en tourisme des nuits urbaines », dans *Nuit urbaine et tourisme*, "Cahier Espaces", n° 103, ETE

Lafargue de Grangeneuve, Loïc, L'Etat face aux rave-parties, les enjeux politiques du mouvement techno, Toulouse, ed. Socio-Logiques, Presses Universitaires du Mirail, 2010

Lahire, Bernard. « Entre sociologie de la consommation culturelle et sociologie de la réception culturelle », *Idées économiques et sociales*, vol. 155, no. 1, 2009, pp. 6-11.

Lahire, Bernard. « La légitimité culturelle en questions », Olivier Donnat éd., *Regards croisés sur les pratiques culturelles.* Ministère de la Culture - DEPS, 2003, pp. 39-62.

Osganian Patricia, et Renaud Epstein. « Techno : le rôle des communautés gays. Un entretien avec Didier Lestrade », *Mouvements*, vol. no 42, no. 5, 2005, pp. 22-31.

Rahaoui, Rachid. « La Techno, entre contestation et normalisation », Volume, vol. 4:2, no. 2, 2005,

Ravet Hyacinthe, Coulangeon Philippe, « La division sexuelle du travail chez les musiciens français », Sociologie du travail, Vol 45 n.3, 2003

Saliba, J., Dos Santos, J. & Valbot-Spangberg, M, « La consommation culturelle (notes sociologiques) », *Liberté*, 1967, Vol9(2), 37–47.

Terrein, Isabelle. « La scène techno berlinoise, entre authenticité et rentabilité », *Allemagne d'aujourd'hui*, vol. 221, no. 3, 2017, pp. 210-218.

Voirol, Olivier. « Retour sur l'industrie culturelle », Réseaux, vol. 166, no. 2, 2011, pp. 125-157.

#### Mémoires :

Laur Melvin, Analyse ethnographique de la communauté rave de Kyiv : le contexte postrévolutionnaire, Mémoire de sciences de la gestion, HEC Montréal, 2020

Orinel Vincent, La musique techno en France : Intégration d'une contre-culture et processus de légitimation , Mémoire de sciences politiques, SciencePo Rennes, 2015

Walkden, Louise, Pourquoi raver ? Étude sur la dimension "sous-culturelle" entretenue dans l'univers des fêtes Techno face à leur récupération marchande, Mémoire de Sciences de l'information et de la communication, Celsa Sorbonne Université, 2018

## **SOURCES PIRMAIRES**

### Articles de presse :

Arend Olivier, « Rave Rebels : plongée dans les coulisses de l'événement électro épique au Palais 12 à Bruxelles », *RTBF*, 06 octobre 2023. <a href="https://www.rtbf.be/article/rave-rebels-plongee-dans-les-coulisses-de-l-evenement-electro-epique-au-palais-12-a-bruxelles-11266408">https://www.rtbf.be/article/rave-rebels-plongee-dans-les-coulisses-de-l-evenement-electro-epique-au-palais-12-a-bruxelles-11266408</a>, consulté le 13 mai 2024

Aubert Morgane, « Trop de battements par minute pour Margaret », Nova, 05 janvier 2017

Bardot Patrice, « Anetha, archi électronique », *Libération*, 30 mars 2024. <a href="https://www.liberation.fr/culture/musique/anetha-archi-electronique-20240330">https://www.liberation.fr/culture/musique/anetha-archi-electronique-20240330</a> U2FCJMC52BGJTIMR7MJNRH73AY/, consulté le 13 mai 2024

Brunner Vincent, « Le boom de la techno made in France », *L'Humanité*, 20 octobre 2000. <a href="https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/-/le-boom-de-lautoproduction">https://www.humanite.fr/culture-et-savoir/-/le-boom-de-lautoproduction</a>, consulté le 13 mai 2024

Calvino Antoine, « Pulsations technos », *Le Monde Diplomatique*, juin 2014. <a href="https://www.mondediplomatique.fr/2014/06/CALVINO/50517">https://www.mondediplomatique.fr/2014/06/CALVINO/50517</a>, consulté le 13 mai 2024

Crétal Léa, « Les clubs reconnus « acteur culturel » par le ministère de la Culture », *Tsugi*, 03 avril 2024

https://www.tsugi.fr/clubs-reconnus-acteur-culturel-ministere-culture/, consulté le 13 mai 2024

Davet Stéphane, « L'engouement pour la techno ne se retrouve pas dans les ventes de disques », *Le Monde*, 20 octobre 1998, p. 31. <a href="https://www.lemonde.fr/archives/article/1998/10/20/l-engouement-pour-la-techno-ne-se-retrouve-pas-dans-les-ventes-de-disques 3696105 1819218.html">https://www.lemonde.fr/archives/article/1998/10/20/l-engouement-pour-la-techno-ne-se-retrouve-pas-dans-les-ventes-de-disques 3696105 1819218.html</a>, consulté le 13 mai 2024

Demoulin Anne, « «La rave fait-elle toujours rêver?»: Comment Margaret Thatcher est à l'origine des raves et des free parties ? », 20 Minutes, 08 juillet 2018. <a href="https://www.20minutes.fr/arts-stars/culture/2304067-20180708-video-rave-fait-toujours-rever-comment-margaret-thatcher-origine-raves-free-parties">https://www.20minutes.fr/arts-stars/culture/2304067-20180708-video-rave-fait-toujours-rever-comment-margaret-thatcher-origine-raves-free-parties</a>, consulté le 13 mai 2024

Dori Fabian, « Les Victoires de la musique 2024 une nouvelle fois... sans musique électronique », *Guettapen*, 9 janvier 2024. <a href="https://www.guettapen.com/2024/01/09/les-victoires-de-la-musique-2024-une-nouvelle-fois-sans-musique-electronique/">https://www.guettapen.com/2024/01/09/les-victoires-de-la-musique-2024-une-nouvelle-fois-sans-musique-electronique/</a>, consulté le 13 mai 2024

Florian, « Le marché de la musique électronique en 7 chiffres marquants », *Meet&greet*, 02 mai 2022. <a href="https://meetngreet.fr/le-marche-de-la-musique-electronique-en-7-chiffres-marquants/">https://meetngreet.fr/le-marche-de-la-musique-electronique-en-7-chiffres-marquants/</a>, consulté le 13 mai 2024

Gray Louise: « entretien avec Larry Heard », *The Wire*, no 103, Londres, septembre 1992, p. 46. <a href="https://www.thewire.co.uk/news/58545/larry-heard-and-robert-owens-launch-legal-action-against-trax-records">https://www.thewire.co.uk/news/58545/larry-heard-and-robert-owens-launch-legal-action-against-trax-records</a>, consulté le 13 mai 2024

Grouard Salomé, « Boiler Room dévoile un gros documentaire sur la scène underground palestinienne », Les Inrockuptibles, 19 novembre 2028. <a href="https://www.lesinrocks.com/musique/boiler-room-devoile-un-gros-documentaire-sur-la-scene-underground-palestinienne-182609-19-11-2018/">https://www.lesinrocks.com/musique/boiler-room-devoile-un-gros-documentaire-sur-la-scene-underground-palestinienne-182609-19-11-2018/</a>, consulté le 13 mai 2024

Hoen Victoire, « Une fin d'année sur les chapeaux de roue pour le Rex Club », *HandsUpElectro*, 13 décembre 2023. <a href="https://handsupelectro.fr/techno/une-fin-dannee-sur-les-chapeaux-de-roue-pour-le-rex-club/">https://handsupelectro.fr/techno/une-fin-dannee-sur-les-chapeaux-de-roue-pour-le-rex-club/</a>, consulté le 13 mai 2024

Iribarren Léopoldine, « Le renouveau de la scène techno française », *Medium*, 09 décembre 2016. <a href="https://medium.com/@LeopoldinelL/le-renouveau-de-la-sc%C3%A8ne-techno-fran%C3%A7aise-cc7ed32b71df">https://medium.com/@LeopoldinelL/le-renouveau-de-la-sc%C3%A8ne-techno-fran%C3%A7aise-cc7ed32b71df</a>, consulté le 13 mai 2024

Laheurte, Baptiste, « L'industrie culturelle, la culture contre elle même », *LVSL*, 20 mars 2020. <a href="https://lindustrie-culturelle-penser-la-culture-avec-theodor-adorno/">https://lindustrie-culturelle-penser-la-culture-avec-theodor-adorno/</a>, consulté le 13 mai 2024

Larsy, Alexandre, « Carbone : le nouveau club techno underground ouvre ses portes ce week-end au sous-sol de la Caserne », *Paris Secret*, 6 septembre 2022. <a href="https://parissecret.com/carbone-club-techno/">https://parissecret.com/carbone-club-techno/</a>, consulté le 13 mai 2024

Le Fanf', « Peut-on dissocier la musique électronique et la politique ? », Guettapen, 07 décembre 2021

https://www.guettapen.com/2021/12/07/peut-on-dissocier-la-musique-electronique-et-la-politique/, consulté le 13 mai 2024

Lopez Louis-Valentin, « 2 minutes 50, 47, 35... Pourquoi les chansons sont-elles de plus en plus courtes ? », *France Inter*, 12 novembre 2019. <a href="https://www.radiofrance.fr/franceinter/2-minutes-50-47-35-pourquoi-les-chansons-sont-elles-de-plus-en-plus-courtes-2932609">https://www.radiofrance.fr/franceinter/2-minutes-50-47-35-pourquoi-les-chansons-sont-elles-de-plus-en-plus-courtes-2932609</a>, consulté le 13 mai 2024

Miclet Brice, « Boiler Room, ou comment un non-concept peut faire des miracles », *Slate*, 08 novembre 2025. <a href="https://www.slate.fr/story/109509/boiler-room-miracles-non-concept">https://www.slate.fr/story/109509/boiler-room-miracles-non-concept</a>, consulté le 13 mai 2024

Moussaoui, Rana, « Jeff Mills, pionnier de la techno », *La Presse*, avec l'AFP, 11 juillet 2019. <a href="https://www.lapresse.ca/arts/musique/2019-07-11/jeff-mills-pionnier-de-la-techno">https://www.lapresse.ca/arts/musique/2019-07-11/jeff-mills-pionnier-de-la-techno</a>, consulté le 13 mai 2024

Newcott Bill, « Juin 1981, les premières heures de l'épidémie de SIDA », *National Geographic*, 04 Juin 2021. <a href="https://www.nationalgeographic.fr/sciences/juin-1981-les-premieres-heures-de-lepidemie-de-sida">https://www.nationalgeographic.fr/sciences/juin-1981-les-premieres-heures-de-lepidemie-de-sida</a>, consulté le 13 mai 2024

Portais Paul, « La massification culturelle : une fatalité pour la scène techno ? », *LVSL*, 31 mars 2020. https://lvsl.fr/la-massification-culturelle-une-fatalite-pour-la-scene-techno/, consulté le 13 mai 2024 Rédaction Europe 1 avec AFP, « À cause du streaming, la musique va plus vite », Europe 1, 06 avril 2017, <a href="https://www.europe1.fr/culture/a-cause-du-streaming-la-musique-va-plus-vite-3222428">https://www.europe1.fr/culture/a-cause-du-streaming-la-musique-va-plus-vite-3222428</a>, consulté le 13 mai 2024

Rédaction France Info culture avec AFP, « "La radio est juste intéressée par le côté pop de l'electro" : Jeff Mills, nostalgique de la techno d'antan, plus politique », France Info, 11 juillet 2019. <a href="https://www.francetvinfo.fr/culture/musique/classique/la-radio-est-juste-interessee-par-le-cote-pop-de-lelectro-jeff-mills-nostalgique-de-la-techno-d-antan-plus-politique 3531185.html">https://www.francetvinfo.fr/culture/musique/classique/la-radio-est-juste-interessee-par-le-cote-pop-de-lelectro-jeff-mills-nostalgique-de-la-techno-d-antan-plus-politique 3531185.html</a>, consulté le 13 mai 2024

Rédaction France Info, « Laurent Garnier, premier DJ fait chevalier de la Légion d'honneur », *France Info*, 15 septembre 2017. <a href="https://www.francetvinfo.fr/culture/musique/electro/laurent-garnier-premier-dj-fait-chevalier-de-la-legion-d-honneur 3346427.html">https://www.francetvinfo.fr/culture/musique/electro/laurent-garnier-premier-dj-fait-chevalier-de-la-legion-d-honneur 3346427.html</a>, consulté le 13 mai 2024

Rédaction Tsugi, « En deuil de la fête, les communautés queer pleurent leurs safe places », *Tsugi*, 03 février 2021. <a href="https://www.tsugi.fr/en-deuil-de-la-fe%CC%82te-les-communautes-queer-pleurent-leurs-safe-places/">https://www.tsugi.fr/en-deuil-de-la-fe%CC%82te-les-communautes-queer-pleurent-leurs-safe-places/</a>, consulté le 13 mai 2024

Roussel Manon, « Ce club techno interdit de regarder d'autres personnes... sans consentement préalable », *electro news*, 19 février 2022. <a href="https://electro-news.eu/club-techno-interdit-regarder-personnes-sans-consentement-2022/">https://electro-news.eu/club-techno-interdit-regarder-personnes-sans-consentement-2022/</a>, consulté le 13 mai 2024

Sammarcelli Marion, « Femmes DJs et productrices : ces initiatives pour briser le plafond de verre », *Tsugi*, 02 mai 2023. <a href="https://www.tsugi.fr/femmes-djs-et-productrices-ces-initiatives-pour-briser-le-plafond-de-verre/">https://www.tsugi.fr/femmes-djs-et-productrices-ces-initiatives-pour-briser-le-plafond-de-verre/</a>, consulté le 13 mai 2024

### **Documentaires:**

Moi, DJ ?, réalisé par Katharina Ricard et Stefan Mühlenhoff, ARTE, 2023. <a href="https://www.arte.tv/fr/videos/110329-006-A/twist/">https://www.arte.tv/fr/videos/110329-006-A/twist/</a>, consulté le 13 mai 2024

*Techno vs TikTok*, réalisé par N.N. pour Tracks, ARTE, 2024. <a href="https://www.arte.tv/fr/videos/115321-002-A/tracks/">https://www.arte.tv/fr/videos/115321-002-A/tracks/</a>, consulté le 13 mai 2024

Warehouse, au coeur des nuits undergrounds, réalisé par Pierre-Philippe et BersonLenny Grosman, France TV, 2024. <a href="https://www.france.tv/slash/warehouse-au-coeur-des-nuits-underground/5812095-warehouse-le-documentaire.html">https://www.france.tv/slash/warehouse-au-coeur-des-nuits-underground/5812095-warehouse-le-documentaire.html</a>, consulté le 13 mai 2024

## Étude:

Benjamin Braun, Olivier Pellerin pour la SACEM, Les musiques électroniques en France, Étude, 2016. <a href="https://societe.sacem.fr/repimg/fr/live/v4/La-Sacem/Ressources\_presse/Etudes/Etude Les Musiques Electroniques en France.pdf">https://societe.sacem.fr/repimg/fr/live/v4/La-Sacem/Ressources\_presse/Etudes/Etude Les Musiques Electroniques en France.pdf</a>, consulté le 13 mai 2024

#### Conférence :

« Club Culture : l'avenir du clubbing », *Gaité Lyrique*, conférence de 2021. <a href="https://www.gaite-lyrique.net/en/plein-ecran/content/club-culture-lavenir-du-clubbing">https://www.gaite-lyrique.net/en/plein-ecran/content/club-culture-lavenir-du-clubbing</a>, consulté le 13 mai 2024

## Autre :

Boiler Room, *Tama Sumo Boiler Room Berlin DJ Set*, [vidéo], Youtube, publié par Boiler Room, 30 avril 2013.

BoilingTechno [@boilingtechno], Contexte tendu et annulation...le sort des warehouses en 2024, Instagram, 13 avril 2024

Dure Vie [@durevie], Bassiani, KHIDI, TES et Eau De Cologne : la communauté des clubs géorgiens condamne la nouvelle loi anti-LGBTQIA+, Instagram, 10 avril 2024

Garnier Laurent, Brun-Lambert David, *Electrochoc, L'intégrale 1987-2013*, Paris, ed. Flammarion, 2013, p. 230

« Géorgie. Il faut mettre fin à l'offensive législative contre les droits des personnes LGBTI », Communiqué de presse d'Amnesty international, 26 mars 2024. <a href="https://www.amnesty.org/fr/latest/news/2024/03/georgia-halt-legislative-assault-on-lgbti-rights/#:~:text=%C2%AB%20En%20promouvant%20ce%20texte%20ouvertement,de%20plus%20en%20plus%20bafou%C3%A9s, consulté le 13 mai 2024

Lettre ouverte d'artistes ukrainiens de musique électronique, *AN OPEN LETTER FROM THE UKRAINIAN ELECTRONIC MUSIC SCENE*, 2022. <a href="https://banrussianmusicscene.webflow.io/">https://banrussianmusicscene.webflow.io/</a>, consulté le 13 mai 2024

UMIH, « Tribune : 'la nuit doit revoir le jour', l'appel de l'UMIH », 12 mai 2020

« Nouvelle charte de la vie nocturne », Ville de Lille, 2022. <a href="https://www.lille.fr/Actualites/Nouvelle-charte-de-la-vie-nocturne">https://www.lille.fr/Actualites/Nouvelle-charte-de-la-vie-nocturne</a>, consulté le 13 mai 2024

Ministère de la Culture et de la Communication-DEPS, Les Pratiques culturelles des Français, 2008. <a href="https://www.culture.gouv.fr/Thematiques/etudes-et-statistiques/Decouvrir-nos-sites-dedies/Pratiques-culturelles-des-Français">https://www.culture.gouv.fr/Thematiques/etudes-et-statistiques/Decouvrir-nos-sites-dedies/Pratiques-culturelles-des-Français</a>, consulté le 13 mai 2024

Sénat, « Bilan de la mission de lutte antidrogue » Question écrite n°04017 - 11e législature, 1997. https://www.senat.fr/questions/base/1997/qSEQ971004017.html, consulté le 13 mai 2024

# **ANNEXES**

# TABLE DES MATIÈRES DE DES ANNEXES

Annexe 1 : photographie de Slalom	86
Annexe 2 : Communiqué de presse de Club Culture datant de 87	2021
Annexe 3 : captures d'écran de stories partagées sur le d Instagram de Slalom (@slalom.lille)	-
Annexe 4 : l'enquête par questionnaire (118 réponses)	89
Sélection de réponses par graphiques :	91
Selection partielle et subjective de réponses aux questions en « ex libre » du questionnaire :	•
Annexe 5 : L'enquête qualitative par entretiens semi-directifs	106
Entretien 1 : Manon	107
Entretien 2 : Charlotte	112
Entretien 3 : Louis	117
Entretien 4 : Nathan	122
Entretien 5 : Jules, chargé de communication et de billetterie à Slalom.	128

# Annexe 1 : photographie de Slalom



Photographie de l'intérieur du club Slalom lors de la soirée organisée par New Rave et le club, le 27 avril 2024 (production personnelle)

## Annexe 2 : Communiqué de presse de Club Culture datant de 2021



#### **COMMUNIQUE DE PRESSE**

Nous sommes les CLUBS CULTURES.

Nous sommes des **SALLES de CONCERTS de NUIT**: des lieux dans lesquels les artistes d'aujourd'hui et de demain expriment leur art dans une large mixité d'esthétiques, des lieux où l'on cultive l'art de la **FETE** et de la **DANSE**, avec un point d'honneur mis sur la sécurité des publics, des lieux dans lesquels de nombreux emplois sont créés,

des lieux qui participent au rayonnement urbain et à la dynamique touristique, des lieux qui méritent d'être embrassés par le **Ministère de la CULTURE**.

Aujourd'hui, nous revendiquons les valeurs qui nous rassemblent, tenons à exposer les missions qui sont les nôtres au bénéfice des artistes, de leur professionnalisation et de leur développement de carrière, au même titre qu'auprès des publics.

Nous comptons sur le plein soutien de **l'ancien Ministre de la Culture, Jack Lang**, de **la Mairie de Paris** et celui d'institutions clefs de la filière professionnelle.

Mais aussi de ces premiers artistes :

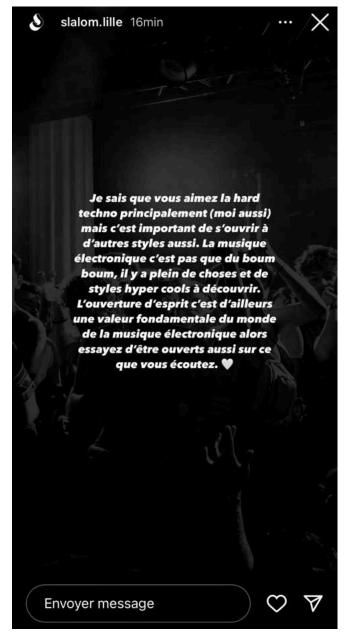
LAURENT GARNIER . RONE . DAVID GUETTA . BOB SINCLAR - ARNAUD REBOTINI - PEDRO WINTER AKA BUSY P . ETIENNE DE CRECY .THE AVENER . PETIT BISCUIT .VITALIC . VLADIMIR CAUCHEMAR . CUT KILLER . CERRONE . FOLAMOUR . N'TO . JORIS DELACROIX . JENNIFER CARDINI . JEAN MICHEL JARRE . YUKSEK . MYD . TEKI LATEX . S3A . FRANCOIS X . DJ PFEL .CHLOE . AGORIA . RODRIGUEZ JR . MOLECULE . OXIA . HUGEL . DAN GHENACIA . D'JULZ . DJ DEEP . MOLLY . DJ GREGORY . PAUL CUT . DJ GETDOWN . ANETHA . DAVID ASKO . TOM POOKS . MADBEN . MOLECULE . KIKO . D.J FOU . ROCCO . MANOO . NICOLAS MONIER . TONY ROMERA . BELLECOUR . KILD . DUSTYCLOUD . SAINT LANVAIN . SUPERMEN LOVERS . DJ EMII . DJ FLY . MEZIGUE . SMILLY . PHIL WEEKS . PIU PIU . MOZAIK . THOMAS VILLARD . JUANITO . TIMID BOY . FDVM . ARNO COST . NORMAN DORAY . SCAN X. QUENTIN SCHNEIDER. PHILIPPE B. GREG DELON. KOLOMBO.TRYM. D.KO RECORDS. SILER. FLABAIRE. KRISTOFO . NATHAN ZAHEF . I HATE MODELS . HADONE . FREDERIC DJAALEB . BARBARA BUTCH . P.MOORE . DJ CO-INSIDE . F.EM . 14ANGER . MARC AYATS . REBEKA WARRIOR . LACCHESI . ELISE MASSONI . KEELD . GABA . YYVNG . KOHMI . AAZAR . RICARDO OSOLOCO . SMILLY . NARI FSHR . AXEL PICODOT . THE CARACAL PROJECT . BALAGAN . DREW . BASS TRICK . FATESKY . NORSHEEP . MUNSINGER . BLOOD ON GUITARS . KRAMDER . DJ RADIUM . JKS . JAMIE SILK . PAUL NAZCA . DJ MAST . LOGE21 . CHARLES J . MAUD GEFFRAY . MANUE G . MAISSOUILLE . WIELKI . 909 RESISTANCE . HYSTA . DAMIEN RK . PEO WATSON . LE BASK . DARZACK . MINIMUM SYNDICAT. MAYEUL. YOU MAN . JACIDOREX . PAWLOWSKI . KAMILLE LOUIS . CREEDS . RAG . THEO MULLER . DJ STATIC . GREGO G . SUBSTENCIA . BAMBI . FÜLÜ . VEL...

CLUB CULTURE est une antenne du Collectif Culture Bar-Bars, Fédération Nationale des Clubs et Cafés Cultures.

@clubculturefr #clubculturefr

Relations Presse: Charlotte Lafon - charlotte@lesbonnesondes.biz - 0681763659

# Annexe 3 : captures d'écran de stories partagées sur le compte Instagram de Slalom (@slalom.lille)





# Annexe 4 : l'enquête par questionnaire (118 réponses)

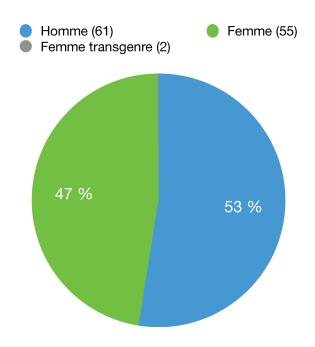
Questionnaire :
- Quel est votre genre ?
□ Femme □ Homme □ Autre :
- Quel âge avez vous ?
□ Moins de 18 ans □ Entre 18 et 25 ans □ Entre 25 et 35 ans □ Entre 35 et 45 ans □ Plus de 45 ans
- Comment définiriez votre intérêt pour la politique ? (du moins au plus élevé) <sup>214</sup>
- Êtes vous engagé.e en politique ? - Oui - Non
- Si oui, précisez :
<ul> <li>Si vous fréquentez des événements techno, à quelle fréquence vous y rendez vous ?</li> <li>Une à plusieurs fois par semaine</li> <li>Une fois toutes les deux semaines</li> <li>Une fois par mois</li> <li>Moins d'une fois par mois</li> </ul>
- En quelques mots, à quoi la techno vous fais penser ?
- Qu'attendez vous dans un événement techno ?
- Depuis combien de temps fréquentez vous des événements techno ?
□ Quelques mois □ Environ un an □ Environ 2-3 ans □ Plusieurs années
- Écoutez vous de la techno en dehors des événements techno ? □ Oui □ Non
- À quel genre d'événement techno vous rendez vous ? □ Free parties □ Clubs et festivals organisés □ Les deux
- En règle générale, comment vous renseignez vous sur les prochains événements à veni (hors free parties) ?

<sup>&</sup>lt;sup>214</sup> Question non retenue car trop subjective

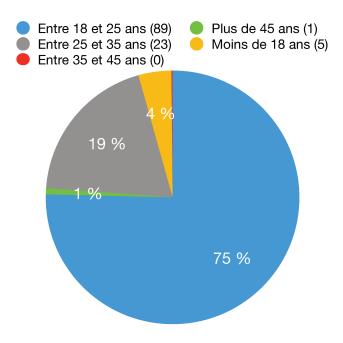
<ul> <li>Reseaux sociaux (Instagram, Tiktok)et Shotgun</li> <li>Bouche à oreille</li> <li>Affiches</li> <li>Autre</li> </ul>
- En règle générale, faites vous attention aux artistes que vous allez voir ?
□ Oui □ Non
- Vous renseignez vous sur le potentiel engagement politique des artistes que vous écoutez ?
□ La plupart du temps □ Rarement □ Pas du tout
- Si oui, quels engagement retenez vous des artistes techno ?
- Suivez vous des artistes techno sur les réseaux sociaux ?  □ Oui □ Non
- Que qualifieriez vous comme étant la « culture techno » ?
- Considérez vous que la techno se popularise de plus en plus ? □ Oui □ Non □ Sans opinion
- Pensez vous qu'il y a des règles à respecter en se rendant dans un événement techno ?  □ Oui □ Non
- Si oui, lesquels ?
- Trouvez vous que la techno est politique ?
□ Oui □ Non □ Pas forcément
- Lorsque vous vous rendez dans des événements techno ou que vous écoutez ce genre musical, y trouvez vous des messages politiques ?
□ Oui □ Non □ Pas forcément
Si oui, lesquels ?
Êtes vous renseigné sur l'histoire de la techno ?
□ Oui □ Pas vraiment □ Pas du tout

# Sélection de réponses par graphiques :

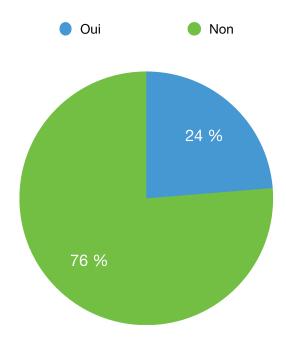
## - Quel est votre genre ?



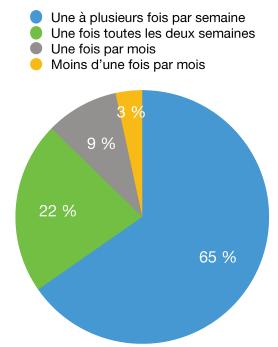
## - Quel âge avez vous ?



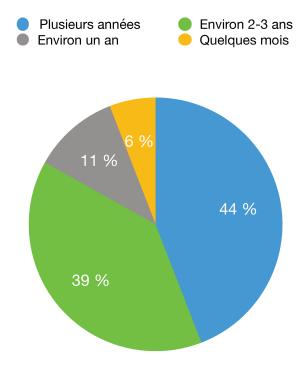
# - Êtes vous engagé.e en politique ?



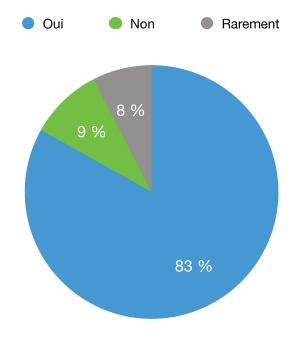
# - À quelle fréquence vous rendez vous à des événements techno?



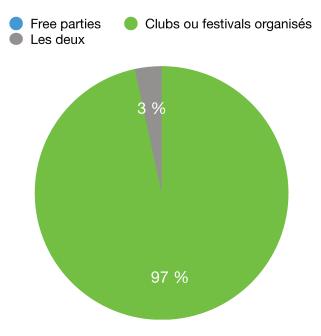
## - Depuis combien de temps fréquentez vous des événements techno?



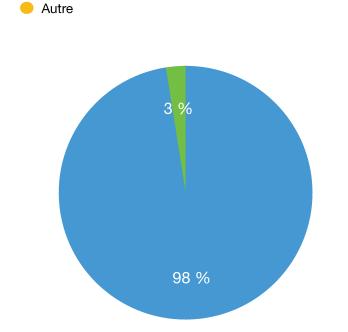
- Écoutez vous de la techno en dehors des événements techno ?



## - À quel genre d'événement techno vous rendez vous ?

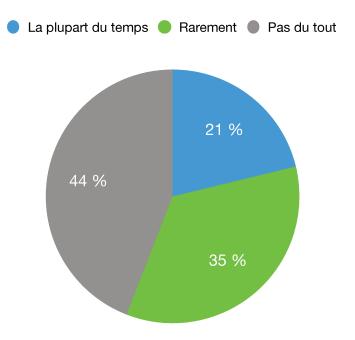


- En règle générale, comment vous renseignez vous sur les prochains événements à venir (hors *free parties*) ?

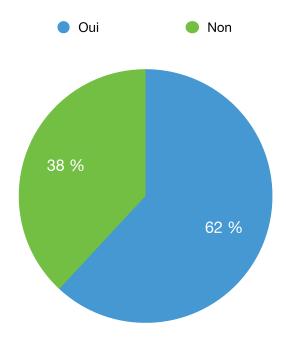


Réseaux sociaux Bouche à oreille Affiches

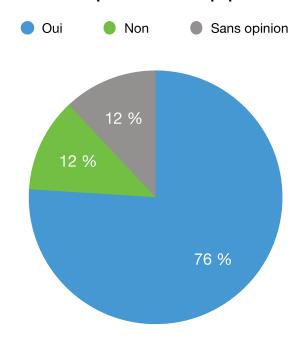
# - Vous renseignez vous sur le potentiel engagement politique des artistes que vous écoutez ?



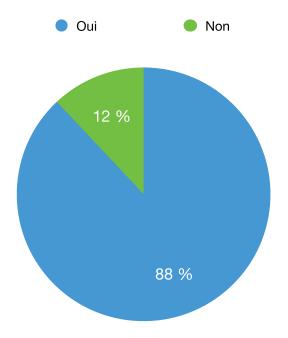
- Suivez vous des artistes techno sur les réseaux sociaux ?



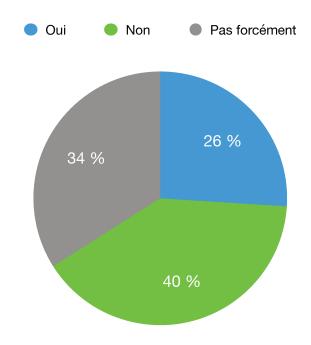
- Considérez vous que la techno se popularise de plus en plus ?



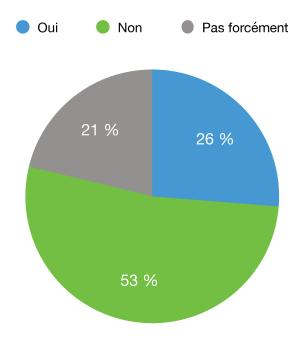
- Pensez vous qu'il y a des règles spécifiques à respecter en se rendant dans un événement techno ?



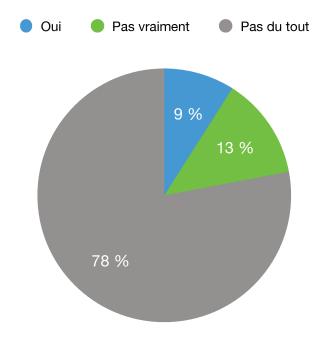
## - Trouvez vous que la techno est politique ?



- Lorsque vous vous rendez dans des événements techno ou que vous écoutez ce genre musical, y trouvez vous des messages politiques ?



# - Êtes vous renseigné sur l'histoire de la techno ?



Selection partielle et subjective de réponses aux questions en « expression libre » du questionnaire<sup>215</sup> :

## Sur l'engagement politique, pour celles et ceux qui se disent engagé.es :

- « Je me rends régulièrement en manifestations, je milites pour mes droits, je partages sur mes réseaux sociaux »
- « Militante LGBTQIA+ dans une asso »
- « J'ai déjà fais des manifs comme celles contre Parcoursup, et je suis pour qu'on aide la Palestine »
- « Je suis syndiqué, et je vais souvent manifester (retraites, climat...) »
- « J'étudie la politique »
- « Dans le cadre de mes études, je suis emmené à étudier la politique, et du coup à coté je me renseigne »
- « Je subie les décisions politiques car je suis loin d'être riche, donc je me bats régulièrement pour mes droits »
- « Je ne suis pas forcément engagé mais je me renseigne souvent »
- « L'année dernière j'ai beaucoup manifesté contre la réforme des retraites, et depuis je me renseigne de plus en plus »

## Sur ce à quoi la techno fait penser :

- « De la musique forte, des lieux atypiques »
- « Un truc sale, ghetto, de drogués »
- « L'idée d'une réapropriation d'espaces abandonnés pour en faire des lieux de fêtes, où tout le monde est réuni le temps d'une soirée »
- « Des raves qui durent jusqu'au bout de la nuit, des hangars pleins de monde, des clubs industriels, des friches, des festivals... »
- « Pleins de choses... danser, s'amuser, se défouler. Pour moi le techno c'est être libre de faire ce que l'on veut tant qu'on respecte les autres, sans être jugé »
- « Avant tout la liberté, se défouler, sortir avec des amis, rencontrer des personnes différentes... »
- « Des caves, des sous-terrains... »
- « Ça me fais penser à des espaces où je peux être libre et passer de bons moments »
- « Une vibe sombre, avec des lumières colorés et de la musique très forte »
- « Ça me fais d'abord penser à un style de musique assez agressif, violent, haut en décibels et hypnotique. Et je dirais à tout une esthétique, des bâtiments industriels, des raves, des clubs underground, des lieux atypiques... en général c'est assez sombre, coloré »
- « La liberté de danser comme je le veux, de m'habiller comme je le veux, meme sexy, sans qu'on viennent me déranger. »
- « Ça me fais penser à un style musical riche mais malheureusement méprisé et incompris. Je sais qu'on pourrait direct penser à de la drogue, et oui il y en a, mais pas plus qu'ailleurs. La plupart des gens que je croise en tech sont des gens ouverts d'esprits, créatifs et super gentil. »
- « Ça me fais penser à des lieux industriels, en perif, dans des zones urbaines abandonnées. »

<sup>&</sup>lt;sup>215</sup> Les extraits sont laissés tels quels, orthographe compris

- « Des raves, des usines, des entrepôts industriels, de l'urbex, des grosses enceintes, du mix, des dj »
- « Underground, rave, dj, acid, dark »
- « De la musique dans un premier temps. Et puis c'est aussi un truc un peu underground, genre une contre culture, qui casse les codes »
- « Ça me fais penser à de la danse, de la musique forte, des gens stylés, des drogues mais pas que, la liberté »
- « Underground, sale, drogues, md, ketamine, caissons, boom boom, acid, rave, dark, et j'ai plus d'idée »
- « Rébellion, musique forte, des basses, la foule, de la danse, des entrepôts, de l'urbex, des soirées dark »
- « Ça me fais penser à de la danse, des styles musicaux, des DJ, de l'art »

## Sur les attentes des personnes ayant répondues dans un événement techno :

- « Que les gens soient respectueux, que les lieux et clubs fassent attention aux potentielles agressions et nous aident »
- « Des lieux avec des lumières néons, sombre, de bonnes enceintes »
- « Une bonne scénographie, un bon jeu de lumière, une bonne programmation inclusive si possible, de la sécurité »
- « De la sécurité, je m'y sens généralement bcp plus en sécurité, et de la place, des lumières colorées, un système son de qualité »
- « J'aime bien que ce soit dans des lieux un peu cool, pas une boite de nuit classique. Souvent les clubs techno sont mieux décorés »
- « De me sentir en sécurité, entouré, avec des personnes qui me ressemblent c'est à dire plutôt mise de côté en général »
- « que le club ou le collectif soit cool et que je puisse me sentir à l'aide peut importe ma tenue »
- « Qu'il y ai du monde, des gens sympas, des lumières, un public averti qui ne juge pas »
- « Je dirais que j'attends d'être surpris, j'aime bien que chaque soirée soit différente, que le jeu de lumière change, voir que le lieu change, et le style de musique aussi »
- « J'aime bien que ce soit dans des lieux vastes et qui reprennent l'esthétique des raves, genre dans des warehouses, des lieux insolites, des friches, des sous terrains »
- « J'aime aller dans des clubs et des festivals type raves originaux, avec des lumières et des systèmes sons impressionnants comme celui du Berghain par exemple. J'attend d'être surpris, de vibrer, d'entrer en trance »
- « pour moi quelques lumières colorées, une salle sombre et un bon di ca suffit »
- « En tant que femme me sentir en sécurité et libre de m'exprimer comme je le veux. Ça c'est hyper important pour moi, et y'a qu'en techno que je me sens aussi libre »
- « J'aime être dans un espace grand pour avoir la place de danser, et que ce soit bien organisé, des toilettes accessibles, des points d'eau, un staff qui fait attention aux autres. J'aime me sentir en sécurité, si je me drogue, je veux me dire que le staff va pas me foutre dehors dans le froid si je fais un bad, mais prendre soin de moi »
- « J'attend qu'il y ai un lieu sombre avec un bon jeu de lumière, un stand de sécurité, de l'eau, des videurs pas relous »

- « Je veux que le lieu vaille le détour, qu'il fasse un peu techno genre industriel avec des lumières néons et tout, et je veux de la sécurité, que ce soit bien encadré, et pas trop cher »
- « En tant que femme j'attend de me sentir safe, ça veut dire que le staff soit à l'écoute, que si je me plains d'un mec c'est pas moi que le videur va sortir... mais en général en techno ça ça va. Et sinon ça dépend de combien j'ai payé mais j'attend soit un club sympa un peu intimiste, soit un show avec des lumières, des grands noms etc »
- « J'attend qu'il y ai de la bonne musique et donc un bon système son. J'aime que ce soit bien organisé donc pas des toilettes pourries et deg, des vestiaires sécures et pas trop cher, un endroit pour remplir sa bouteille d'eau... et j'attend de la sécu aussi, surtout en tant que femme »
- « Si je payes cher j'attend des grands artistes, une bonne scénographie avec des lumières, pourquoi pas du vjing sur écran... Sinon j'aime que ça reste pas trop cher (hors de question de payer 90 balles comme avec Rave Rebels là), que ce soit bien organisé, assez propre surtout les toilettes et vestiaires, et sécurisé. »
- « J'attend beaucoup de choses. Déjà que la musique soit cool, donc je sélectionnes, et un bon système son. J'aime bien que le lieu soit sympa genre un souterrain, une rave, un festival cool... Et j'attend de la sécurité, de l'organisation, des prix pas trop élevés genre pas 8€ la pinte »
- « J'aime bien le fait que la techno reste pas trop chère par rapport à beaucoup de boites, ou de concerts, même si les prix augmentent là. Et j'attend que ce soit bien organisé, sécurisé, que le personnel soit cool, notamment les videurs et la sécu »
- « J'attends que le lieu adopte une certaine esthétique, industriel, sombre. J'attends aussi qu'il y ai de la place, des toilettes, vestiaires, bar facile d'accès... Et j'aime que ça reste pas trop cher. »
- « J'attends avant tout de m'y sentir bien, notamment par rapport à une boite plus classique. Ça passe par le fait que c'est généralement pas cher, en tout cas y'a pas de tables avec ceux qui payent des bouteilles chères par rapport aux autres, et tout le monde est à égalité, c'est hyper agréable. J'attend pas forcément mais j'aime bien quand il y a des stands de sensibilisation, notamment avec des pailles pour ceux qui prennent des drogues, que ça se fasse en toute sécurité, et des bouchons d'oreilles (c'est super important de protéger ses tympans!!). Et j'attends qu'il y ai une bonne équipe de sécurité bienveillante et bien formée. Ah et évidemment de la musique que j'aime et une scénographie sympa. »
- « J'attend que les hommes me foutent la paix et me laissent danser comme je veux »
- J'attend que ce soit sécurisé par des gens gentils et qui connaissent leur métier, pas des videurs un peu cons qui se prennent pour on sait pas qui. »
- « Je veux que ce soit safe et pas trop difficile d'accès et que ca coûte pas une blinde »

# Sur ce que les enquêtés retiennent de l'engagement des artistes et l'attention qu'ils et elles y portent :

- « Souvent les DJ sont pour l'égalité homme femme comme Anetha, et les droits LGBT, et contre le racisme comme avec le mouvement BLM »
- « Je regarde surtout si il y a de la parité dans les line up, si les DJ ne sont pas des fachos (même si c'est rarement le cas en vrai), et si ils soutient certaines causes »
- « on va dire que je fait surtout attention à si ce ne sont pas des gens d'extrême-droite, si le collectif est pas connu pour des affaires de violences sexuelles etc »
- « Leur engagements vis à vis des drogues, du féminisme comme anetha ou Amélie Lens, contre le racisme comme Eczodia, contre les discriminations comme Kiddy Smile »

- « Ce sont souvent des "petits" engagements. Rien de partisan sauf si c'est s'opposer à l'extrême-droite, mais ils vont lutter contre les discriminations etc »
- « Depuis peu je fais de plus en plus gaffe à si les DJ se positionnent. Les clubs etc je sais que c'est pas toujours possible pour eux de trop prendre position, ils peuvent perdre des subventions etc, mais y'a des trucs je suis intransigeant. Si le club affiche pas clairement que chaque geste déplacé, raciste, homophobe etc est proscrit, ça m'intéresse pas »
- « Je trouves que les artistes techno, les clubs, les collectifs etc sont assez politisés. La non discrimination est souvent très stricte, on est directement viré d'un enlèvement si on est homophobe ou raciste. Et les propos sexistes sont complètement bannis. Évidemment y'en a toujours, mais peu je trouve comparé à d'autres milieux »
- « Généralement les DJ restent assez politiquement corrects. Si ils s'engagent publiquement ça va être contre des trucs assez extrême comme Trump ou Zemmour, ou contre les discriminations »
- « En général je fais juste attention à ce que ce ne soit pas des violeurs, agresseurs, raciste etc... pas de ça en tech! »
- « Je retiens surtout les slogans anti police mais c'est tout »
- "Je regarde surtout si il y a de la parité dans les line up, si les DJ ne sont pas des fachos (même si c'est rarement le cas en vrai), et si ils soutient certaines causes »
- « Féminisme, contre le racisme, contre l'homophobie »

## Sur ce que les enquêtés qualifient de « culture techno » :

- « C'est avant tout une contre culture pour moi, une culture des personnes marginalisées que la société met de côté, que ce soit les pauvres, les jeunes, les femmes, les gays... En tout cas, à la base ça n'est pas un truc de richous »
- « C'est être capable de faire preuve d'ouverture d'esprit, de curiosité, aimer aller vers les gens, et aimer la techno évidemment. »
- « Une façon de penser et de voir le monde, être en communion avec les autres peut importe d'où ils viennent et danser »
- « C'est une facon de penser, une ouverture d'esprit, ca dépasse le côté musical »
- « Je sors en tech depuis pas très longtemps, mais je dirais que la techno c'est un petit millieu où tout le monde se connaît un peu, et où on fait la fête tous ensemble peut importe d'où un vient. C'est surtout ça l'idée derrière la techno pour moi, c'est trop fort pour qu'on ai le temps de se prendre la tête »
- « Pour moi c'est une culture contre celle de la société, genre la culture dominante. En tech t'as des gens qui sont souvent rejetés parce qu'ils sont gays, noirs... ou même des femmes de plus en plus. Et on se retrouve entre nous pour faire la fête, oublier la société le temps d'une rave »
- « La culture techno c'est tout un état d'esprit. Ça va largement plus loin que la musique. C'est une mode, une manière de faire la fête, pleins de genres différents... et surtout c'est des gens »
- « C'est se retrouver entre personnes partageant la même passion dans des endroits safe et cools pour faire la fête, parler musique... c'est beaucoup dans le partage »
- « Je dirais la possibilité d'être qui on a envie d'être. Peut importe ton corps, ta couleur de peau etc, tu peux venir habillé comme tu veux. Même si t'es gros.se tu peux te mettre à moitié nu tout le monde s'en fou, tu peux venir habillé en princesse tt le monde s'en fou aussi »

- « La culture techno c'est la culture des clubs, des raves, de la nuit. C'est sortir et retrouver des potes avec qui t'as les mêmes passions, c'est oublier ses problèmes le temps d'une soirée, c'est rencontrer de nouvelles personnes... »
- « C'est une grande famille de potes qui partage une passion pour la techno, la danse, l'art »
- « Je dirais un état d'esprit, de partage et de solidarité entre ravers. On se connaît tous un peu et on se reconnaît à chaque soirées, on se partage nos sons, notre passion »
- « ce que je qualifierai comme étant la culture techno c'est une manière de se comporter, une manière d'être, genre être ouvert d'esprit, de sentir libre, c'est bcp plus que de la musique »
- « Pas d'idée précise, mais peut-être le fait de s'habiller en noir, lunettes de soleil etc, et des danser dans des lieux industriels »
- « Pour moi c'est une façon de vivre. Souvent quand on sors en techno, on retrouve les mêmes personnes chaque week-end, on partages des souvenirs, des émotions. On adapte nos tenues, test des trucs, c'est fun »
- « Un mouvement social culturel du peuple qui créer une musique qui lui est propre. Malheureusement aujourd'hui c'est plus une industrie qu'autre chose... »
- « C'est une mode pour moi, c'est à dire un style vestimentaire et une manière de se comporter. Un ensemble de normes et de valeurs qu'on intériorise »
- « Jsp trop, mais je pense qu'il faut être ouvert d'esprit »
- « C'est une manière de consommer de la musique, tout un art autour de la danse, de lieux abandonnés... dans la techno y'a un coté urbex souvent »

## Sur les règles propres à la techno :

- « Y'a tout un tas de règles comme ne pas sauter n'importe comment en tombant sur les gens etc, ça a a voir avec être capable de gérer sa consommation. Mais aussi justement faut être capable de rester bienveillant, faire attention à ceux qui nous entourent. »
- « On ne crie pas, ne touche pas les femmes, respecte le lieu, ne bouscule personne ne faisant des pogos par exemple, et on fait attention aux autres »
- « Ba comme je disais c'est un petit milieu, les gens tu les recroises souvent, donc si tu fais de la merde genre tu sais pas te gérer ou quoi, ça va être mal vu »
- « En techno y'a des codes à respecter. En soi c'est cool de s'habiller avec le style techno, mais je dirais que c'est surtout que c'est bien d'être atypique. Et surtout il faut respecter les autres. »
- « Si tu veux être accepté en techno, peut importe où tu vas (et j'en ai fais des soirées tech), il faut que tu sois respectueux. En techno tu peux pas faire le prince comme dans une boite où tu paye le videur et la bouteille. On est tous à égalité, concentré sur le son. Faut être capable de se gérer, de faire attention aux autres... »
- « Y'a des trucs un peu bidon mais déjà que c'est mal vu en boîte d'insulter, de pousser etc, en club tech c'est encore pire. Faut vrm être sympa et tout, et finalement c'est comme ça qu'on passe les meilleures soirée »
- « Partager sa bouteille d'eau, avoir des chewing-gums, regarder autour de soi pour faire attention aux autres, pas discriminer, respecter le consentement... »
- « Être respectueux, pas trop de photos avec flash, pas crier ou empêcher les autres d'écouter la musique, se concentrer sur le son »
- « Pas trop utiliser son flash et crier, ça c'est vraiment chiant, pas toucher les gens sans leur consentement ou fixer du regard, respecter le lieu, les artistes etc »

- « En techno faut savoir se tenir, ne pas faire dévisage les gens qui ont des tenues originales ou un peu provocantes, ne pas discriminer une quelconque minorité... si tu respecte pas tout ça t'es pas le bienvenu »
- « Se rendre en techno, c'est suivre tout un tas de règles, adapter son comportement. Même si dans la vrai vie on aurait pu être choqué de voir un mec maquillé ou en string par exemple, ba en techno on fait abstraction, c'est le vivre ensemble. Y'a plus tous les codes de la société, et ça fait du bien. Donc c'est important que chacun respecte les autres, ne dévisage pas. Enfaite il faut pas mettre les autres mal a l'aise. »
- « C'est super important de faire attention au lieu, c'est pas sympa pour les orgas ou les clubs sinon. Après je dirais que c'est toujours cool d'avoir des chewing-gums si certains en ont besoin, et de partager. Et aussi ne pas faire de pogos en criant et tout »
- « Souvent s'habiller avec un style particulier, en noir pas exemple. L'absence de jugements, ne pas faire valoir son argent aussi, en techno on s'en fou que tu sois riche ou pas, y'a pas ce truc de payer une grosse bouteille etc »
- « Il y a pleins de règles informelles comme ne pas faire venir n'importe qui, respecter le consentement, ne pas dévisager ceux qui vont avoir un style particulier, ou qui vont être un peu dénudé »
- « Se concentrer sur la musique pour entrer en trance, faire attention à ses oreilles pour pas qu'elles sifflent le lendemain, manger et boire de l'eau si c'est long »
- « Il y a des règles de savoir être du genre respecter les autres etc, mais aussi des règles propres à la techno qu'on apprends du style pas trop de photos avec le flash, sélectionner a qui on donne les infos pour pas faire venir des gens relous, pas faire de pogos ou de cercle dans la foule »
- « Le consentement avant tout, souvent c'est rappelé par les orgas, et la non discrimination »

## Sur les messages politiques dans la musique techno quand les entés en trouvent :

- « Avant elle l'était beaucoup plus [la techno, ndlr], je me souviens de mes premières raves qui étaient contre la police, le gouvernement, l'autorité en tout genre... aujourd'hui j'ai l'impression que cela c'est perdu »
- « Des messages féministes, contre l'homophobie, contre la police... »
- « Contre nos oppresseurs »
- « Pas de gros messages mais quelques fois les artistes prennent la parole pour des causes comme black lives matters, la Palestine, l'avortement... »
- « C'est la plupart du temps se positionner face aux politiciens, à la justice, à l'oppression »
- « Des fois les artistes vont afficher des drapeaux LGBTQIA, ou trans, ou palestinien c'est arrivé au bistrot st so »
- « L'opposition a tout système d'oppression. Proposer une nouvelle façon de s'organiser entre nous... mais encore une fois, aujourd'hui c'est moins le cas »
- « ACAB souvent »
- « Régulièrement les messages portent sur ne pas mettre de côté les gens, lutter contre l'oppression, contre ceux qui nous empêchent de faire la fête genre la police ou le maire etc »
- « De plus en plus je me rends compte que la techno, par sa configuration, s'oppose à la société. Y'a plus de hiérarchie, tout le monde est mélangé dans la foule. Les paroles des sons quand y'en a c'est souvent contre la police, contre les règles qu'on nous impose... et même le fait de prendre des drogues, c'est illégal en soit, c'est un peu s'opposer à ce qu'on nous impose »

- « Ça va être des trucs contre les discriminations, contre le gouvernement etc, mais c'est souvent pas hyper clair »
- « Des messages d'espoirs, de lutte »
- « Anti racisme, égalité homme femme, lutte contre les discriminations »
- « Des messages de lutte, de ne pas se laisser faire face à la répression »

## Annexe 5 : L'enquête qualitative par entretiens semi-directifs

Grille d'entretien utilisée pour les entretiens avec des personnes fréquentant des événements techno :

- Présentes toi.
- Quel rapport entretiens tu avec la politique ?
- Depuis combien de temps sors tu en techno et pourquoi est-ce que tu sors dans des évènements techno ?
- Est-ce que tu accordes une grande importance à l'artiste que tu vas voir ? Et comment tu sélectionnes ?
- Est-ce que tu portes une attention particulière sur l'engagement des artistes ?
- Est-ce que tu considères que la techno elle est de plus en plus populaire ?
- Qu'est-ce que tu qualifierais comme la culture techno ?
- Est-ce que tu considères qu'avec la popularisation de la techno, le public change par rapport à quand tu sortais en techno au début ?
- Est-ce que pour toi il y a des moyens qui sont mis en place par les clubs ou les collectifs pour conserver ce que tu qualifierais comme la culture techno ?
- Quand tu sors, est-ce que c'est plus en club ou dans des festivals organisés, ou en free party ?
- Est-ce que tu perçois des messages politiques dans la techno ?
- Connais tu l'histoire de la techno ?

#### **Entretien 1: Manon**

Manon et moi discutons un vendredi soir d'avril chez moi autour d'un café. Je demande l'autorisation pour l'enregistrement et commence ce dernier.

T- Euh bon déjà présente-toi dans les grandes lignes.

M- Je m'appelle Manon, j'ai fait une licence de sciences politiques, là j'ai abandonné, du coup je vis d'amour et d'eau fraîche. Je viens de [une ville du sud de la France], la cité de l'amour et du soleil ahah. Je suis venue à Lille, pour les études.

T- Quel est ton rapport à la politique ? Est-ce que t'es militante, abstentionniste, est-ce que t'es intéressée par la politique ou pas du tout ?

M- Alors je suis intéressée par la politique, je suis pas militante. Enfin je milite en... sur des mobilisations citoyennes. Mais je suis pas membre d'un parti... d'un parti quelconque. Je suis de gauche, d'extrême gauche. Et du coup j'ai un rapport à la politique qui est assez fort. Pour le coup j'en parle souvent, même autour de moi j'ai un contexte familial et amical qui est aussi très politisé. Donc pour le coup c'est des sujets qui reviennent souvent et dont on débat souvent.

T- Du coup depuis combien de temps est-ce que tu sors en techno et pourquoi est-ce que tu sors dans des événements techno ?

M- Alors pour le coup j'ai vraiment commencé à sortir en techno quand j'étais majeure donc à Lille. Parce qu'à [une ville du sud de la France] il n'y a pas forcément de clubs techno qui me plaisaient beaucoup ou en tout cas que je connaissais beaucoup. Donc pour le coup j'écoutais plus pour mon propre plaisir et puis j'étais pas forcément entourée de gens qui écoutaient beaucoup de techno. Donc ça m'a pas non plus motivée à découvrir un peu les scènes commerciales. Donc... et j'étais pas forcément intéressée par les *free parties* non plus parce que je me trouvais trop jeune. Et du coup je voulais pas me mettre dans des situations compliquées. J'ai envie de dire bourbier mais on va peut-être pas dire bourbier dans l'entretien.

T- Si tu peux tu dis tout ce que tu veux, on s'en fout.

M- Dans les situations bourbier donc pour le coup c'est vraiment à Lille que j'ai commencé et en République tchèque quand j'ai fait un Erasmus. Où là c'était aussi super intéressant de voir la techno déjà par d'autres artistes que des artistes français. Et en plus les clubs... techno à... en République Tchèque était vraiment chouette dans la ville dans laquelle j'étais. Donc ça m'a vraiment fait découvrir la scène techno, enfin la musique techno sous un nouveau... sous une nouvelle ère, une nouvelle image.

T- Est-ce que tu accordes une grande importance à l'artiste que tu vas voir ou pas du tout ? Est-ce que tu te laisses porter ? Et comment est-ce que tu sélectionnes ?

M- Alors oui, j'apporte une attention à l'artiste parce que je regarde juste son style particulièrement pour être sûre que c'est un style qui me convient. Parce que j'aime pas assez les humains pour aller genre en scène techno pour juste le but d'aller en scène techno. Pour le coup j'y vais surtout pour le plaisir et la qualité de la musique. Et j'ai des styles quand même un peu qui se sont faits au fur et à mesure du temps. Donc maintenant je sais ce que j'aime et ce que j'aime pas. Donc pour le coup je choisis particulièrement une soirée pour ça. Et c'est des grands artistes. J'aime bien aussi me renseigner un peu sur leur background pour être sûre qu'ils soient pas pris dans des dramas que je n'ai pas envie de supporter ou de donner de l'argent. Donc ça pour le coup je fais aussi attention à ça pour les clubs dans lesquels je vais.

T- Du coup justement est-ce que tu portes une attention particulière à l'engagement des artistes ? Est-ce que tu te renseignes dessus ou pas forcément ? Enfin comment en fait tu vas essayer de te renseigner ?

M- Pour le coup je le fais un peu par exemple pour des artistes que j'aime beaucoup. C'està-dire que si je veux voir un peu d'artistes où je sais que plus ou moins j'aime bien, je fais pas forcément l'effort. Mais pour le coup je choisis des artistes que j'aime beaucoup. Je fais l'effort pour être sûre que je peux leur donner tout mon amour. Parce que c'est quelque chose que je fais déjà avec beaucoup de choses autour de moi, que ce soit dans l'art, etc. Donc c'est sûr que j'ai pas non plus envie de passer sous silence pour la techno. Et parce qu'il y a en plus tellement d'artistes que pour le coup j'ai pas envie de m'embêter avec des artistes dont j'ai pas envie de leur donner de l'argent. Et je sais que ça me gâcherait l'expérience. De savoir que derrière, je m'amuse, mais que derrière je soutiens et je finance quelqu'un qui correspond pas à mes valeurs.

T- Est-ce que tu considères que la techno elle est de plus en plus populaire ?

M- Oui. Pour le coup oui. Parce que moi au lycée c'était un peu particulier parce qu'en plus j'étais dans des centres-villes. Donc les gens que je connaissais mais beaucoup c'était surtout du rap, etc. Donc j'étais pas non plus dans un lycée qui était très alternatif. Et j'avais des amis dans un autre lycée. Qui étaient plus en banlieue. Où là pour le coup j'écoutais de la techno avec eux. Mais c'est vrai que maintenant de plus en plus je vois qu'avant la techno c'était un petit peu vu comme juste des drogués qui écoutaient du bruit. Et pour le coup maintenant au vu de la pluralité des artistes qui existent et qui proposent des sons complètement différents. Finalement la techno on peut pas résumer ça à de la hard qui fait du boum boum. Mais vraiment genre à toute une différence de son, etc. Donc pour le coup je pense que ça s'est aussi démocratisé. Grâce à ça et pour le fait que maintenant c'est vrai que je vois beaucoup plus de milieux sociaux par exemple différents. Donc c'est vrai que par exemple si on voit des gens en école de commerce. Moi je les aurais pas forcément imaginé avec l'image que j'ai de l'école de commerce qui est peut-être un petit peu faussée aussi. Mais dans l'idée c'est vrai que ou les médecines, etc. Ou c'est vrai que en fait je me rends

compte qu'absolument tout le monde finalement aime bien la techno, etc. Alors pour le coup je pense qu'il y en a plus de part qui aiment plus aussi le concept du bruit et de la drogue. Donc du coup je pense qu'il faut pas forcément tout trouver ça beau, magnifique et tout le monde est trop mignon. Mais ouais je trouve que pour le coup ça s'est quand même bien popularisé. Même si en vrai je pense que c'est aussi avec les réseaux sociaux. Parce que moi mes parents ils allaient déjà en scène techno pour le coup quand ils étaient jeunes. Alors peut-être que mes parents sont aussi un petit peu particuliers c'est aussi possible dans l'idée. Mais du coup c'est pas forcément quelque chose je pense qui a été beaucoup plus popularisé. C'est juste qu'il est revenu peut-être un peu aussi au goût du jour avec même avec les différents trucs électroniques qui existent maintenant. Où on peut faire aussi des sons beaucoup plus différents avec beaucoup plus de résonance et de travail. Donc pour le coup je pense que c'est plus une question de visibilité qu'une question de popularité pour le coup et voilà.

T- Qu'est-ce que tu qualifierais, si ça existe, comme la culture techno?

M- Pour le coup je pense que si on va un peu sur du caricatural voilà je dirais que c'est quand même... pas mal de jeunes qui se retrouvent entre eux et qui se retrouvent peut-être pas forcément dans tous les codes de musique classique ou de boîte classique où on boit beaucoup d'alcool et puis on écoute des musiques qui finalement ont pas forcément trop de fond derrière non plus. Et qui se perdent un peu là-dedans aussi de juste je fais ca tous les week-ends mais je sais pas trop pourquoi je le fais. Je vais juste suivre un bain de foule et me mouler dans le moule. Pour le coup je trouve que la culture techno est un peu plus particulière. Parce qu'on retrouve des gens qui... généralement ont quand même à peu près les mêmes valeurs. Ou en tout cas moi dans les cercles dans lesquels je côtoie je tombe pas forcément des gens qui sont si éloignés de moi que ça. Et ouais je dirais que c'est avant tout des gens... Que c'est avant tout des gens qui aiment se retrouver aussi pour parler de son et pour parler musique. Et... Comme ca existe dans d'autres styles pour le coup mais je trouve que la culture techno c'est aussi beaucoup dans le partage. Dans le partage des sons, dans le partage des bouteilles d'eau. Dans vraiment c'est... Et je trouve que je me sens quand même plus en sécurité dans la techno que dans la boîte classique. Donc je pense que ça en dit un peu aussi sur cette culture techno où les gens font quand même un peu plus attention aux gens qui sont à côté d'eux. Et respectent aussi plus l'espace social des gens. Et pour le coup c'est ça aussi que j'aime beaucoup dans la culture techno.

T- Est-ce que tu considères qu'avec la popularisation de la techno, est-ce que le public t'as l'impression qu'il change par rapport au début où tu sortais ou pas forcément ?

M- Pour le coup je pense que je peux pas forcément répondre à cette question parce que je sors dans la scène techno depuis pas super longtemps. Donc je vais pas avoir une idée sur les dix ans en arrière. Donc voilà mais c'est plus... Mais je dirais par contre que je découvre que des gens auxquels justement j'avais jugé qu'ils aimeraient pas forcément ça. Qui écoutent. Qui écoutent ça pour le coup plus donc comme je disais les médecines ou les écoles de commerce etc. Ou les ingénieurs. Où je m'étais dit que c'était vraiment pas leur

milieu et qu'en fait si pour le coup tout le monde écoute ça donc je dirais que c'est plus ce niveau là.

T- Est-ce que pour toi il y a des moyens qui sont mis en place par les clubs, les collectifs etc. Pour conserver ce qu'on pourrait qualifier comme la culture techno ?

M- Oui. Parce que pour le coup s'il y a bien un seul endroit dans le monde de la nuit où j'ai vu des gens qui écoutent ça, où il y avait des stands qui... qui proposaient par exemple des bouchons d'oreilles ou même ouais juste de la prévention, de l'écoute etc. Pour le coup je l'ai vu qu'en techno. Donc je pense oui qu'il y a un effort qui est mis en place pour que les gens se sentent au mieux et au plus protégés possible. Et pour le coup j'ai fait le seul festival techno que j'ai fait. Il y avait des stands pour faire attention aux gens, aux VSS<sup>216</sup>, des membres justement qui donnaient des petits *goodies* en termes de chewing-gum, bouchons d'oreilles etc. Que j'ai pas forcément retrouvé dans des festivals qui sont très classiques. Enfin très musique populaire classique comme du rap etc. Ou même dans des boîtes classiques. Et je trouve que les videurs font aussi plus attention. Ça rentre pas dedans. Si ?

T- Si dis ce que tu veux.

M- Et je trouve que les videurs sont aussi plus agréables et ils mettent plus en sécurité dans certains clubs techno que dans des scènes classiques où t'as l'impression qu'ils rôdent un peu. Mais tu sens pas forcément à l'aise quand ils sont à côté de toi. Que pour le coup je trouve qu'en scène techno ils font assez attention à toi et ils sont assez avenants. Donc je pense que ça participe aussi beaucoup au sentiment du coup de sécurité qu'on peut retrouver.

T- Du coup est-ce que en tant que femme tu te sens potentiellement plus en sécurité ou pas forcément quand tu sors en techno ?

M- Oh j'adore la question. Oui. Pour le coup beaucoup plus. Parce que comme je disais tout à l'heure je retrouve déjà plus ce sentiment où les gens te touchent pas forcément. Et je trouve qu'en scène, qu'en boîte classique je pense qu'il y a beaucoup d'hommes particulièrement qui veulent juste pécho. Et pas forcément profiter du son ou de la boîte. Et donc du coup qui peuvent être un peu insistants. Qu'en scène techno on m'a jamais embêtée, on m'a jamais fait un regard de travers ou un geste de tête. Donc pareil je veux pas forcément enjouer la situation. Je pense qu'il y a du mal partout et des cons partout. Mais en tout cas en tant que femme je me sens plus en sécurité dans des scènes techno. Et vis-à-vis par exemple des videurs qu'il y a ou même des gens qui tiennent les boîtes qui sont aussi plus attentifs je trouve que dans les boîtes classiques.

T- Du coup bah tu as un peu déjà répondu mais quand tu sors du coup c'est plus en club ou en festival organisé et pas forcément en free party.

<sup>&</sup>lt;sup>216</sup> Violences sexistes et sexuelles

M- Oui. Pour le coup j'ai jamais fait de free party. C'est pas quelque chose sur laquelle je suis fermée. J'aimerais bien maintenant. C'est vrai que quand j'étais plus jeune j'avais plus de possibilités. J'avais beaucoup d'amis qui étaient dedans. Mais ça me stressait un peu donc maintenant je pense que ça me plairait plus. Mais je pense que j'évolue pas non plus forcément dans des cercles où ils ont des routages particuliers. Donc c'est vrai que j'y suis encore jamais allée. Mais je sais que c'est une expérience que je ferai un jour dans ma vie et dont j'ai hâte. Après pour le coup j'aime aussi beaucoup le... je préfère quand même l'idée de la scène techno qui est payante mais organisée. Parce que je trouve ça juste aussi de rémunérer les artistes. Et pour le coup bah la techno c'est pas... pour moi c'est pas juste des gens qui jouent sur une table de mixage. Comme ça peut l'être par exemple en free party. Alors c'est très bien que du coup des gens peut-être un peu plus jeunes expérimentent avec un public. Mais pour le coup j'aime beaucoup le concept de rémunérer les gens à leur juste valeur. À la valeur dont ils méritent.

T- Du coup qu'est-ce que t'attends toi quand tu te rends dans un événement techno?

M- Pour le coup j'attends du bon son. En premier lieu. J'attends du bon son. J'attends des bonnes structures. S'il y a par exemple un bon fumoir. Ou si les bars sont accessibles. S'ils vendent des bouteilles d'eau par exemple. Ce genre de choses. Et voilà. J'ai oublié la question en fait.

T- Qu'est-ce que t'attends en fait dans un événement techno?

M- Ouais et... et j'attends aussi que la salle soit assez grande pour qu'on puisse quand même se mouvoir. Et pas forcément du coup être collé peau-peau contre quelqu'un d'autre.

T- Est-ce que tu trouves qu'il y a des messages politiques dans la techno ou pas forcément ?

M- Pour le coup je dirais oui et non. Parce que si je peux donner un exemple. Par exemple il y a un club à [une ville du sud de la France]. Qui s'appelle [nom d'un club de cette ville] qui avait accueilli un politique. Et il y a des artistes que je connais qui ont refusé d'aller dans ce même club. Parce qu'ils étaient en désaccord avec le politique qui y était venu. Donc pour le coup je trouve qu'il y a quand même une certaine politisation de ce côté-là. Après j'ai... Et dans certains sons par exemple. Il peut y avoir des slogans par exemple contre la police. Ou justement... ou contre certains politiques. Donc je pense qu'il peut y avoir une politisation à ce niveau-là. Après... j'en ai pas forcément beaucoup vu. Et c'est pas forcément quelque chose que j'attends non plus particulièrement. Mais je dirais que c'est oui mais peut-être à 40%.

T- Et dernière question. Est-ce que tu connais un peu l'histoire de la techno ou pas forcément ?

M- Pas forcément.

### **Entretien 2: Charlotte**

Nous nous sommes vu en avril 2024 chez moi autour d'un café, avant que Charlotte aille rejoindre un événement techno à Slalom. Elle me donne son autorisation pour l'enregistrement et nous commençons.

T- Alors du coup présente toi dans les grandes lignes genre qu'est ce que tu fais dans la vie ?

C- Ok bah du coup je m'appelle Charlotte... je suis désolé j'ai plus de voix... j'ai 20 ans et je suis en études d'audiovisuel en option son au BTS audiovisuel de [une ville du Nord de la France], voilà, donc je serai diplômé en juin si tout se passe bien et voilà...

T- Est ce que tu entretiens un rapport particulier à la politique ou pas du tout, est ce que ça t'intéresse ou pas ?

C- Je suis pas une passionnée, mais en vrai ça m'intéresse parce que là il faut s'intéresser... enfin c'est obligatoire et en plus je trouve c'est hyper important de voter parce que c'est quand même un droit de voter, c'est pas pour pour rien et en plus c'est important pour pas... pour comment dire... pouvoir choisir celui qui sera la tête un peu même s'ils sont tous pas ouf bah genre moi j'ai voté Macron parce que je suis pas forcément pour mais j'ai préféré ça que que Marine le Pen... Donc voilà donc je m'intéresse, oui je m'intéresse quand même pas mal via aussi les réseaux sociaux et tout avec tout ce qui se passe en ce moment, en plus il ya beaucoup de merde qui se passe je trouve politiquement parlant... c'est vraiment la merde mais nous on est concernés. Enfin c'est on est jeune si on s'y intéresse pas enfin je veux dire c'est pour notre avenir aussi donc donc c'est hyper important.

T- Depuis combien de temps est ce que tu sors en techno et pour quoi est ce que tu sors dans des événements techno ?

C- Moi ça fait deux ans je crois j'ai commencé parce que bah moi ça fait quand même bien cinq ans... plus de cinq ans que j'écoute un peu de tech mais au début c'était vraiment les choses de base électro de base genre Mandragora tout ça, Vorteks... vraiment les choses de base j'écoutais ça. Mais j'ai pas beaucoup d'amis qui écoutaient ce genre de musique à l'époque, donc en fait je sortais pas trop parce que je connaissais pas ce monde là, je connaissais, j'écoutais quelques musiques mais c'est tout. Je savais pas qu'il y avait, enfin je connaissais les raves de gens qui m'en parlaient mais voilà je savais pas plus que ça et j'ai été la première fois en rave à New Rave du coup à Valenciennes. C'était la première édition plus je crois, parce que j'en ai entendu parler via des potes du BTS. Parce que là on arrive en BTS il y avait plus d'amis à moi qui écoutaient de la tech donc je m'y suis plus intéressée et donc on y a été et j'ai trouvé ça vraiment génial. Genre le monde de la techno ce que j'aime bien c'est vraiment c'est hyper inclusif c'est il y a plein de communautés différentes c'est... enfin personne ne juge c'est un milieu qui va être très libre. Et sincèrement même si les clichés, c'est oui la drogue les viols nanana, c'est pas *safe*, enfin moi personnellement je n'ai jamais trouvé milieu plus *safe* que la techno parce que bah sincèrement même quand tu

y vas les seins à l'air pratiquement ou même on y va pas très très habillé disons y'a jamais personne qui m'a fait une remarque déplacée quoi que ce soit. Bien sûr il y aura toujours des personnes voilà... un peu lourde qu'il faut recaler, bien sûr faut faire toujours attention parce que ça a beau être un milieu un peu safe bah y'a toujours des connards partout dans tous les milieux c'est pareil. Donc il faut toujours faire attention à soi mais comparé aux boîtes habituelles... j'ai été une seule fois dans ma vie en boîte, enfin trois fois mais à la même boîte au Touquet, donc une toute petite boîte vraiment toute petite... bah les trois fois je me suis fait harceler je me suis fait toucher je me suis fait... insulter. Et en rave j'ai jamais eu ce genre de choses franchement j'ai jamais eu de problème en rave. À part une fois mais c'était vraiment parce que c'était un événement très communiqué donc c'est pas vraiment une rave mais sinon franchement oui c'est vraiment un milieu safe. Et puis c'est pas parce qu'on va en rave qu'on est obligé de prendre de la drogue, moi je me drogue pas, je ne bois pas je vais en rave et tout se passe bien et puis pour la musique aussi, la techno évidemment puis ouais c'est vraiment un milieu très appréciable, les gens sont tous super gentils, tout le monde te parle tu vas faire beaucoup de rencontres, beaucoup beaucoup de rencontres, c'est vraiment super.

T- Est-ce que tu accordes une grande importance à l'artiste que tu vas voir et comment tu vas sélectionner par exemple les artistes etc?

Sincèrement, pas énormément, moi je vais plus en rave pour les copains, enfin ça dépend vraiment des copains qui y vont. Après évidemment s'il y a vraiment un artiste que j'adore, je vais aller le voir mais il m'est arrivé plusieurs fois d'aller en rave sans connaître l'artiste que j'allais voir mais c'est bien parce que du coup ça fait des nouveaux artistes à découvrir et puis des fois on a des bonnes surprises. Mais ouais non l'artiste en soi moi ça compte pour aller... 50% quoi.

- T- Est-ce que tu portes une attention particulière à l'engagement des artistes lorsque tu connais un peu les artistes etc ou pas du tout ?
- C- Les engagements, pas sincèrement non parce que en vrai bah je trouve que, en tout cas les DJ de tech que je suis, vont pas forcément parler trop de ça sur leur réseau quoi. C'est ils vont partager leurs sons, leurs sets et tout mais... enfin en tout cas, j'ai jamais vraiment suivi un artiste et su les engagements qu'il avait enfin voilà.
- T- Alors du coup est-ce que tu considères que la techno elle est de plus en plus populaire, qu'il y a de plus en plus de personnes qui écoutent de la techno ou pas forcément ?
- C- Oui beaucoup trop même c'est devenu une tendance TikTok un peu malsaine parce que du coup bah, même si moi je suis récente dans le milieu de la techno entre guillemets et que je suis aussi jeune... mais moi en tout cas même à l'époque où je suis rentrée dans ce milieu c'était déjà moins comme maintenant parce qu'en fait aujourd'hui je trouve qu'il y a de plus en plus de jeunes, mais jeunes jeunes qui ont entre 16 et même plus jeunes et 18, 19 ans qui rentrent dans ce milieu. Et en fait, ils viennent principalement pour se droguer, se shooter à max, pécho à max et en fait ça donne lieu à des personnes qui sont pas forcément les

bienvenus ici dans le milieu, parce que forcément du coup ça mène à des dérives et tout, et puis ça devient moins *safe* et aussi les gens ils sont moins intéressés par la musique en soi. Puis pour moi j'ai pas de problème parce que les gens se droguent mais en fait à un moment si tu sais pas te gérer en te droguant bah ne te drogue pas enfin voilà moi j'ai pas envie d'avoir H24 des gens autour de moi qui sont défoncés qui n'arrivent pas à se tenir debout, qui sont là qui tombent sur toi... non c'est pas possible. Et donc ouais je trouve ça un peu dommage. Après c'est bien aussi d'avoir plus de visibilité maintenant au niveau de la techno mais du coup oui forcément il y a toujours des comment... des avantages et des inconvénients à une grosse visibilité comme ça. Surtout bah... en plus avec les réseaux c'est exacerbé encore plus donc ouais on a on n'a pas forcément du coup une meilleure image c'est un peu dommage parce que bah... les jeunes d'aujourd'hui sont, enfin la plupart pas tous encore une fois, mais donnent pas une bonne image du tout de ce milieu là.

T- Qu'est ce que tu qualifierais du coup comme la culture techno?

C- Pour moi la culture techno c'est plus une façon de penser, une façon d'être, c'est fin... c'est quand tu vas en *rave* ou quoi c'est le respect...respect des autres le respect de soi. Aussi c'est aider quelqu'un quand tu vois qu'il va pas bien. C'est vraiment aller en *rave* pour la musique en soi et pas pour se droguer ou pour pécho à max. Ça va être... enfin c'est plus ouais c'est une façon d'être une façon de penser c'est je sais pas comment expliquer c'est vraiment mais ouais c'est c'est un mode de vie un peu c'est c'est super compliqué expliquer vraiment.

T- Est ce que pour toi il ya des moyens qui sont mis en place pour par les clubs ou les collectifs etc pour conserver cette culture techno, cette façon d'être, ces valeurs ?

C- Bah je pense qu'ils essayent, mais en fait tu peux pas vraiment contrer... enfin tu peux pas interdire à certaines personnes d'y aller parce que... Enfin c'est compliqué. C'est toujours hyper difficile en plus de juger qui est bien qui est pas bien entre guillemets donc oui après ils essayent toujours de dire bienveillance toujours respect des autres donc il est puis même quand il ya des choses qui se voit entre guillemets comme des viols et tout ça des agressions je pense qu'ils essayent un maximum vraiment de d'éviter ces genres de choses mais c'est pour moi c'est compliqué en fait tu peux pas vraiment faire quelque chose contre.

T- Quand tu sors du coup c'est plutôt où ? C'est en club ou ou festival style *rave* ou par exemple en *free party* ?

C- Moi j'ai jamais fait de *free party* donc c'est plus *rave*, après les clubs je suis pas hyper fan moi ça va être plus dans les *raves* quoi les vrais *raves* dans les hangars... voilà dans les *warehouse*. Mais une *free party* bon en vrai j'aimerais bien en faire mais le problème c'est l'organisation quoi. T'es prévenu à la dernière minute, faut y aller en voiture c'est dans des champs c'est chiant. Enfin au moins une rave t'as des toilettes sur place et puis t'as tout sur place alors que là bah t'es dans un champ quoi.

- T- Qu'est ce que tu attends du coup toi quand tu vas dans un événement techno?
- C- Bah j'attends une bonne organisation déjà après ça dépend aussi de quel événement on parle de combien on a payé la place de qui on va voir tout ça et tout ça. Mais ouais j'attends bah... aimer la musique, après des fois c'est pas forcément le cas mais bon ça c'est chacun ses goûts. Mais j'attends de la part de l'organisation, c'est vraiment du respect de la bienveillance. Comme bah moi je me suis déjà retrouvé à pas être bien du tout et j'ai été accueillie super bien par par le comité d'accueil vraiment. Ils m'ont gardé avec eux ils ont pris soin de moi, et moi j'attends un minimum de ça. Et puis vraiment de la prévention comme des stands tout cons mais des stands avec des bouchons d'oreilles, des capotes, des trucs ça pour moi c'est important de fou. Après un minimum de confort genre les toilettes. Tout ce qui est même les prix genre que ça soit pas beaucoup trop cher parce que bah en fait... moi je bois que de l'eau mais au bout d'un moment la bouteille d'eau si c'est 2 euros 3 euros la bouteille ça revient vite cher. Donc ouais tout toute l'organisation, c'est plus au niveau organisation que j'attends des choses.
- T- Est-ce que tu perçois des messages politiques dans la techno ou pas forcément ?
- C- Pour moi, il n'y a pas forcément de message politique clair, mais la techno en soi, j'ai très rarement vu des gens d'extrême droite aller en tech, parce que déjà de base, la tech, déjà il y a énormément de communautés LGBT qui est présente, c'est un milieu très inclusif, il y a beaucoup de personnes d'ethnies différentes aussi, et enfin je veux dire, je vois mal un raciste et homophobe aller en rave, sincèrement, c'est pas l'esprit. Donc pour moi, oui, il y a forcément des personnes un peu plus visées que d'autres, mais pour moi, il n'y a pas non plus de message politique très clair, il n'y a pas de choses ouvertement dites.
- T- Et du coup, dernière question, est-ce que tu connais un peu l'histoire de la techno ou pas forcément, enfin d'où ça vient, etc.
- C- Alors, je m'étais renseignée à l'époque, avec tout ce qui est, je crois que c'est né à Londres, enfin c'est né en Angleterre... Mais j'avais lu un truc, mais je sais plus c'était quoi, mais sinon non, pas trop. J'écoute ce qui me plaît.
- T- Merci beaucoup, c'est parfait.
- C- Un autre truc si tu veux, c'est pour la question de la techno est de plus en plus populaire, enfin avec tous ces gens-là qui viennent dans la techno, les jeunes et tout, dont on parlait. C'est aussi le problème, je trouve, j'en ai parlé avec un ami à moi qui écoute de la techno depuis très longtemps, il mixe et tout. Et bon, lui, il est un peu conservateur entre guillemets techno, et en fait, donc ce qui est bien, c'est ce que je disais, ça ouvre à une plus grande visibilité, un plus grand public, tout ça, tout ça. Mais le problème, c'est que je trouve qu'aujourd'hui, du coup, les jeunes qui arrivent, ils n'aiment que le hard techno, sincèrement, et du coup, les DJ, je, enfin, ils adaptent aussi. Parce que forcément, on s'adapte à la demande, mais du coup, je trouve qu'il y a certains DJ, par exemple, qui étaient là depuis super longtemps et qui, aujourd'hui, mixent d'une autre manière, enfin qui ont changé leur

façon de mixer et je trouve ça un peu dommage, enfin, j'en avais parlé avec du coup mon ami et on avait parlé surtout de, bah, par exemple, Nico Moreno, qui lui, depuis très longtemps est dans le milieu de la rave, et enfin, moi, j'écoute pas forcément beaucoup, mais lui, il me disait que bah, Nico Moreno, il a toujours fait des sons, des sons de la tête. Très construit avec une certaine histoire un peu dans le son, avec des constructions qui sont intéressantes. Mais maintenant en fait ils se contentent de faire ce qui plaît aux jeunes et du coup c'est un peu dommage au niveau de ça qu'il y a certains DJ... et puis même ça se ressemble de plus en plus. Voilà...

T- Il y a plus autant de constructions et d'imagination de créativité qu'avant donc la techno elle est devenue un peu commerciale un peu *mainstream*?

C- Oui carrément ouais c'est ça c'est vrai qu'aujourd'hui sur TikTok tu tapes techno les trucs qui marchent et vraiment la hard tech, tout ce qui va être... comment il s'appelle le DJ là attends, il est super connu attends... Oguz. Ben voilà ça va être des DJ comme ça qui vont percer et voilà, après j'aime bien ce qu'ils font mais voilà il y a moins de diversité du coup ouais c'est ça on va dire toute la diversité qu'on pouvait trouver dans la techno elle est un peu broyée par ouais c'est ça sur les réseaux on voit que de la hard tech mais à côté de ça bah on parle pas de tout ce qui est autre genre alors qu'il y en a tellement enfin voilà il y a la mental, la *tribe* et tout c'est super aussi même *l'acid*. C'est un peu dommage du coup je trouve parce qu'il y a moins de diversité dans les sons en rave en tout cas parce que on teuf c'est pas la même catégorie non plus de son mais voilà je trouve ça un peu dommage.

#### **Entretien 3: Louis**

J'ai reçu chez moi Louis un après midi de mars afin qu'il réponde à mes questions seuls à seuls. Après avoir demander son autorisation pour l'enregistrement, je lance ce dernier. L'entretien à duré une vingtaine de minutes.

#### T- Présente toi :

L- Je m'appelle Louis, je suis vendeur depuis plusieurs années maintenant dans une boutique de prêt à porté, dans le centre de Lille. Je suis arrivé ici après avoir fait un BTS de vente, qu'était un peu chiant d'ailleurs, et surtout c'était à la campagne. J'en pouvais plus de la campagne du coup j'ai voulu venir à Lille, et voilà.

T- Est-ce que tu es intéressé par la politique ?

L- Euh ba je vote, je suis contre les racistes d'extrême droite et tout, après j'avoue que la politique ça m'ennuie un peu hein. Donc, je sais que c'est important hein, mais après je me renseigne pas plus que ça en vrai, je sais que c'est pas bien mais bon...

T- Tu n'es donc pas forcément militant ?

L- Euh non pas vraiment...

T- Depuis combien de temps est-ce que tu sors en techno et pourquoi est-ce que tu sors dans des évènements techno ?

L- Ça fait pas si longtemps que je sors en techno, je dirais 2 ans. Mais c'est marrant d'ailleurs, parce que avant j'aimais pas ça, moi j'écoutais surtout du rap et de la pop enfin des trucs un peu mainstream que tout le monde écoute. Et en fait c'est des potes qui m'ont un peu traîné là-dedans et le temps d'une soirée et je m'étais dit bah... ok vas-y... J'étais allé dans une boîte techno, une petite boîte techno à Lille [le nom est masqué], et en fait j'ai trouvé que l'ambiance était hyper cool enfin tout le monde nous fait des compliments. Les gens étaient super gentils. J'aimais bien le lieu, les lumières, elles étaient super cool, genre des LED au plafond qui clignotent, des lumières stroboscopique là... Enfin j'avais trop kiffé. Genre clairement ça n'avait rien à voir avec une boite...euh...ba une boite genre rap et tout. C'était beaucoup mieux et en fait la musique... bah de base moi j'étais vraiment du style à dire que la techno c'était un truc de drogués, que c'était juste du bruit, et finalement je me suis laissé emporté. C'est bête, mais comme c'est du boum-boum répétitif bah tu te laisse embarquer. Donc voilà, j'ai été pour une première fois dans cette boîte, et puis j'y suis retourné pas longtemps après et i'avais vraiment un entourage de potes qui adorait ça... enfin sur mes potes aujourd'hui hein. Ce qui est drôle, c'est qu'à chaque fois au fumoir bah je discutais avec des nouvelles personnes et des fois des discussions qui est clairement menaient à rien, enfin on se reparle pas après mais c'était rigolo, y'en a avec qui aujourd'hui je suis encore pote. Et à chaque fois c'est vraiment des gens de n'importe où, mais même si c'est des gens qui sont n'importe où, ça reste des gens qui sont hyper ouvert. Enfin moi je suis gay, et c'est important quand je sors que je me sente quand même en sécurité, je me suis déjà fait traiter de pd ou quoi dans des boites autres, mais jamais en boite techno, je m'y sens beaucoup plus safe...et plus représenté aussi. Donc au départ la techno, j'étais pas forcément hyper fan de la musique en soi, mais ce que j'aimais bien c'était les lieux, les gens... et puis en fait à force de sortir en techno bah je me suis mis en écouter et j'ai tout

de suite aimé. J'ai fait comme tout le monde, je suis d'abord allé regarder les plus gros artiste que tout le monde un peu connais, genre Trym, I Hate Models, Amélie Lens, Anetha etc quoi... Et moi qui aime bien la mode, bah en fait je me suis rendu compte que souvent les DJ ils vont être super bien habillés que leurs Instagram sont hyper cool, et qu'en fait c'est hyper inspirant. À chaque fois les visuels, je les trouves vraiment beau, genre on peut en faire des posters pour chez soi ahah... les lieux souvent ils sont cools, tu peux prendre des photos grave stylés pour tes réseaux... et c'est pour ça que j'ai vraiment continué à sortir la dedans, et finalement maintenant je me verrai pas du tout retourner dans une boîte standard.

T- Donc pour toi, il y a une vraie différence entre les boîtes de nuit commerciales conventionnelles, et ce que tu vas trouver dans des clubs techno ou des évènements techno légaux etc.?

L- Bah oui totalement quand tu vas dans une boîte de nuit souvent t'y vas parce que t'es un peu bourré et t'as pas forcément prévu à l'avance d'aller enfin en tout cas pour moi. Dès que je me retrouvais en boîte, c'était qu'une soirée au bar avait fini euh... avec beaucoup d'alcool dans le sang, on va dire. Quand je vais dans un club techno, bah souvent les places elles sont publiés un peu à l'avance, et en fait bah c'est exactement comme si j'allais dans un concert, c'est prévu parfois des mois à l'avance, je sais que tel le week-end je vois tel artiste. Et même par rapport à une boîte commerciale standard bah dans une boîte techno je peux y aller sobre, enfin c'est pas du tout la même démarche que lorsque je vais dans ce soit un autre type de boîte.

T- Donc tu accordes beaucoup d'importance aux artistes que tu vas voir ?

L- Ah oui oui oui énormément. Ça m'arrive d'aller de façon un peu random dans un club techno, mais la plupart du temps quand j'y vais, c'est pas ce qu'il y a un artiste qui me plaît. Je vais énormément sélectionner, enfin de plus en plus j'ai l'impression. C'est vrai qu'au début, je sortais, j'avais en fait remplacer la boîte de nuit par le club techno, mais maintenant je me suis calmé, donc quand je sors c'est plus, euh, culturel on va dire, je sais pas trop si on peut dire ça ahah... enfin t'as compris, genre quand je sors de la je suis content de voir un DJ, et même la scéno et tout. Et y'a certains artistes c'est limites des stars, y'en a que je rêve de voir en live genre Brutalismus 3000. Donc ouais, maintenant quand je sors en techno, c'est complètement différent, et je me verrai absolument pas retourner à ce que je faisais avant.

## T- Pourquoi?

L- Bah dans les boites de nuit les gens ils sont pas là du tout pour la musique ou quoi genre c'est juste boire... et voilà quoi. Alors que pour le coup en techno, alors oui y'a des gens qui se défoncent, genre ils se droguent, mais c'est pas comme en boite. Déjà en techno c'est plus sécuritaire. Quand les gens ils se droguent, c'est des gens qui connaissent la drogue, donc ils prennent dans des quantités normales et ils se gèrent. Et souvent dans les clubs le personnel il y formé à ça. On se sent plus en sécurité. Je sais pas si je peux dire ça mais ça m'est arrivé de prendre des drogues en techno, et c'était super safe. Les gens ils te

proposent de l'eau, des *chewing-gum*<sup>217</sup>. Après y a des gens qui clairement, ils y vont juste pour se droguer, mais c'est pas si différent des boites commerciales. Juste là ils s'en cachent pas, et limite c'est mieux. Au moins ça limite les risques de se cacher et de faire n'importe quoi. Après les drogues en techno, c'est quand même un peu un cliché, genre oui il y en a qu'en prennent, mais y'en a aussi énormément qui n'y touchent pas. Mais dans une boite techno, y'a une manière de se comporter qu'on a tous, qui est hyper bienveillante. Au début quand t'arrive en tech et que tu connais pas trop ça te surprends, et petit à petit, t'apprend un peu tout ça.

T- Donc des sortes de règles à respecter ?

L- Oui c'est un peu ça. Au départ t'es un peu un touriste, enfin moi j'étais limite dans l'abus, fallait toujours que je sois habillé en noir, ou en mode tech genre chaînes et tout, alors que maintenant je pense que j'ai beaucoup plus compris l'esprit. Je viens comme je veux être, je ne juges personne, j'essaye d'être le plus euh... avenant possible. Aussi j'ai toujours des chewing-gums sur moi ! Pas pour moi mais pour les autres, si ils en ont besoin. Je sais qu'on est beaucoup à faire ça. Et puis je connais beaucoup plus la techno en général. Au début entre les différents styles j'y comprenais rien, maintenant je sais faire la différence entre de l'indus, de l'acid, de la minimal, de la tribal et tout.

T- Qu'est-ce que tu qualifierais comme la culture techno, si tu considère qu'il en existe une ?

L- Bah pour moi y'a une culture techno, moi je dirais que c'est une culture d'acceptation, de partage... on est tous gentils, on s'entraide. C'est pas forcément le monde des Bisounours, mais y a vraiment cet esprit d'acceptation euh...de respect. Souvent en techno, tu vas trouver plein de gens hyper créatifs, trop bien sapés... vraiment c'est tout un monde que j'adore. On se retrouves toujours entre nous, tu rencontres pleins de gens que tu re-croises.

T- Est-ce que tu considère que la techno est de plus en plus populaire?

L- Totalement ...enfin, regarde moi ça fait pas longtemps que je connais ça. Donc oui la techno elle est clairement de plus en plus populaire et il y a de plus en plus de monde dans les évènements et dans les boites, d'ailleurs ça peut être un peu chiant ahah... Après y'a beaucoup de gens qui sortent en techno parce que c'est cool, enfin c'est hyper Instagramable. Y'as qu'à le voir, y'a de plus en plus de tatoueur qui propose des trucs, néo tribaux<sup>218</sup>, y'a des lunettes de vitesse dans tous les magasins<sup>219</sup>... moi je trouve ça super cool et super joli. Après c'est clairement une trend. Et c'est vrai qu'il y en a, c'est clairement des clichés... de plus en plus quand même. J'ai l'impression mais y'a aussi plein de gens qui sont là avant tout parce qu'ils aiment la musique et l'ambiance. Mais c'est vrai que par

<sup>&</sup>lt;sup>217</sup> un effet secondaire de certaines drogues telles que la MDMA est la mastication, pour éviter de se mordre la langue sans s'en rendre compte, certains utilisateurs utilisent des chewing-gums

<sup>&</sup>lt;sup>218</sup> un style de tatouage très à la mode dans le milieu techno, mais pas que, qui repères l'esthétique des tatouages tribaux mais en les modernisants

<sup>&</sup>lt;sup>219</sup> un des éléments phare du look techno, c'est les lunettes de soleils (qui peuvent permettre de camoufler des yeux aux pupilles dilatées par la prise de drogue, mais aussi de se protéger des jeux de lumières), et ces dernières sont souvent des lunettes au style aérodynamique

rapport à avant, aujourd'hui j'ai l'impression que tout le monde écoute de la techno, ou en tout cas que ça a moins cette image de musique de drogués. Plein de gens qui disent que c'est du bruit, et ça reste un truc un peu niche, mais globalement tout le monde connaît grâce à Tiktok et tout.

T- Même si ça fait pas si longtemps que ça que tu sors en techno, est-ce que tu constate qu'il y a une différence dans le public par rapport au début ?

L- Euh...oui. Mais ça dépend où en vrai. Avant je sortais [nom d'une boite lilloise], et j'ai arrêté parce que les gens je trouvais qu'ils étaient pas pareil qu'avant. Et puis aussi dans cette boite maintenant ils font des soirées d'écoles de commerces et tout, enfin c'est pas la vibe quoi. Si c'est pour que ça finisse avec des gens qui se battent non merci... Mais toute la petite communauté techno que je connais on a juste changé d'endroit. Maintenant on va [nom d'une boite lilloise], et là bas c'est grave plus safe. Des fois y'a des relous qui viennent juste pour les caméras (à comprendre, pour se faire prendre en photo, poster sur les réseaux, surfer sur la mode ndlr), mais ils sont plus rares là bas. En vrai c'est beaucoup mieux, mais oui on peut pas se le cacher y'a un public de plus en plus relou qui arrive, mais qui repartira dès que ça sera plus à la mode.

T- Est-ce que tu considère qu'avec la popularisation de la culture techno les collectifs et les clubs il tente de conserver la culture de la techno ?

L- Bah je vais pas faire le connaisseur en mode je connais toute l'histoire de la techno... mais ouais y a quand même pas mal de trucs... ou en fait directement quand tu penses à la techno tu penses à quoi tu penses euh... bah tu penses à des usines tu penses à des trucs un peu industriels, tu penses à des lasers, des néons, des collages... et clairement les évènements techno dans les boites, et tout souvent ça reprend ça. Si tu prends le collectif New Rave à Lille, quand ils font des trucs au Slalom, la dernière fois, ils avaient installé dans le Slalom des sortes de trucs en métal à des espèces de gros poteaux en métal genre comme si on était dans une usine. Souvent y'a pas mal de trucs qui soit emprunté à l'esthétique euh... rave. Et puis après je sais que la techno normalement c'est un truc un peu de... de pauvres comme le hip-hop et tout et mise à part quelques endroits en général, les prix reste très bas, en tout cas par rapport à une boite classique, y'a des artistes de tous origines, hommes, femmes, gays...

T- Est-ce que tu connais un peu l'histoire de la techno ?

L- Ba comme je te disais, je sais que, en tout cas à la base, c'est un peu un truc de pauvres. Enfin c'est comme le hip-hop, le rap et tout. Après d'où ça vient précisément je sais pas du tout. Berlin sans doute. Ça pourrait être intéressant faudrait que je me renseigne... Bah je lirais ton mémoire au pire ahah.

T- Est-ce que tu trouves des messages politiques dans la techno ?

L- Euh... ba y'a pas vraiment de paroles. Ou alors si c'est en anglais, allemand ou je sais pas quoi je comprends pas ahah. Donc non en vrai je trouves pas forcément beaucoup de trucs politiques dans la techno. Après j'en cherche pas forcément non plus aussi... c'est

avant tout de la musique. C'est là pour nous faire kiffer, nous réunir, et voilà quoi, ça reste fun. C'est ça qu'est cool aussi, on est tous réunis autour de la musique, peut importe qui on est... enfin ouais à condition d'être ouvert d'esprit et pas chiant. Mais ouais moi je pense même pas que la techno ça doit être super politique et tout.

T- Juste une dernière question, du coup quand tu sors dans des évènements où il y a de la techno c'est plus des évènements légaux ou des clubs techno, ou alors c'est dans des free parties ?

L- Des free parties genre les raves sauvages dans la gadoue là ? Non ça c'est moins mon truc. Déjà je saurais même pas comment y aller, ça a l'air super compliqué, et c'est pas du tout la même vibe en vrai. Enfin ça serai pas mon truc quoi. Je préfères les clubs, c'est plus propre et plus sécure, et même c'est plus joli et tout. Et les gens sont quand même super cool.

#### **Entretien 4: Nathan**

Nathan et moi nous sommes entretenus dans son appartement, avant de rejoindre des amis au bar. Après avoir reçu son autorisation pour enregistrer, nous commençons. L'entretien à duré une vingtaine de minutes.

#### T- Présente toi.

N- Alors je m'appelle Nathan, j'ai 25 ans et je sors d'une école d'ingé. Je viens pas de Lille de base, je viens de [une ville de l'est de la France], et je suis ni riche ni pauvre on va dire. Aujourd'hui je taff donc ça va. Quand j'étais étudiant c'était beaucoup plus galère.

T- Est-ce que tu est intéressé par la politique ?

N- Assez oui. Je me renseigne énormément, je vais manifester lorsque je peux, je fais valoir mes droits. Je pense que la politique c'est super important, il faut manifester, il faut aller voter, s'exprimer sur les réseaux, partager des trucs etc... Donc ouais je suis intéressé par la politique. Je suis pas dans un parti par contre, parce que y'en a aucun qui me plairait à 100%. Mais oui je me renseigne, je lis... Après je taff aussi donc j'ai pas non plus tout mon temps à y accorder.

T- Depuis quand est-ce que tu sors en milieu techno et qu'est-ce que tu trouves là-bas ?

N- Alors moi ça fait un petit moment que je sors dans les milieux techno, j'ai commencé, je dirais y a cinq-six ans en fait en sortant du lycée, ou un peu plus tard. J'ai découvert ça en fait par des amis j'écoutais déjà un petit peu de musique électronique, mais pour le coup même si j'écoutais, on va dire que je sortais pas forcément dans ce genre d'endroits. Donc la première fois que je suis sorti en techno, c'était dans un club de ma ville qui est une petite ville moins grande que Lille où y avait clairement un club techno et sinon des boîtes de nuit on va dire...euh...commercial que moi j'aime beaucoup moins. C'était sympa de sortir au début les premières fois où je sortais, je faisais des soirées, mais c'est vrai qu'au bout d'un moment la culture des boîtes de nuit, la grosse table avec la bouteille qui coûte une blinde, le fait que il y ait des gens qui se battent pour un oui pour un non bah en fait à la fin moi ça me saoulait et en fait la première fois que j'ai mis les pieds dans un club techno moi ce qui m'avait frappé... le premier truc en fait que j'ai remarqué c'est que les gens ils étaient là pour la musique, et pas forcément euh...pour se montrer. Quand tu vas dans un club techno, tout le monde est tourné vers le DJ et moi je dirais que la principale différence avec une boîte commerciale c'est que dans une boîte commerciale, les gens sont souvent en cercle, se regardent plus vraiment dans un club techno bah pas du tout tout le monde est tourné vers le son. Il y a une sorte d'unisson. On va dire où on est tous vers le même objectif qui est écouter de la musique et puis aussi le truc qui m'avait marqué c'est que les gens ils sont trop sympas. Enfin par exemple quand tu vas dans une boîte de nuit normale, les gens ils ont tendance à être tous pas très sympa dans le sens où quand tu essaye de te frayer un chemin dans la boîte bah c'est hyper compliqué les gens ils poussent pas... limite t'as l'impression de les déranger. En boîte techno, les gens vraiment sont trop gentils, t'essaye de passer pour aller rejoindre tes potes c'est toi qui va les bousculer un peu, et c'est limite eux qui s'excuse d'être sur ton chemin et ils te font passer on te faisant un grand sourire. Ouais pour moi c'est vraiment ça qui caractérise un club techno, c'est vraiment le

public, les gens sont complètement différent d'une boîte lambda...évidemment des fois y a des relous, et vraiment ça à rien à voir avec... avec ce qu'on va trouver dans une boîte commercial. Que j'aime bien en techno, c'est qu'on est libre de s'habiller comme on veut et il y a de plus en plus de clubs qui sont moins relous au niveau du du dress code. Par exemple des fois il va y avoir des soirées avec des dress code un peu imposé et il faut être tout en noir parce que c'est pour le but de la soirée quoi... mais moi je sais que je suis déjà allé en techno vraiment habillé en civil je dirais, et tu te fais pas recale fin c'est trop bien. Tout le monde est hyper gentil et si t'as envie de venir en noir avec des chaînes, avec des lunettes de soleil en étant le cliché de la techno pouf<sup>220</sup> bah tu peux, si t'as envie de venir avec juste un petit T-shirt et un jean... bah tu peux aussi et personne va te juger. Personne se regarde, se dévisage, ou c'est juste pour dire des compliments en fait. Même les meufs en vrai, la plupart il y en a beaucoup qui sont habillées avec des vêtements très courts etc. Et enfin moi je me dis dans une boîte commerciale elle se feraient traiter de pute et dans une boîte techno bah absolument personne leur dit rien, tout le monde fait sa vie, enfin j'entend moins de remarques sexistes quoi. Et faut pas se voiler la face, évidemment qu'il y a des agressions, ou des trucs comme ça, mais j'ai l'impression qu'il y en a quand même beaucoup moins.

Du coup tu m'as demandé ce que je cherchais dans un club techno bah déjà à faire la fête à m'amuser, à danser enfin je peux pas mettre de la musique aussi fort dans mon salon... mes voisins ils péteraint les plombs donc c'est cool de pouvoir faire ça dans des lieux insonorisé, avec des super lumières. Je peux écouter de la musique que j'aime bien, et puis surtout pour moi c'est vraiment une safe place où j'ai l'impression que je peux un peu être moi-même, que je suis libre de m'exprimer, et je me sentirais beaucoup plus en sécurité que dans d'autres endroits dans lesquelles on pourrait sortir style des bars un peu plus classique ou des boites commerciales. Et puis surtout en général maintenant quand je sors, j'y vais parce que c'est des DJ qui m'intéressent. Enfin maintenant la plupart du temps quand je prends mes billets pour aller à un évènement ou à un autre, c'est parce que le lieu a l'air cool, ou que c'est des artistes que j'aime bien...

T- Justement quand tu vas à des évènements techno, est-ce que tu accordes une grande importance à l'artiste que tu vas voir ? Et comment tu sélectionnes ?

N- Oui clairement, j'accorde une très grande importance aux artistes que je vais voir. Après perso j'écoute de la techno chez moi à la maison dans mes écouteurs etc. Petit à petit, j'ai commencé à me constituer une playlist de musique que j'aime bien et du coup à chaque fois quand je vois que il y a tel ou tel artiste qui est programmé ou dans une *rave*, en festival ou une soirée techno en club... je sors plus souvent club parce que ça coûte quand même moins cher... bah je vais prendre mes billets en fonction de ça, et puis c'est de mieux en mieux fait quand même souvent du bien. Bah je vais voir les artistes, ça sera tel ou tel style de techno. Je sais aussi à peu près quel style de techno j'aime et quel style de techno j'aime pas, donc c'est comme ça que je vais faire mes choix. Et généralement les clubs, ils affichent toujours sur leur Insta, le type de techno que ça va être, qui il va y avoir à l'évènement, même s'il va y avoir du VJing etc. Enfin, surtout que maintenant quand même ça coûte cher de sortir que on a pas forcément beaucoup de thunes tous, enfin on étudiants ou jeunes pour la plupart donc euh... donc on va sélectionner quoi. Et puis après quand je

<sup>&</sup>lt;sup>220</sup> Terme utilisé de base pour qualifié une femme couchant pour de la drogue en free party, mais détourné aujourd'hui de façon humoristique pour qualifié le fait de s'habiller, se comporter comme le consommateur de techno cliché

connais pas un DJ en général ce que je fais, c'est que bah sur les postes Insta va y avoir le DJ qui va être identifié donc il y a juste à cliquer et ensuite aller regarder la page du DJ et souvent les DJ sur leur Insta bah tu peux vite comprendre à peu près quel est leur univers. Ils vont partager des vidéos de eux qui mixent, partager les visuels de leur projet. Genre si tu vois que sur leur projet à chaque fois c'est des grosses usines et des trucs un peu crado, bah c'est sans doute qu'ils mixent l'indus. et après si l'artiste me plaît vraiment sur son Insta, en tout cas bah je vais aller écouter son SoundCloud, ou les sons qu'il a mis sur Spotify etc.

T- Est-ce que tu portes une attention particulière sur l'engagement des artistes ?

N- En vrai, oui, la scène techno je la trouve hyper engagée. On va... par exemple sur Lille il y avait une salle dans une boîte de nuit où le patron a été accusé de viols à multiples reprises, et maintenant cette salle, alors qu'avant y allait tout le temps... il y avait tout le temps des soirées techno dedans et tous les collectifs euh... l'investissaient. Et ben elle est complètement boycottée aujourd'hui. Et d'ailleurs tout le monde avait partagé ça sur Insta je me rappelle c'était y'a pas... c'était au début d'année là, c'était limite la honte, si tu continuais d'aller dans cette salle, dans cette boîte tout simplement... parce que c'était une salle qui était genre privatisable c'était pas dans la boîte mais ça dépend de la boîte... et si tu continuais d'y aller bah c'était la honte quoi. Je sais pas si tous les gens qui sortent en techno était au courant forcément de ça, mais il en faut elle a quand même énormément tourné et je pense que tous les gens qui écoute un peu de tech et qui sortent régulièrement dans ce genre de soirées ils ont étés mis au courant. Aujourd'hui, ou alors je suis pas au courant, mais je crois qu'il y a plus du tout de soirée techno dans cette boîte et c'est tant mieux. Tout ceux qui continuaient de s'y rendre étaient vraiment hyper mais vus. Souvent en fait c'est les artistes eux-mêmes qui vont dénoncer ce genre de truc. Pour dire que je trouve que la scène techno, elle est quand même engagé. En tout cas pour les artistes que j'écoute enfin je sais qu'il y en a pas mal qui prennent la parole sur des sujets, genre féminisme écologie etc. Y'en a beaucoup aussi qui vont dénoncer ce qui se passe par exemple en Palestine, ou la police aussi. Après c'est sûr que c'est pas non plus des prises de positions hyper poussées... mais normal en vrai. C'est des artistes, des DJ, ils sont avant tout là pour créer de la musique, des moments, mais j'comprends qu'ils soient pas à fond politique. Quand on sort en tech, c'est aussi un peu pour se vider la tête.

T- Est-ce que tu considère que la techno elle est de plus en plus populaire ?

N- En ce moment, ouais déjà il y a une grosse mode de la techno sur Tiktok, et en vrai ça m'énerve parce que y a des gens qui sont pas du tout de la culture techno qui viennent dans nos boites, dans nos lieux, et clairement qu'ont pas les codes. En plus il y a des gens du coup qui se mettent à mixer à droite à gauche, et clairement c'est nul ce qu'ils font. Ils vont juste reprendre une musique et rajouter des basses dessus et dire que ils ont remixés alors que ça en vrai c'est nul. Enfin c'est mon avis quoi, mais moi je trouve ça nul. Parce que aussi ça a le côté cool de la techno, c'est que tout le monde peut en faire tout le monde peut s'acheter des platines et tout le monde peut télécharger un logiciel sur son ordi et essayer de composer ou de mixer. Donc ça laisse la liberté à chacun d'essayer de s'exprimer, mais là vraiment des fois c'est juste des gens qui surfent sur la mode, ils font que ce qui marche genre de la hard techno, et délaissent complètement les autres styles. Et dès que ce sera plus à la mode ils arrêteront. On les remarque ces gens là, ils ont les tatouages clichés, habillés tout en noir, se prennent toujours en photos... donc ouais la

techno elle est de plus en plus populaire. Déjà y a de plus en plus de clubs techno, j'ai l'impression où on entend beaucoup plus parler. Même dans des festivals ou y avait pas du tout de techno avant, l'ai l'impression que maintenant ils mettent au moins une scène techno. C'est cool, parce que clairement tous les week-ends on peut sortir en techno enfin même un mardi on peut sortir en techno mais après moi j'ai peur que on perde un petit peu l'essence de la techno.

T- Tu parles de manière de se comporter en techno etc. qu'est-ce que tu qualifierais du coup comme la culture techno ?

N- Bah déjà pour moi il y a une étiquette en techno, y'a une manière de se comporter un peu comme au golf, je dirais que les règles de la techno c'est t'emmerdes pas les gens, t'évites de prendre en photo les gens aussi surtout avec le flash, la lumière elle est hyper basse et tout et on a pas envie d'être dérangé par ça. Tu cries pas, enfin y'a toujours un type qui gueule un peu mais c'est rien comparé aux boites classiques. Et ouais je trouve que en techno le but c'est que tout le monde doit être un peu plus sympa pour moi. La culture techno c'est qu'on est tous concentré sur le son. On a tous un truc qui nous fait vibrer, c'est la musique. Et d'ailleurs ça se voit dans la manière dont on danse en techno. En général on est tous vers le DJ, on est tous tournés vers le même point. Et en vrai je trouve ça un peu beau. Et la culture techno, c'est vraiment ce truc d'union où on est tous ensemble, et puis aussi il y a une esthétique particulière à la techno. Enfin, en général quand on pense à la techno, on pense tout de suite à des clubs un peu plus industriel et souvent les clubs ils reprennent cette esthétique là, dans des anciennes usines, dans des caves, on pense souvent à la lumière néon des flashs... la culture techno, c'est un espèce de mélange entre un public et une manière de se comporter qui est hyper bienveillante, et toute une esthétique qui englobe tout ça avec souvent un messages de liberté et qui laisse une bonne place aux personnes marginalisés. Car par exemple de voir des drag queen ou des personnes LGBT avec des tenues on va dire qui seraient pas hyper bien vu dans la rue... et ben là dans ces lieux là ils viennent habillés comme ils veulent et euh... y'a pas de problèmes. Et ça bah c'est clairement la culture techno. En tech tout le monde vient comme il veut.

T- Est-ce que tu considères qu'avec la popularisation de la techno, le public change par rapport à quand tu sortais en techno au début ?

N- Oui de fou, vraiment... vraiment je trouve que de plus en plus dans la plupart des endroits où je sors le public qui change et je sais qu'à des endroits dans lesquelles je sortais avant qui était vraiment des endroits un peu *underground* euh... pas trop connus, genre le sous sol d'un bar ou des collectifs jouaient, bah maintenant j'y vais plus. Enfin je suis lillois, et y'a clairement des endroits, je vais pas les citer, mais où je mettrai plus trop les pieds notamment parce que les videurs sont pas *safes*, et que y'a un public vraiment relous. Tu sais le genre de personnes qui vont pas te laisser passer si t'essaye de te frayer un chemin, ceux qui se croient seuls dans la boite, ceux qui gueulent là... heureusement parce que y'a certains lieux qui sont encore pour l'instant préserver, je sais pas si c'est parce qu'ils sont moins connu ou peut-être pas ce que c'est des lieux qui affiche plus de diversité dans leur programmation par exemple des trucs LGBT et tout et du coup ça attire moins ce public qui va plus dans la... les évènements techno d'écoles de commerces, mais du coup y'a encore des lieux cool, heureusement. Si comme en ce moment la techno c'est une mode, je me dis

que d'ici 2, 3 ans ça sera passé, et que ces gens ils vont partir ailleurs. Je vais pas mentir par rapport à avant, je trouve que ça arrive plus, des mecs chelous, des gens complètements défoncés qui se gèrent pas, voir même des agressions. J'ai l'impression que c'est général et que c'est un peu partout, mais que du coup ça arrive en techno. Je veux pas faire l'ancien, et tout genre c'était mieux avant, mais c'est vrai que j'ai quand même constaté qu'il y avait une différence.

T- Est-ce que pour toi il y a des moyens qui sont mis en place par les clubs ou les collectifs pour conserver ce que tu qualifierais comme la culture techno ?

N- Bah y'a énormément de clubs déjà qui part les décors et tout tentent de conserver l'imaginaire qu'on a de la techno, genre les entrepôts etc. Enfin par exemple y'a pas mal de collectifs qui tentent de... de te faire des des évènements dans des entrepôts, de décorer leurs clubs avec des néons, des lasers en mode rave. Du coup déjà dans les décors, on retrouve beaucoup cette esthétique là. Pour les affiches et tout, on retrouve pas mal l'esprit collage un peu fait main, ça fait penser à ce qu'il y avait avant dans les raves. Après, dans les évènements en soi, il y a beaucoup d'évènements, qui sont clairement inspiré de la culture rave, genre par exemple, en donnant les lieux à la dernière minute, même si parfois ça fait un peu juste élitiste, et ça rend ces évènements compliqués à découvrir. Et c'est vrai que y'a beaucoup de clubs qui mettent des show de drag queens par exemple en plein milieu des évènements. J'ai l'impression aussi qu'il y a beaucoup de clubs qui font attention de mettre autant de meufs que d'hommes dans les line up. Après c'est sure que la plupart des grands DJ et tout qu'on connaît souvent ils sont blancs et c'est des mecs mais j'ai l'impression que les clubs vraiment ils essayent de diversifier et de mettre en avant aussi des petits collectifs...et puis aussi pas forcément le même genre de tech. Après je sais pas, si c'est obligatoire ils sont obligés de le faire ou pas, mais à chaque évènement techno y'a toujours marqué en gros des trucs sur le consentement, des trucs sur les discriminations envers les minorités, parfois aussi y'a des gens qui font de la prévention là dessus dans les clubs...et sur la drogue aussi. En vrai, y'a pas mal d'efforts, j'ai l'impression, qui ont mis pour ne pas que la techno devienne trop mainstream, et que les nouvelles personnes qui arrive, elle soit sensibilisées à tous ces trucs là... pour que ça se passe bien.

T- Est-ce que tu connais l'histoire de la techno ?

N- Je me suis peu renseigné. Quand j'aime un truc j'aime bien connaître un peu le sujet quand même. Après je vais pas te mentir, je pourrais pas te faire l'historique de la techno. Genre je sais globalement que c'est apparu à Berlin, à Détroit aux US et tout... que c'est une musique populaire. Après je connais pas tout. En plus c'est tellement vaste la techno. T'as pleins de styles, ils ont tous leur histoire...

T- Est-ce que tu trouves des messages politiques dans la techno ?

N- Pour ma part oui. Comme je t'ai dis je suis un peu politisé, donc quand un son s'appelle « ACAB », bon bah je comprends que c'est contre la police. Donc souvent dans les paroles va y avoir ce truc un peu subversif, anti quelque chose, ou alors un peu *queer* ou quoi. Après c'est jamais très poussé, c'est pas du rap ou y'a de la place pour développer un propos. Mais même dans la manière où c'est fait la techno, c'est un peu anti-conformiste à la base. On peut avoir le style qu'on veut, dans des lieux sombres, à écouter des rythmes

saccadés hyper forts... je sais pas y'a un peu un truc qui s'oppose à tous les codes classiques et bourgeois. Mais après on va as se mentir, la plupart des gens que j'observe en tech ils ont même pas conscience du côté un peu politique de la techno. Ils sont là pour se vider la tête, pour faire la fête, aussi parce que ça devient cool, mais c'est tout. J'les comprends hein. Faut pas toujours politiser tout, sinon on devient fou.

T- Quand tu sors du coup est-ce que c'est plus en club ou dans des festivals organisés , ou en free party ?

N- Je me suis déjà retrouvé une fois dans une *free party*, mais ça a rien à voir avec les clubs. C'est pas que c'est mieux ou que c'est moins bien c'est juste que c'est complètement différent. Déjà faut être beaucoup plus motivé, et dans l'idéal, faut être véhiculé. Faut réussir à être dans les groupes pour réussir à y aller parce que les infos bah il faut pas qu'elles fuitent. Ça a vraiment rien à voir. Même les gens que tu vas retrouver dans des *free parties*, c'est pas du tout le même genre de personne que tu vas retrouver dans des clubs ou des *raves*. Sans vouloir être péjoratif, mais ça va plus c'est des punks à chien etc, et en club pas du tout. Je sais que y'a un peut cette gué-guerre entre clubs et *free parties*, et les clubs ça serait un truc de bourgeois, mais franchement je penses pas. Déjà parceque les clubs techno c'est pas forcément que des bourges qui y vont, au contraire même de ce que je vois, eux ils vont plus dans des boites à 1000€ la table, et parceque c'est pas la même culture, pas la même musique... Certains se plaisent plus dans les clubs, et d'autres dans les *frees*. Perso j'aime bien suivre des grands artistes, et clairement tu verra pas certains grands artistes en *free*.

## Entretien 5 : Jules, chargé de communication et de billetterie à Slalom

T- Du coup, première question, est-ce que tu pourrais me présenter rapidement Slalom dans les grandes lignes ?

J- Ok. Du coup, de base, Slalom, c'est la reprise du magazine Club Club, qui était du coup un lieu emblématique à Lille, qui a terminé pour des raisons... parce qu'ils voulaient arrêter, etc.... Et nous, on l'a repris avec trois acteurs majeurs. C'est Allo Floride, qui est du coup une maison d'artistes à Paris, qui fait aussi des exploitations d'autres lieux. Donc, ils ont d'autres lieux sur Paris, mais plus des lieux de vie. Et Good Life, du coup, je ne sais pas si tu connais, mais qui ont du coup le Mother, le Britney<sup>221</sup>, etc. Et Alex Pacotte, qui est agent. Bref, et donc, dans l'idée, ils voulaient faire un lieu de vie un peu lillois, principalement musique électronique. Et tout ce qui était concerts, plus un peu plus tournés rap. Donc, en gros, l'idée, c'était vraiment de faire un lieu tourné autour de la musique. Et aujourd'hui, on fait principalement du club, mais on fait aussi pas mal de concerts de temps en temps. Du coup, je ne sais pas si c'est ça.

T- Oui, c'est bon, c'est parfait. Du coup, Slalom diffuse pas que, mais beaucoup de techno. C'est quoi votre rapport avec cette musique ?

J- Alors, du coup, Alex et Allo Floride, c'est principalement des acteurs majeurs de la musique électro en France. Par exemple, Alex, tu vois, c'est l'agent de Vladimir Cauchemar. Allo Floride, nous, on a pas mal d'artistes plus musique électro. Donc, on a fait des concerts de temps en temps, mais on a pas mal d'artistes plus musique électronique, house, etc. Et donc, dans l'idée, c'était pour un club à Lille, il n'y a pas de concu, tu vois, il n'y a pas d'autres clubs. Donc, l'idée, c'était de faire principalement de la musique électronique. Et en fait, on s'est rendu compte au fur et à mesure que la techno aujourd'hui, c'est un peu le mainstream de la musique électronique. C'est le truc qui ramène pas mal de monde. C'est en plein essor, surtout depuis TikTok. Il y a eu une grosse différence de consommation de la musique électronique. Et du coup, la techno, c'est cool. Ça ramène du monde. C'est aussi l'idée, c'était de faire un lieu assez safe. Après, on ne pourra jamais dire qu'on a un lieu safe, mais de vraiment ramener des gens avec des valeurs cool qui correspondent aux nôtres. Et en fait, c'est un truc qui se retrouve vachement dans la communauté techno. C'est un peu comme ça que ça s'est fait. Aujourd'hui, on en fait pas mal. On essaye de faire de tout. Ouais.

T- Donc, du coup, comment est ce que vous choisissez les artistes, par exemple, en termes de parité, inclusivité etc?

J- Alors, du coup, en gros, en général, c'est un peu les artistes en vogue. On essaye pas mal aussi de ramener des gens qui produisent leur propre musique. Ça, c'est surtout sur des acteurs un peu plus locaux. Mais on aime bien donner de la force aux gens qui font de la musique de A à Z. Et sinon, après, du coup, dans l'idée, nous, on a deux types de formats.

<sup>&</sup>lt;sup>221</sup> Ce sont des bars et restaurants à Lille

On a des formats où c'est nous qui bookons nous-mêmes les artistes et des formats où on travaille des collectifs. Donc, on a un mot à dire dessus, tu vois, parce que nous, on veut pas travailler avec des artistes qui sont problématiques ou qui a des choses qui vont pas, etc. Et donc, dans l'idée, nous, on choisit nos *headliners*<sup>222</sup> et on essaye de, sur chaque scène, de mettre au moins une femme. Parce que du coup, c'est un enjeu qui est important pour nous. Et nous, on le voit en mode pas discrimination positive, mais vraiment en mode c'est hyper compliqué de percer aujourd'hui dans la musique. C'est encore plus compliqué quand t'es une femme, parce que la société va t'imposer plus de choses et tout. Du coup, on essaye de donner de la force aux femmes aussi, etc. Et après, on essaye aussi de faire plein de styles de musique. Et tu vois, on fait des soirées avec des collectifs, des collectifs queer, des trucs comme ça. Enfin, voilà. Ok. Comment... Tu me dis si des fois je divague, où alors si ça répond pas à ta question.

T- Non, c'est très bien, c'est très bien. Comment maintenez-vous, du coup une sorte de culture de club ? Comment est-ce que vous réussissez à maintenir cet état d'esprit qu'on peut retrouver dans ce club ?

J- Ah, c'est une bonne question. Ouais. C'est une bonne question parce qu'en fait, j'ai l'impression que... du coup, on a eu un petit temps où Slalom, il y a... enfin, tu vois, on a ouvert il y a un an, donc le temps où ça se forge et tout. Et j'ai l'impression qu'en fait... naturellement, ça s'est fait. Et que du coup, c'est un peu la communauté des gens... enfin, la communauté Slalom, tu vois, qui est quand même très, très ouverte. Qui est ouverte à plein de trucs, qui est très gentille. Enfin, tu vois, tout comme on n'a jamais eu de baston en un an. Genre, on n'a jamais rien eu et tout. Après, c'est un public qui est très cool en général. Mais même, tu vois, bon, c'est pas ton sujet, mais sur les soirées rap, on n'a jamais de problème. On n'a jamais de trucs... Alors que quand tu compares à d'autres endroits, c'est vrai que c'est un peu différent. Mais je pense que l'idée, c'est que ça passe aussi un peu par moi. Genre à travers la com et tout, on essaye de toujours garder ce truc un peu familier. Moi, j'ai vraiment envie que l'image du club, ce soit... Enfin, ça fait un an que je taffe là-dessus, mais que ce soit en mode convivial, que les gens s'y sentent bien et tout, machin. Et on essaye de tout faire pour que ce soit justement le plus inclusif et le plus safe possible. Et je pense que c'est un peu ça qui fait aussi que le fait qu'on soit ouvert à plein de styles, qu'on soit ouvert à plein de communautés et tout, c'est un peu ça qui fait ça aujourd'hui.

T- Justement, à propos de la communication, c'est quoi vos principaux vecteurs de communication ?

J- En vrai, aujourd'hui, c'est très, très digital. Moi, je fais un gros taf de *community management* qui est quand même hyper important sur tous les réseaux. Parce qu'en plus, en fonction des soirées, tu vois, tu communiques pas pareil aux gens sur des canaux différents, etc. Après, il y a des trucs qui sont un peu moins visibles par le public, mais j'ai tout le taf de référencement, sur le site web, j'essaye de faire pas mal de partenariats médias. On fait des campagnes de *print* aussi dans la rue. Alors là, ça fait longtemps que j'en

<sup>222</sup> À comprendre une tête d'affiche

ai pas faites. Il y en a une qui arrive bientôt, mais bref. Voilà. J'essaye d'essayer de passer par plein de canaux différents. Et en vrai, il y a un truc sur lequel j'aimerais bien plus taffer, mais c'est sur la proximité locale, genre en mode sur des lieux, enfin avec des lieux à Lille, genre avec plus de BDE, des trucs comme ça et tout. Mais ça reste un peu complexe parce que j'ai pas envie que ça soit trop *mainstream*. Enfin, tu vois, il y a plein de trucs qui contrebalancent. Mais ouais, en vrai, je fais principalement du digital parce qu'aujourd'hui, en vrai, comme je disais tout à l'heure, TikTok, vraiment, il y a tellement de gens qui viennent grâce à mes TikTok que... tu vois, c'est des trucs tout cons, mais principalement digital et print dans la rue. Et après, beaucoup de taff de référencement. Et le plus gros taff, c'est d'analyser chaque soirée en mode comment tu vas faire ta strat sur cette soirée-là. Tu vois, les soirées plus *electro* house, etc. C'est un public plus vieux. Donc, il faut que tu ailles chercher autrement que genre sur les réseaux et tout. Enfin bref. Ouais.

T- Vous désirez du coup être plus qu'un club, notamment avec le slogan « Not Just A Club ». Est-ce que c'est pas d'une volonté du coup de se défaire des discothèques, de devenir plus un lieu culturel, plus qu'une simple boîte de nuit ?

J- En fait, c'est parce que... En gros, Not Just A Club, c'est venu comme ça parce qu'en gros, on faisait des formats club et on faisait aussi du format concert. Mais on a toujours voulu être un lieu à partir du moment où on a commencé à faire au début avec Slalom, c'est que la différence avec une boîte de nuit, c'est que c'est des artistes qui viennent mixer. Les gens, il faut qu'ils voient ça comme un concert. Ils viennent voir des gens qui font de la musique électronique, c'est juste un format nuit. Il y a ce truc de « il faut payer les artistes », donc c'est un prix qui est un peu plus cher qu'une boîte de nuit, ce qui est sûr. Et nous, derrière, on a tellement de charges. Alors attends, la question de base.

T- En gros, est-ce que c'est une volonté de se défaire des boîtes de nuit, etc. ?

J- Oui. Et du coup, c'est venu naturellement de faire un peu ce travail d'image, de se dire en gros « ok, Slalom, c'est un club, mais ce n'est pas que ça. On fait aussi du concert, mais on a envie que ce soit un peu une famille, on a envie que les gens s'y retrouvent ». Le Not Just Club, c'est tous les formats qu'on peut proposer. En plus, là, on essaie de travailler sur d'autres formats qui sont plus adaptés à la musique qui seraient potentiellement sur des... Tu vois, on a déjà pensé à faire des trucs un peu plus de soirée en mode 19h 23h avec des shows, enfin en mode par exemple un truc drag ou quoi, quelque chose comme ça. Et en fait, l'idée, c'est qu'on a un lieu, on en fait ce qu'on veut. Et le truc Not Just Club, c'est en mode « ok, on a un club, mais on fait d'autres trucs ». Et ok, on n'est pas qu'un club, c'est en mode tu peux aller en boite de nuit partout, mais tu ne peux pas aller à Slalom partout.

T- Ok. Du coup, quel est votre rapport par exemple aux institutions style avec la mairie, etc. ? Avec le statut de boite de nuit, ça peut être être plus compliqué au niveau de la législation, etc.

J- Oui, en vrai, nous, on travaille beaucoup avec la mairie parce que forcément, en fait, quand tu es à un lieu comme ça, tu es obligé d'être réglementé et tout. Et c'est pour ça

notamment, tu vois, que les gens ne peuvent pas aller fumer dehors parce que c'est des conseils de sécurité qui viennent de la mairie. Il y a beaucoup de voisinage et tout. Nous, on travaille beaucoup, on a beaucoup... avec eux sur certains points. Et après, comme je le disais, en fait, moi, j'ai vraiment envie qu'on soit considéré comme un lieu culturel. Du coup, il y a... enfin, moi, je travaille beaucoup avec les gens du Sébasto, du Spendid. Là, bientôt, j'ai rendez-vous avec la directrice du Grand Mix. Tu vois, j'ai vraiment envie que ce soit en mode considéré comme un lieu culturel de Lille. Et voilà. Mais oui, l'objectif, c'est d'être un peu une institution à long terme, quoi, d'être bien implantée dans ce pays-là.

T- Et donc là, par exemple, Rachida Dati, là, récemment, elle a dit, après tout le combat, des clubs culture, etc., que normalement, les clubs vont être reconnus comme des lieux culturels. Qu'est-ce que ça pourrait changer, en fait ?

J- C'est marrant que tu parles de ca parce que, du coup, un des membres majeurs de Club Culture, du coup, qui est avec Rachida Dati, c'est David, qui est du coup le président de Allo Floride. C'est David Leblanc. Et du coup, ouais, c'est un peu un taf institutionnel. Et c'est de la com politique, là, carrément, de considérer les clubs comme des lieux culturels, quoi. Et gros, ce qui est cool, c'est que nous, déjà, on va pouvoir passer, par exemple, certaines soirées en pass-culture. Donc ça, c'est un taf pour moi. Mais en fait, ce qui est cool, c'est que ça va pouvoir... Ça va permettre aux gens de découvrir un peu le... En fait, je pense que c'est un taf aussi de... Ca va permettre aux gens plus jeunes aussi de découvrir le monde de la musique électronique, tu vois. Ça permet de considérer vraiment les clubs comme je le disais tout à l'heure, mais en mode concert, tu vois. C'est les gens, ils viennent voir des artistes. Et c'est des lieux à part entière. Et je pense que c'est un petit pas, en vrai, pour le gouvernement. Mais pour nous, ça fait beaucoup, parce qu'en termes d'images, il y a pas mal de gens qui voient les clubs juste comme une boîte de nuit, un truc un peu sale. Alors que pas du tout. Il y a tellement de taf derrière un club. Et c'est pas parce que les gens, ils jouent la nuit que c'est différent, tu vois. Ouais. Ensuite... Ouais, je pense que... Il y a juste un point, mais... Alors ça, je n'y connais pas de fou, mais il y aura sûrement plus de financement qui vient de l'État. Tu vois, on va peut-être pouvoir être un peu plus considéré par les secteurs culturels du département, des trucs comme ça.

T- À la base, notamment, tout ce qui est la culture techno, voire aussi la culture rap, etc., c'est des cultures qui sont plutôt populaires. Même la culture techno, c'est une culture à la base qui est même assez queer, racisée. Comment vous faites en sorte, en fait, de continuer de faire vivre cette culture-là, par exemple, en proposant souvent des drag shows, etc. Enfin, est-ce qu'il y a vraiment une volonté de faire vivre ces sous-cultures-là au sein du club ?

J- C'est un peu... En fait, le truc qui est un peu complexe aujourd'hui, c'est que, tu vois, comme je le disais tout à l'heure, la techno, ça devient très *mainstream*. Et du coup, les gens n'ont pas conscience du passé historique que ça a, en mode... Tu vois, les *raves*, ça a été créé pour et par les gens marginalisés. Et donc, il y a des gens qui sont, par exemple, des gens queers, des gens racisés, etc. Et forcément, enfin, c'est pour ça aussi que la communauté techno, elle est très ouverte sur plein de trucs, etc. Mais il y a pas mal de gens qui arrivent aujourd'hui dans la communauté techno et qui ne s'y connaissent pas. Et nous,

c'est un peu notre volonté, je ne veux pas dire première, mais c'est une grosse volonté de notre côté d'être ouvert sur tout, de plein de formats. Et justement, tu vois, des soirées techno, il y a des drag shows, c'est hyper important pour nous parce que c'est des gens qui sont... c'est des gens qui sont... enfin, tu vois, c'est des choses que tu retrouves dans la techno que tu ne retrouves pas forcément ailleurs. Pareil pour les... tu vois, je pense aux soirées TBM<sup>223</sup> ou les soirées queers. Enfin, il y a même... il y a un moment, on faisait des soirées full meufs, genre que des femmes qui venaient. Tu vois, c'est des trucs qui sont très ouverts à la techno. Et nous, en fait, on a la volonté d'aider ces collectifs-là et d'aider ces causes-là en leur donnant de la visibilité, aussi en leur donnant de la chance, tu vois. Genre... La brinque<sup>224</sup>, on a arrêté pour l'instant parce que ca ne rapportait pas énormément d'argent. Enfin, on était souvent dans le négatif et tout, mais on est trop contents d'avoir donné de la visibilité à la brinque. Et c'est des trucs trop bien à montrer. Pareil, genre là, je ne sais pas si tu suis un peu, mais Khaos, c'est Karmia<sup>225</sup>. Elle est arrivée comme ça. On lui a donné sa chance. C'est un vrai... elle fait des putains de soirées et ca marche trop bien. Et les gens sont toujours trop contents et ca ramène du monde techno. Enfin... Et comme je te dis, genre, je pense que si on ne faisait pas ça et qu'on ne faisait que du mainstream, on perdrait un peu les valeurs du club et aussi on perdrait une partie de la communauté Slalom et qui est du coup... Qui recherche ça, quoi. Parce que ça, tu ne le trouves pas à Lille ailleurs, je pense. Le truc, c'est que, enfin, entre quillemets, on est le seul club. Tu ne peux pas... Tu ne peux pas appeler (un petit club techno lillois) et (un petit club techno lillois) des clubs. C'est très bien, tu vois. Et ils donnent de la force à des locaux, etc. Mais genre, nous, on ramène des gros headliners et eux, ils ne pourront jamais se permettre de faire ça pour leur modèle économique, tu vois.

T- Du coup, est-ce que tu considères qu'il y a une manière particulière de se comporter, enfin, de sortir, par exemple, quand on se rend compte que c'est une des clubs techno, par exemple une certaine ouverture d'esprit à avoir etc ?

J- Ouais, en fait je pense que si tu viens à Slalom tu dois être dans l'objectif de découvrir, tu vois Les gens qui viennent la première fois je pense qu'ils découvrent le lieu ils découvrent la musique et ils découvrent l'univers et c'est bien tu vois, nous on a déjà c'est de l'arrivée qu'on vire des gens parce qu'ils avaient eu des propos par exemple homophobes ou quoi, hors de question qu'il y ait ça chez nous. Je pense que l'ouverture elle est hyper importante mais sur tous les points, pas juste ouverture d'esprit en mode tu vas voir des gens des gens à moitié nu c'est déjà une ouverture d'esprit, pour moi elle est vraiment sur tous les points, sur les gens, sur les styles et si vraiment tu suis à Slalom c'est que tu sais qu'on fait plein de styles et que tu peux t'ouvrir à plein de choses et qu'il n'y a pas qu'un truc qui t'intéresse tu vois mais je pense que pour sortir à Slalom c'est vraiment l'ouverture et le... comment je

<sup>&</sup>lt;sup>223</sup> Soirées Techno Body Music inventées par le DJ David Asko adoptants une esthétique queer et SM, d'où le jeu de mot TBM renvoyant à « très bien membré », à connotation sexuelle

<sup>&</sup>lt;sup>224</sup> La Bringue est une soirée où seules les personnes au genre féminin peuvent se rendre, afin qu'elles se sentent plus en sécurité

<sup>&</sup>lt;sup>225</sup> Karmia est une drag queen lilloise

peux appeler ça j'allais dire la bonté mais genre, il faut que tu viennes en mode en fait, je sais pas, j'ai l'impression qu'à Slalom tu vois, tout le monde est hyper gentil avec tout le monde les gens se parlent et tout il n'y a pas de... je pense que quand tu viens à Slalom il faut que tu sois dans l'objectif de... d'être ouvert aux autres, aux styles.

T- Est-ce que Slalom a participé beaucoup ou pas ? je sais pas si t'es au courant parce que je sais que Magazine Club était dans le Club Culture enfin dans tout le mouvement Club Culture, est-ce que Slalom a continué de participer lorsque Slalom est devenu du coup Slalom ?

J- Tu me parles du Club Culture avec Rachida Dati là ? Je sais que typiquement comme je le disais en gros Slalom ça appartient majoritairement à Allo Floride et du coup je sais que Allo Floride c'est des acteurs c'est hyper important dans Culture Bar-Bars, genre en mode le patron de Allo Floride, il est allé carrément rencontrer Rachida Dati, etc. justement pour ce sujet là après si nous on l'a signé je suppose que oui je suppose que oui parce que du coup je vois pas pourquoi Allo Floride l'aurait signé et pas nous mais j'ai pas eu l'info donc mais juste que je peux enfin s'il y a d'autres trucs c'est que nous on signe tous les... enfin ça t'intéresse peut-être pas mais tous les trucs en mode zéro plastique ouais on est à partir de l'heure avec Consantis qui est du coup une asso pour tout ce qui est consentement, etc. et on participe beaucoup à tout ce qui est... comment ça s'appelle ? des pétitions et tout pour la musique électronique et tout mais Culture Bar-Bars je me renseignerai je te dirai mais je pense que oui ahah...

# **RÉSUMÉ:**

Ce travail s'intéresse à la musique techno et le caractère initialement politique et engagé que ces pionniers lui allouaient, ainsi qu'à sa préservation sur sa scène légale. Si au départ la techno a connu des débuts difficiles, que ce soit par les populations marginalisées qui en sont à l'origine, ou les répressions institutionnelles fortes qu'elle a subie, elle s'est petit à petit transformée et institutionnalisée pour devenir un genre musical reconnu, devenant même *mainstream* pour certains acteurs. Ainsi, elle semble être devenue une industrie culturelle, se présentant par un imaginaire « *underground* » bien précis, qui ne semble être qu'esthétique, au détriment du caractère politique de cette sous-culture. Si certains acteurs se battent pour conserver l'aspect politique de cette musique, ils ne sont qu'une minorité, les publics n'y cherchant pas pour la plupart de messages politiques. Toutefois, la scène techno légale constitue encore un lieu privilégié par des populations marginalisées, y trouvant un espace sécuritaire et ouvert où s'exprimer.

## **MOTS-CLÉS:**

- techno
- sous-culture
- industrie culturelle
- mainstream
- déviance